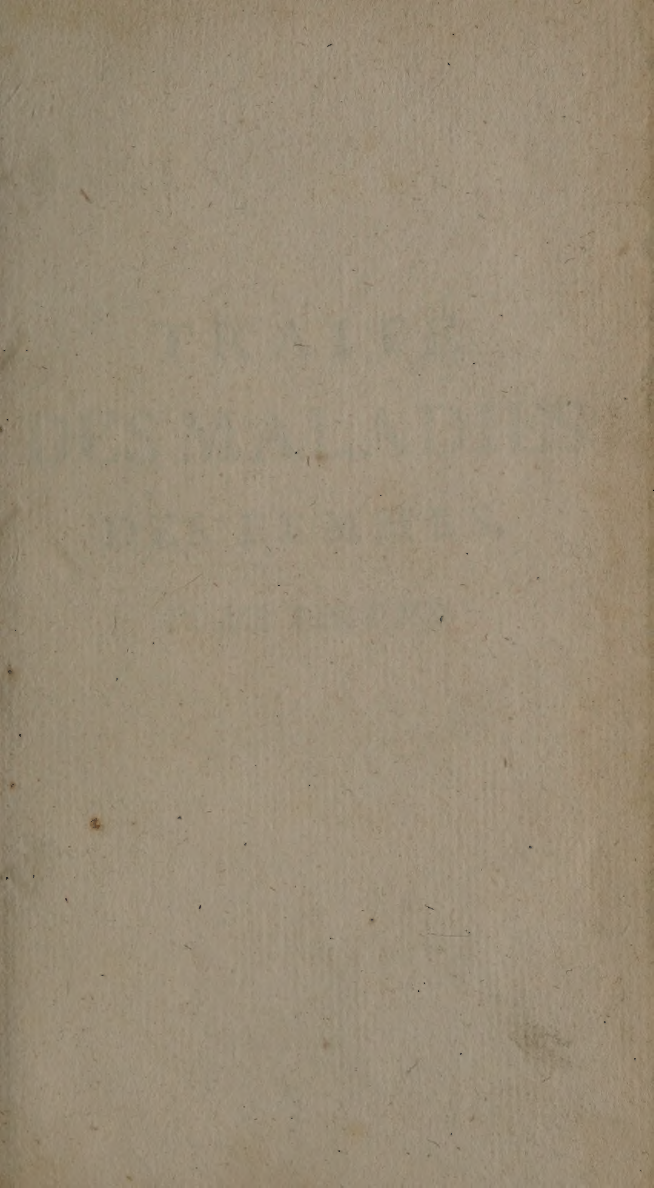










TRAITÉ
DES MALADIES
DES FEMMES.

TOME SECOND.

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES.

Où l'on a tâché de joindre à une Théorie solide la Pratique la plus sûre & la mieux éprouvée.

Avec un Catalogue Chronologique des Médecins qui ont écrit sur ces Maladies.

Par J. ASTRUC, Professeur Royal de Médecine, & Médecin Consultant du Roi.

In hoc gaudeo aliquid dicere, ut doceam : nec me ulla res delectabit, licèt eximia sit & salutaris, quam mihi uni sciturus sim. *Senec.* Lib. I. Epistol. 6.

Seconde Edition.

TOME SECOND



A PARIS,

Chez P. GUILLAUME CAVELIER, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Uterus sexcentarum ærumnarum in Mulieribus causa. Democr. ad Hippocrat. *De naturâ humanâ.*



TABLE DES TITRES

Contenus dans le second Volume.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

Des Maladies des Femmes, qui sont causées par les Régles.

CHAPITRE X.

CAPUT XII.

Fin de la Table des Titres.

TRAITÉ



TRAITÉ
DES MALADIES
DES FEMMES.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

CONTINUATION
DU LIVRE PREMIER.

Des Maladies des Femmes, qui ſont cauſées par les Régles.

CHAPITRE VIII.

Des Pâles Couleurs, ou du Chloroſis.

§. I. DESCRIPTION.

LES jeunes filles, en qui la premiere éruption des régles ne ſe fait pas, ou ne ſe fait que tard, avec peine & en

petite quantité ; les filles plus âgées & les femmes, dont les régles ſont retardées, diminuées, ſupprimées, retenues, ou laborieuſes & difficiles par maladie, & ſans qu'elles ſoient encore d'âge à les perdre ; enfin les femmes enceintes, dans les trois ou quatre premiers mois de leur groſſeſſe, tombent ordinairement dans un état de langueur, plus facile à décrire qu'à définir.

Elles perdent le goût pour les alimens ordinaires, qu'elles ont preſque en horreur, & elles ont à la place cet appétit dépravé pour des choſes abſurdes, connu ſous le nom de [1] *Pica*

1 Hanc appellationem affectio ipſâ adepta eſt ob Picæ animalis varietatem, aut quod etiam illa ſæpe hac affectione corripitur. *Paulus Ægineta*, De Re Medicâ. *Lib. I. Cap.* 1.

Affectio quædam prægnantibus accidit, quæ à picâ aviculâ nomen accepit. Alii tamen ab hederæ ſimilitudine, quæ *κιττὸς Græcis* vocatur, hanc affectionem *κίτταν*, hoc eſt, picam appellatam eſſe ſentiunt; nam ſicut illa variis plantis, prout occurrunt, ſe implicare ſolet, ita mulieres ex picâ laborantes varia edulia appetunt, atque ea contraria, qnæ tùm voluptatem, tùm inſuavitatem guſtanti exhibent. *Aëtius*, Med. Contract. *Tetrab.* 4. *Serm.* 4. *Cap.* 10.

& de [1] *Malacia :* La digeſtion ſe fait mal & avec peine, & elle eſt accompagnée de peſanteur d'eſtomac & de cardialgie, & ſouvent même ſuivie de grouillemens d'entrailles ou borborygmes, de vomiſſemens ou de diarrhées & de tenſions dans les hypochondres. Quelques-unes même de ces malades reſſentent par intervalles des douleurs plus ou moins vives aux reins, aux aînes, & dans la région hypogaſtrique.

Le pouls eſt ordinairement prompt, fréquent, preſque fiévreux, mais petit; la reſpiration courte, difficile, laborieuſe. La difficulté de reſpirer augmente juſqu'à l'oppreſſion, & le mouvement du cœur devient fort, & précipité juſqu'à la palpitation au moindre exercice que les malades faſſent, ſurtout lorſqu'elles montenr des degrés, ou qu'on les force à marcher un peu vîte. On voit alors à l'œil le battement des artères carotides & des artères

1 Pline, qui a écrit en latin, appelle ce goût dépravé dans un endroit *Gravidarum Malaciam*, Hiſt. natur. *Lib. XXIII. Cap. 6.* & dans un autre, *Malaciam Stomachi.* Hiſtor. natur. *Lib. XXVIII. Cap. 7.*

temporales, & le mal de tête qui est presque habituel, en redouble.

Les malades ont une pente involontaire au sommeil, d'où il est difficile de les retirer ; une pareisse extrême, qui les retient dans la même place ; une lassitude continuelle, dont elles se sentent accablées, même sans rien faire ; une mélancholie profonde qui les rend rêveuses, & leur fait fuir la compagnie.

Les pieds & même les jambes s'enflent & deviennent bouffies le soir, mais elles se désenflent dans la nuit, & c'est alors que la bouffissure occupe la tête, le visage & principalement les paupieres & le tour des yeux, où il y a un cercle livide.

Enfin, la couleur du visage se flétrit, & la vivacité du teint s'efface ; les malades deviennent pâles, plombées, couleur de cire ou de suif, & quelquefois même d'un jaune feuille-morte, ou d'un jaune tirant sur le verd ou sur le noir.

Telles sont les pâles couleurs, ou, pour nous servir du terme de l'Art, établi par l'usage, tel est le *Chlorosis*.

Comme cette maladie eſt commune aujourd'hui en Europe, & même très-commune dans les Provinces méridionales, il y a apparence qu'elle n'a pas dû être rare autrefois dans la Grèce ni dans l'Italie. Cependant elle n'a été indiquée qu'en paſſant par [1] Hippocrate, par [2] Galien & par les [3] autres anciens Médecins, qui ne la regardant, comme elle eſt en effet, que comme un ſimple ſymptome de la ſuppreſſion ou du retardement des régles, ſemblent n'avoir pas daigné lui donner de nom particulier; car c'eſt une erreur de croire [4] qu'Hippocrate l'ait appellée *Chloroſis*; ce mot ne ſe trouve pas même dans ſes Ouvrages. [5] Ce n'eſt

[1] Lib. de Morbis Virginum.

[2] De cauſis ſymptom. *Lib. I. Cap. 7.*

[3] Paulus Ægineta, *De Re Medicâ*, *Lib. I. Cap.* 1. Aëtius, *Contract. Medicin. Tetrab. III. Serm.* 1. *Cap.* 23. Et *Tetrab.* IV. *Serm.* 4. *Cap.* 10.

[4] Cette erreur ſe trouve dans Varandé, *Libro I. de Morb. Mulierum. Cap.* 1. *dans* Sennert, *De Morb. Mulier. Part. II. Sect.* 3. *Cap.* 2. dans Riviere, *Praxeos Medic. Lib. XV. Cap.* 1.

[5] Jean Langius eſt un des premiers qui ait décrit cette maladie avec exactitude vers l'an 1550. Voyez *Epiſtol. Medic. Lib. I. Epiſtol.* 21.

guère que depuis deux cens ans que les Médecins ont commencé de la compter entre les maladies des femmes comme une maladie particuliere. La diversité des noms, qu'ils lui ont donnés, prouve assez qu'elle n'en avoit point de propre de leur tems. Les uns l'ont nommée la maladie des jeunes filles, *Morbus Virgineus*, parce que, comme nous venons de le dire, elle arrive souvent aux jeunes filles dans la premiere éruption des régles; les autres, la fiévre blanche ou la fiévre pâle, *febris alba*, ou *febris pallida*, à cause de la fréquence du pouls, qui dans cette mal die est presque aussi grande que dans la fiévre lente, & de la pâleur du visage, qui lui est essentielle; d'autres, la fiévre amoureuse, *Febris amatoria*, parce que cette espece de fiévre arrive aux jeunes filles dans le tems qu'elles commencent de se sentir, ou parce qu'on prétend, que les filles qui en sont attaquées, sont ordinairement d'une complexion plus amoureuse; mais enfin on semble s'être fixé, du moins en France, à ne l'appeller que les *pâles Couleurs*, *Pallidi*, ou *fœdi Co-*

lores, parce que la pâleur du visage en est le symptome le plus ordinaire, ou même si l'on veut, le symptome essentiel. C'est par la même raison aussi que presque tous les Médecins modernes, qui ont écrit en latin, la désignent par le nom de [1] *Chlorosis*, qui est dérivé du Grec, & qui signifie *Maladie où le visage est pâle & tirant sur le verd*, mais qui est un mot nouveau, absolument inconnu aux anciens Auteurs, & qu'on n'a pas même formé selon les régles exactes de l'analogie de la langue Grecque.

§. II. *Causes.*

Un peu de réflexion sur la conformation de la peau & la distribution des

1 Le mot Grec Χλώρωσις, *couleur verte*, est formé sur le modéle des mots μετεμψύχωσις, traductio animæ, & μεταμόρφωσις, *transformatio*, mais pour que la formation de ce mot χλώρωσις fût réguliere, comme celle des deux autres, il faudroit qu'il y eût en grec un verbe χλώροω, ῶ, *viridem reddo*, d'où χλώρωσις peut venir, comme il y avoit en grec les verbes μετεμψύχοω, ῶ, *animam traduco*, & μεταμόρφοω, ῶ, *transformo*, d'où l'on avoit formé μετεμψύχωσις & μεταμόρφωσις.

vaiſſeaux, dont elle eſt arroſée, fait aiſément comprendre que le coloris & la vivacité du teint dépendent de trois cauſes, 1°. De la fineſſe & de la tranſparence de la ſurpeau & du corps réticulaire, qui eſt au-deſſous; 2°. Du nombre & de la ténuité des vaiſſeaux capillaires, qui ſe diſtribuent ſur la ſurface de la peau; 3°. Enfin, de la quantité de ſang qui les remplit, & de la vivacité de la couleur rouge de ce ſang.

Ainſi, par la loi des contraires, la perte du coloris ou la pâleur du viſage doit venir de pluſieurs cauſes oppoſées, 1°. De ce que l'épiderme eſt épais, racorni, opaque, comme dans le hâle & dans tous les cas où l'épiderme s'épaiſſit ou ſe deſſeche: 2°. De ce que le corps réticulaire, qui eſt deſſous, eſt teint de quelque couleur étrangere, qui en altere la tranſparence, comme dans les différentes eſpéces de jauniſſe: 3°. De ce qu'une partie des vaiſſeaux capillaires de la peau ſe ſont oblitérés, comme dans la vieilleſſe: 4°. De ce que le ſang manque pour les remplir, comme dans les évanouiſſemens, les

épuiſemens, les pertes de ſang, les longues maladies, &c. 5°. Enfin, de ce que le ſang, qui les remplit, n'eſt preſque plus rouge, ou l'eſt beaucoup moins, qu'il ne doit l'être.

Il eſt évident qu'aucune des quatre premieres cauſes n'a lieu dans les femmes, & encore moins dans les jeunes filles, qui ne tombent dans les pâles couleurs, que par la ſuppreſſion, ou le retardement des régles. Nul épaiſſiſſement, nulle opacité dans l'épiderme; nulle teinte vicieuſe dans le corps réticulaire; nul changement dans le nombre, ni dans la ténuité des vaiſſeaux de la peau; nulle diminution dans la quantité du ſang. On ne peut donc déduire la pâleur, qui arrive alors, que de la derniere des cauſes, qu'on a propoſées, c'eſt-à-dire, de ce que le ſang n'eſt pas auſſi rouge, qu'il a accoûtumé de l'être, ce qui fait que, tout le reſte demeurant égal, il ne communique plus à la peau le même éclat, ni le même coloris.

Pour juger des cauſes, qui peuvent altérer ainſi la couleur naturelle du ſang, il faut examiner toutes les parties qui

composent le sang, afin de reconnoître quelles sont celles, qui lui donnent la couleur rouge, & de déterminer ensuite quels sont les vices qui peuvent altérer ces parties. Or voici ce que nous apprend sur cela l'analyse du sang, la plus simple & la plus facile, & par-là la plus fidele & la plus sûre. 1°. Le sang tiré dans un vaisseau se sépare d'abord de soi-même, en se refroidissant, en deux différentes substances, dont l'une s'épaissit & forme un caillot rouge assez ferme ; & l'autre, qui demeure liquide, est une espèce de sérosité jaunâtre, qui environne & qui soutient le caillot : 2°. Si l'on coupe en tranches le caillot, quand il est bien refroidi, & qu'on lave doucement ces tranches dans de l'eau un peu tiede, on en enleve bientôt la couleur rouge; les tranches deviennent claires & transparentes, comme de la gelée, & la couleur rouge, que l'eau a enlevée, se précipite bientôt au fond sous la forme d'une poudre d'un rouge foncé : 3°. Enfin, si l'on expose la sérosité jaunâtre à un degré de chaleur capable de durcir un œuf, une partie s'épaissit en

forme de blanc d'œuf, & le reste conservant sa fluidité, devient un peu plus jaune & un peu plus salé, & par-là entiérement semblable à de l'urine.

Cette analyse prouve qu'il ne faut admettre dans le sang que quatre substances différentes. 1°. Une substance *gelatineuse grossiere*, ou *lymphe épaisse*, qui s'épaissit & se condense par le froid seul : 2°. Une *substance rouge*, qui reste confondue avec la substance gélatineuse dans le caillot qu'elle forme en s'epaississant, mais que l'eau tiéde en détache : 3°. Une seconde *substance gélatineuse plus fine*, ou *lymphe ténue*, qui ne se durcit que par la chaleur du feu, portée à un certain degré : 4°. Enfin une *sérosité urineuse* & saline, qui semble être le véhicule des trois autres substances du sang, du moins des deux premieres.

Comme de ces quatre substances, il n'y a que la seconde qui soit rouge : & que les trois autres sont transparentes, ou légerement teintes en jaune, c'est à cette seconde substance seule qu'il faut attribuer la couleur rouge, dont le sang paroît intimement pénétré. On pourroit croire sur ce pied-là que la

quantité de cette ſubſtance rouge devroit être fort conſidérable, pour pouvoir communiquer à toute la maſſe du ſang une couleur rouge ſi uniforme & quelquefois ſi vive : mais des Obſervations sûres, qu'on peut voir dans les *Acta Eruditorum Lipſienſia*, année 1682, au mois d'Avril, & qu'il eſt facile de vérifier, font voir que cette ſubſtance rouge ne fait guere que la dixiéme ou la douziéme partie de la maſſe totale du ſang dans l'état naturel, & ne la fait peut-être pas même à compter exactement.

Ce qu'on avance ſe trouve confirmé par les découvertes de Leuvenhoeck. Cet Obſervateur a diſtingué dans le ſang par le ſecours de ſes microſcopes deux ſubſtances différentes, une ſubſtance claire & tranſparente, qui en fait la plus grande partie, & une ſubſtance rouge, diſtribuée par points, qui flottent dans la ſubſtance blanche. Ces points bien obſervés ſont autant de petits globules, qui tout petits qu'ils ſont, ſont composés chacun de ſix globules plus petits.

Il eſt aiſé de comprendre que ce ſont

ces globules, obſervés par Leuvenhoeck, qui donnent la couleur rouge au ſang; que la liqueur blanche ou tranſparente, où ces globules nâgent, comprend les trois autres ſubſtances, trouvées dans le ſang par l'analyſe précédente; qu'eu égard à la quantité de cette liqueur, celle des globules eſt aſſez petite; mais qu'elle ſuffit cependant pour donner une couleur rouge uniforme à toute la maſſe du ſang.

Il ſuit donc & de l'analyſe qu'on a rapportée, & des Obſervations que Leuvenhoeck a faites, que la couleur du ſang doit être plus rouge & d'un rouge plus vif, à proportion qu'il y a plus de globules dans le ſang; à proportion que ces globnles y ſont tenus plus diviſés, plus ſéparés, & par-là plus multipliés, pour ainſi dire: ajoutons encore, à proportion que ces globules ont un mouvement de pirouettement plus prompt, à proportion que les parties, dont ils ſont formés, tourbillonneront elles-mêmes plus vîte; enfin à proportion que la ſurface des globules ſera plus parfaitement modifiée de la maniere propre à produire la cou-

leur rouge. D'où l'on doit inférer, par la loi des contraires, que le ſang ſera d'autant moins rouge, ou, ce qui revient au même, d'autant plus pâle, qu'il contiendra moins de globules; que les globules, qu'il contiendra, seront moins diviſés & moins agités; qu'ils pirouetteront plus lentement, que les parties, qui les compoſent, tourbillonneront plus foiblement; ou que la ſurface des globules ſera moins bien modifiée de la maniere propre à exciter l'impreſſion du rouge.

Il faut donc que quelqu'une de ces cinq cauſes, ou peut-être même pluſieurs, ayent lieu dans les pâles couleurs, où, comme nous avons déja vu, le ſang eſt moins rouge, qu'il ne doit être. N'inſiſtons pas ici ſur les trois dernieres cauſes, qui ſont moins connues, & peut être moins certaines; contentons-nous d'examiner les deux premieres, qui ſont réelles. Mais pour juger de ces deux cauſes, & pour connoître ce qui peut diminuer dans le ſang la quantité des globules rouges, ou y rallentir le mouvement qui agite, & qui ſépare ces globules, il faut re-

prendre la chose de plus haut, & voir de quelle maniere ces globules se forment.

Les alimens, qui sont la matiere premiere du sang, sont dissous & digérés dans l'estomac par l'action de la salive & de la lymphe stomacale, dont ils sont pénétrés, aidée des secousses de l'estomac, & y sont enfin convertis en une bouillie épaisse, grisâtre, tirant sur l'aigre, ou du moins facile à s'aigrir, connue sous le nom de *Chyme*. Cette bouillie portée dans les intestins grêles, & mêlé avec la bile & le suc pancréatique, y reçoit une nouvelle altération, qui la met en état de fournir aux veines lactées le *chyle*, c'est-à-dire, une liqueur plus fine, plus douce, plus blanche, plus laiteuse. Ce chyle se perfectionne encore dans le pancréas d'Asellius, dans le réservoir de Pecquet, dans le canal thorachique, par le mélange de la lymphe, qui le rend plus liquide & plus doux; & c'est enfin dans cet état & après toutes ces préparations successives, qu'il se mêle dans la Souclaviere gauche avec le sang, dont il acquiert peu à peu la nature & les propriétés.

On reconnoît déja dans le chyle tiré des veines lactées, & vû avec un microſcope, des globules aſſez ſemblables à ceux du ſang, mais plus gros, moins ſphériques, moins unis, & dont la ſurface doit être différemment modifiée, puiſqu'ils ſont blancs, au lieu que ceux du ſang ſont rouges. A meſure que le chyle ſe perfectionne & s'affine, ces globules deviennent & plus nombreux, & plus petits, & plus ſphériques, mais ils n'approchent point encore ni de la quantité, ni de la ténuité, ni de l'arrondiſſement de ceux du ſang: Ils n'acquierent jamais ces qualités, qu'en ſe mélant intimement avec le ſang; & ce n'eſt qu'en les acquérant qu'ils deviennent rouges, & abſolument les mêmes que ceux du ſang: ce qui opere le changement du chyle en ſang, ou la *ſanguification*.

Cette théorie montre que le nombre & la ténuité des globules du ſang dépend de trois cauſes; Et de l'état ſeul du chyle, dont les globules du ſang ſe forment; Et de l'état ſeul du ſang, qui doit les former; Et de l'état tant du chyle, que du ſang à la fois, c'eſt-

à dire, tant de la matiere de ces globules, que de leur cauſe efficiente.

1°. Si la digeſtion ſe fait bien dans l'eſtomac, & que le chyle ait toutes les perfections requiſes, il y aura dans le chyle plus de globules, & des globules plus petits & plus ronds; & par conſéquent, le reſte étant égal du côté du ſang, il ſe formera de ce chyle plus de globules rouges, & des globules plus petits, plus ronds, & par conſéquent d'un rouge plus vif. Il s'en formera au contraire beaucoup moins, & ceux qui ſe formeront, ſeront plus gros, moins ronds & moins rouges, ſi le chyle ſe trouve mal conditionné par le vice de la digeſtion.

2°. Si le ſang circule avec la vîteſſe ordinaire, s'il eſt fouetté, comme il doit l'être, par la contraction du cœur & des artères, s'il a en ſoi le mouvement de fermentation, qui lui eſt naturel, tout le reſte étant ſuppoſé égal de la part du chyle, les globules chyleux ſeront d'un côté plus atténués, mieux diviſés & par conſéquent plus nombreux; & de l'autre, ils ſeront mieux battus, mieux arrondis, & par

conséquent plus rouges. Au contraire, ils resteront plus gros & moins nombreux, plus mal arrondis & moins rouges, si le sang est dans des circonstances toutes contraires.

3°. Enfin, si le chyle est bien conditionné, & que le sang soit en même-tems dans l'état, où il doit être, les globules seront d'autant mieux brisés & d'autant plus nombreux, d'autant mieux arrondis & d'autant plus rouges par le concours de ces deux causes: Mais aussi par la raison du contraire, ils seront, dans la même proportion, d'autant moins brisés & moins nombreux, d'autant moins arrondis & moins rouges, si le chyle & le sang se trouvent tous les deux à la fois également mal conditionnés.

Il y a plusieurs causes, qui peuvent ou altérer la qualité du chyle, ou rallentir les mouvemens du sang, ou, ce qui est pire, altérer la qualité du chyle & rallentir en même-tems les mouvemens du sang. Ainsi il ne faut pas être surpris que la pâleur du visage, qui dépend du défaut des globules du sang, soit un symptome commun à tant de

maladies. Nous n'entreprenons pas de rechercher ces caufes dans toute leur généralité : comme il ne s'agit ici que de la pâleur, qui arrive au retardement, à la fuppreffion, ou à la retenue des régles, & qui eft la feule qui foit connue fous le nom de *chlorofis* ou de *pâles couleurs*, c'eft à la recherche des caufes, qui produifent cette pâleur dans ces cas, que nous nous bornons. Or la queftion réduite en ces termes eft aifée à réfoudre.

1o. D'un côté, on a vu ci-deffus, *Chap. III.* que le retardement de l'éruption des régles dans les jeunes filles, altéroit l'activité des levains digeftifs, & gâtoit les digeftions; que la même chofe arrivoit, quand les régles étoient fupprimées ou diminuées, *Chap. IV.* & quand elles étoient retenues, *Chap. V.* La pâleur doit donc furvenir dans ces trois différens cas par le vice du chyle, qui eft fourni au fang, quand il n'y auroit point d'autre caufe.

2o. D'un autre côté, on a vu ci-deffus, *Chap. III.* que dans le retardement de l'éruption des régles, le fang circuloit plus lentement & étoit moins

broyé par le cœur & par les artères, à raison de la pléthore que ce retardement causoit; & que la même chose arrivoit aussi, quand les régles étoient supprimées ou diminuées, *Chap. IV.* ou quand elles étoient arrêtées & retenues, *Chap. V.* La pâleur doit donc survenir dans ces différens cas par le seul vice du sang, avec lequel le chyle se mêle, quand il n'y auroit que cette seule cause.

3°. Mais dans ces trois cas de retardement, de suppression, & de retenue des régles, les vices du chyle concourent toujours, comme on vient de voir, avec les vices du sang. La pâleur doit donc survenir dans ces trois cas par le concours de ces deux causes réunies, & survenir par conséquent à un degré d'autant plus grand, qu'il doit être toujours en raison composée des degrés de ces deux causes qui concourent alors.

Il est donc évident que dans ces trois cas la peau de toute l'habitude du corps, & sur-tout celle du visage, qui est plus fine & plus transparente, n'aura guere d'autre couleur, que celle des trois autres substances du sang, qui

prédominent alors, c'eſt-à-dire, des deux eſpéces de lymphe & de la féroſité. Or ces ſubſtances ſont de leur nature d'un blanc tirant ſur le gris, ſur le cendré, ou ſur le jaune-clair; La couleur de la peau, & ſur-tout celle du viſage, ſera donc alors d'un blanc-gris, d'un blanc-cendré, d'un blanc-plombé, ou d'un blanc-jaune-clair.

Mais il eſt aſſez ordinaire que ces humeurs, au lieu d'être pures, ſoient chargées d'une certaine quantité de bile, plus ou moins grande, ſuivant que le foie ſe trouve plus ou moins embarraſſé; & dans ce cas, elles doivent communiquer au viſage une couleur jaune, dont les nuances peuvent varier depuis le feuille-morte-clair, juſqu'au couleur d'or-foncé.

Enfin, il arrive quelquefois que la bile, qui croupit dans le ſang, eſt une bile verte ou poracée, & alors les ſubſtances du ſang, qui en ſont infectées, doivent communiquer au viſage une couleur tirant ſur le verd, & ſur un verd aſſez foncé quelquefois pour paroître livide ou noir.

§. III. *SYMPTOMES.*

IL eſt peu de fonctions qui ne ſouffrent quelque dérangement dans les pâles couleurs, ſur-tout lorſqu'elles ſont invétérées. Ainſi, pour mettre quelque ordre dans le détail d'un ſi grand nombre de ſymptomes, il faut ſuivre l'énumération qu'on en a faite dans la deſcription de la maladie *Art. I.* & commencer d'expliquer ceux qui arrivent dans les fonctions du bas-ventre, de la poitrine & de la tête, pour paſſer enſuite aux accidens qui regardent l'extérieur du corps.

1°. L'humeur laiteuſe, deſtinée à s'écouler par les régles tous les mois, ne s'écoule point dans les pâles couleurs. Elle doit donc, à force d'être retenue dans le ſang, ſe mêler enfin avec la lymphe ſtomacale & avec la ſalive, & en altérer la qualité, ce qui doit changer à un tel point les impreſſions qui ſe font ſur l'eſtomac & ſur la langue, que les alimens ordinaires, ſurtout s'ils ſont doux, ou n'affecteront ces organes que foiblement, ce qui les

rendra inſipides ; ou ne les affecteront que deſagréablement, ce qui les rendra dégoûtans ; & c'eſt de-là que viennent l'inappétence, & même le dégoût, qui accompagnent ce mal.

2°. Les changemens que les vices de la ſalive & de la lymphe ſtomacale produiſent dans les impreſſions, qui ſe font ſur la langue & ſur l'eſtomac, peuvent être tels que les malades auront non-ſeulement du dégoût pour les alimens ordinaires, mais qu'elles trouveront du goût à manger des charbons, des cendres, du plâtre, de la craie, du ſel, ou à boire du vinaigre, &c. parce que ces ſortes de choſes piquent plus fortement la langue, ou corrigent le vice de la ſalive & de la lymphe de l'eſtomac ; & c'eſt ce qui produit le goût pour les choſes abſurdes, connu ſous le nom de *Pica* & de *Malacia*.

3°. Ce goût abſurde varie dans les malades ; car les unes aiment une choſe, & les autres une autre, ce qui vient ou du caractère particulier du vice communiqué à la ſalive & à la lymphe ſtomacale, ou du degré différent où ce vice s'y trouve porté, ſuppoſé qu'il

y ſoit le même. Ces variations peuvent venir encore de l'habitude que les malades ont contractée peu-à-peu, ou de l'exemple que d'autres filles leur ont donné, & c'eſt de ces cauſes qu'elles viennent ſouvent.

4°. Dès que la ſalive & le levain de l'eſtomac ſont viciés dans les pâles couleurs, & moins actifs que dans l'état naturel, leur vice ſeul ſuffiroit pour rendre la digeſtion difficile, quand même le régime ſeroit bon d'ailleurs. Mais au contraire, il eſt certain que le régime eſt alors très-mauvais, puiſque les malades refuſent tous les alimens ſains, & mangent beaucoup de choſes qui ne peuvent être digérées, ou qui ne peuvent l'être que mal & avec peine. Il ne faut donc pas être ſurpris ſi le concours de ces deux cauſes rend dans cette maladie la digeſtion lente, difficile, laborieuſe, imparfaite.

5°. La crème, ou bouillie, qui réſulte d'une pareille digeſtion, doit, tant qu'elle croupit dans l'eſtomac, en irriter les tuniques & même l'orifice ſupérieur, & exciter des douleurs d'eſtomac, des cardialgies, des vomiſſemens, des hoquets,

quets, &c. & dès qu'elle eſt portée dans les inteſtins, elle doit y cauſer par la même raiſon des grouillemens ou borborygmes, des coliques, des diarrhées, &c.

6°. L'épaiſſiſſement du ſang qui précede les pâles couleurs, la rétention de l'humeur laiteuſe qui les accompagne, les mauvaiſes digeſtions qui les ſuivent, doivent bientôt donner lieu à l'épaiſſiſſement de différens récrémens, ce qui doit attirer des obſtructions dans les viſcères, ſur-tout dans ceux qui ſont deſtinés à ſéparer des humeurs naturellement épaiſſes, comme le foie, le pancréas, la rate, les glandes du méſantère, &c.

7°. La tenſion des hypochondres, qui arrive dans les pâles couleurs, dépend de pluſieurs cauſes; 1°. du gonflement de l'eſtomac, plein d'alimens indigeſtes ou de vents; 2°. du gonflement du colon par des vents retenus dans les replis qu'il fait en ſe recourbant vers les hypochondres; 3°. du gonflement du foie ou de la rate, qui ſont obſtrués; 4°. De la contraction ſympathique du diaphragme, occaſion-

née par la douleur d'eſtomac, &c.

8°. Comme l'état de la matrice n'eſt pas le même dans toutes les malades, les accidens qui y arrivent ne ſont pas toujours les mêmes non plus. Quelques-unes y reſſentent tous les mois des douleurs ou des tranchées de colique aſſez vives, parce que dans ces malades tout ſe prépare chaque mois pour la menſtruation, que les vaiſſeaux vermiculaires ſe rempliſſent d'humeur laiteuſe, compriment les veines, y arrêtent le ſang, & mettent ainſi le corps de la matrice dans un état de tenſion & de phlogoſe, plus ou moins douloureux, mais toujours également inutile, parce que les orifices des appendices veineuſes refuſent de s'ouvrir. Ces douleurs ou occupent le milieu de la région hypogaſtrique, ou s'étendent vers les reins, les aînes, les cuiſſes, &c. ſuivant la place qu'occupe dans la matrice le gonflement cauſé par le mouvement des régles. Mais au contraire, il y a d'autres malades qui n'ont ni tenſion ni douleur dans la matrice, parce qu'il n'y a en elles aucune diſpoſition prochaine à la menſtruation, & qu'ainſi

la circulation du ſang s'exécute dans le corps de la matrice avec la liberté & la facilité ordinaires.

9°. D'*un* côté, dans les pâles couleurs la quantité de ſang s'augmente tous les jours par la ſuppreſſion, la diminution ou le retardement des régles, & par-là les vaiſſeaux, ſur-tout ceux des parties molles, telles que les poumons, en doivent être tout pleins : de l'*autre* côté, dans les pâles couleurs le ſang eſt épais & gluant, & le devient de plus en plus, parce qu'il ſe forme d'un chyle toujours mal conditionné, & par-là le ſang doit croupir dans les vaiſſeaux, ſur-tout dans ceux des poumons, & les gonfler. Ces deux raiſons font que les véſicules des poumons trop preſſées par les vaiſſeaux qui les entourent, ne peuvent ſe dilater qu'avec peine & ne ſe dilatent même que peu, ce qui rend la reſpiration difficile, laborieuſe, courte.

10°. Une ſuite néceſſaire de cet état, c'eſt que le ſang ne peut être jamais exprimé en entier de la ſubſtance des poumons, parce que les véſicules ne ſont pas ſuffiſamment dilatées. Ainſi

le ſang qui y reſte & qui continue de les ſurcharger, doit ſolliciter preſque à chaque inſtant une inſpiration nouvelle, ce qui fait que dans ces malades la reſpiration devient plus fréquente & plus précipitée, à meſure qu'elle eſt plus difficile & plus courte.

11°. Comme le ſang eſt plus fortement exprimé des muſcles, lorſqu'ils ſe mettent en contraction, & que le ſang ainſi exprimé ſe porte plus abondamment dans les parties molles, telles que les poumons, il eſt évident que dans ces malades, dès qu'elles feront quelque exercice, les poumons ſeront plus ſurchargés de ſang, ce qui rendra la reſpiration encore plus difficile, plus laborieuſe, plus courte & plus précipitée. C'eſt ce qu'on remarque, ſur-tout quand les malades veulent marcher un peu vîte, parce qu'alors les contractions des muſcles ſont plus promptes & plus fréquentes; ou qu'on les force à monter à quelque endroit élevé, parce qu'il faut faire alors des contractions plus grandes & plus ſoutenues.

12°. De ce que le ſang dans les pâles

couleurs ne paſſe qu'avec peine du ventricule gauche dans l'artère aorte, & du ventricule droit dans l'artère pulmonaire, à cauſe de l'engorgement des vaiſſeaux du corps, & ſur-tout de ceux du poumon, il s'enſuit que les ventricules ne peuvent jamais ſe vuider parfaitement, ce qui fait que leur contraction n'étant que partiale, elle doit être plus petite, & par conſéquent plus fréquente que dans l'état naturel ; & de-là vient que le pouls, qui répond aux contractions du cœur, eſt auſſi à proportion & plus petit, & plus fréquent.

13°. On prouvera ci-deſſous *Artic.* 20. que les muſcles ne peuvent ſe contracter que foiblement dans les pâles couleurs. Ainſi le cœur, qui eſt un véritable muſcle, ne peut auſſi ſe contracter que foiblement lui-même, ce qui rend le pouls plus foible que dans l'état naturel, du moins tant que les malades n'agiſſent pas.

14°. Mais auſſi-tôt que les malades font quelque exercice un peu vif, le pouls doit devenir non-ſeulement plus fréquent, parce que le ſang plus forte,

ment exprimé des parties muſculeuſes ; coule plus rapidement dans les ventricules du cœur & les remplit plus vîte; mais auſſi plus fort & plus grand, parce que l'abondance de ſang en rempliſſant d'avantage les ventricules, ſollicite des contractions & plus fortes & plus grandes.

15°. Le ſang dans les pâles couleurs doit ſe déterminer plus abondamment qu'à l'ordinaire vers les vaiſſeaux de la tête, à cauſe des obſtacles que les obſtructions du bas-ventre & de la matrice oppoſent à ſa circulation dans ces parties ; & c'eſt de-là que vient le mal de tête habituel dans cette maladie.

16°. Ce mal de tête s'augmente conſidérablement, dès que les malades s'agitent, parce qu'alors la circulation ſe trouvant accélérée par les contractions des muſcles, qui fouettent le ſang, le cerveau en eſt plus ſurchargé.

17°. C'eſt par la même raiſon que les artères carotides & les artères temporales battent alors plus ſenſiblement, parce que le ſang qui ſe détermine plus abondamment dans les carotides &

dans les ramifications des carotides, y produit des pulsations plus grandes & plus fortes.

18°. Dans les pâles couleurs, il ne se sépare que peu d'esprits dans le cerveau, tant parce que le sang en contient peu, à cause qu'il est épais, que parce qu'il fournit difficilement le peu qu'il en contient, à cause de la lenteur avec laquelle il circule : par-là les fibres du cerveau doivent être mal tendues. D'un autre côté, les esprits qui se séparent, sont séreux, parce que le sang lui-même l'est : par-là les fibres du cerveau, doivent en être ramollies. Ainsi ces fibres se trouvant dans les pâles couleurs habituellement relâchées & ramollies, il doit y avoir dans cette maladie une pente au sommeil très-grande, puisqu'elle doit être en raison composée du relâchement & du ramolissement des fibres.

19°. Comme dans les filles, qui ont les pâles couleurs, les fibres du cerveau sont toujours plus lâches & plus molles qu'à l'odinaire, même lorsqu'elles sont le mieux éveillées, elles ne peuvent être jamais que foiblement ébran-

lées par les impressions des objets. De-là vient que rien n'affecte ces malades, qu'elles ont du dégoût pour tout, qu'elles cherchent à être seules, qu'elles sont tristes, rêveuses, mélancoliques, & même, si l'on veut, stupides.

20°. Le peu d'intérêt que ces malades prennent à tout ce qui a coutume d'affecter des personnes de leur âge, suffiroit pour les rendre paresseuses : mais leur paresse est bien augmentée par la peine qu'elles ont à se mouvoir, ce qui dépent de deux causes : 1°. Du peu d'esprits qui coulent par les nerfs, & de la lenteur avec laquelle ils y coulent, ce qui fait que les muscles se contractent très foiblement ; 2°. De la résistance que le sang, qui croupit dans les vaisseaux des muscles, oppose à la contraction de leurs fibres, ce qui fait que cette contraction s'exécute avec peine & souvent même avec quelque douleur.

21°. Dans les pâles couleurs, le sang n'est presque que de la pure lymphe ; il abonde donc en sérosité. Le sang est peu brisé, & peu atténué

par le battement du cœur & des artères ; la férosité y est donc mal mêlée avec la lymphe plus épaisse, & par cette raison disposée à s'en séparer facilement. Le sang croupit dans les extrémités des vaisseaux ; il laisse donc passer plus abondamment la sérosité qu'il contient, dans les veines lymphatiques. Enfin la sérosité, qui est passée dans les veines lymphatiques, n'en est que foiblement exprimée à cause du relâchement des parties ; elle y croupit donc. De toutes ces causes réunies, il est aisé de conclure, que dans les pâles couleurs toutes les parties doivent être extrèmement gorgées de lymphe séreuse, & être par conséquent dans une disposition très-prochaine à la *Leucophlegmatie* ou bouffissure générale.

22°. Pendant le jour, & sur-tout vers le soir, cette bouffissure se manifeste aux pieds, aux jambes, & même quelquefois aux cuisses ; 1°. Parce que le sang, qui remonte difficilement de ces parties, pendant le jour où l'on se tient debout ou assis, y lâche une plus grande quantité de lymphe séreuse ; 2°. Parce que la lymphe séreuse que la

ſang y a lâchée, y croupit plus opiniâtrement, par la peine qu'elle a elle-même d'en revenir.

23°. Quand les malades ſont couchées pendant la nuit, cette bouffiſſure des extrémités inférieures ſe diſſipe, parce qu'alors dans la ſituation horiſontale où le corps ſe trouve, ces extrémités ſont au même niveau que les autres parties, & que la circulation du ſang & de la lymphe, s'y fait avec la même facilité. Mais alors la bouffiſſure ſe rend ſenſible au viſage, & ſur-tout aux paupieres & autour des yeux, parce que ces parties ſont plus lâches & ont moins de reſſort que les autres, & par conſéquent expriment plus foiblement la lymphe.

24°. Il y a même lieu de ſoupçonner que cet œdème ou cette bouffiſſure s'étend juſqu'au cerveau par la même raiſon priſe de ſa molleſſe; & c'eſt à cette cauſe qu'il ſemble que l'on doive attribuer la peine extrême que les malades ont à s'éveiller le matin, la pente invincible au ſommeil qui ſe maintient tant qu'elles demeurent couchées, & l'état de ſtupidité & d'abattement où

elles sont quelque tems après s'être levées, jusqu'à ce que le changement de situation donne lieu à l'oedème du cerveau de se dissiper, du moins en partie.

25°. Il ne faut pas oublier qu'il y a dans les pâles couleurs plusieurs symptômes, comme l'inappétence, le vomissement, le gonflement du ventre, les étouffemens convulsifs, & peut-être même dans certains cas le goût pour les choses absurdes, qui paroissent être hystériques & dépendre des impressions, qui se font dans la matrice par le mouvement de la menstruation: mais on a évité d'entrer dans ce détail, parce qu'il étoit impossible de se faire entendre, avant que d'avoir expliqué les causes de la passion hystérique, dont on ne doit parler que dans le *dernier Chapitre du Livre II.*

§. IV. *DIAGNOSTIC.*

I. LE Diagnostic de la maladie est facile; car dès qu'on voit une fille ou une femme, qui devient pâle & décolorée, sans aucune maladie précédente;

qui tombe dans le dégoût ſans cauſe manifeſte ; qui a des fantaiſies & du goût pour des choſes abſurdes, &c. & qu'on eſt inſtruit d'ailleurs que ſes régles ſont retardées, diminuées, ſupprimées ou retenues, on peut s'aſſurer qu'elle a les pâles couleurs ; & les preuves que ces ſignes fourniſſent, ne font que ſe fortifier tous les jours, par les nouveaux accidens qui ſurviennent, à meſure que le retardement, la diminution, la ſuppreſſion ou la retenue des régles continuent.

II. Il ſembleroit qu'il ne devroit pas être difficile non plus de diſtinguer les différentes cauſes du mal, qui en conſtituent les eſpéces. Les pâles couleurs arrivent-elles à des jeunes filles, qui n'ont point été encore réglées, mais qui ſont en âge de l'être, c'eſt au retardement de leur éruption, qu'il faut les attribuer : arrivent-elles à des femmes mariées, qui ont de juſtes ſoupçons d'être enceintes, on doit en accuſer la ſuppreſſion des régles, qui eſt la ſuite de la groſſeſſe : Arrivent-elles enfin à des filles, qui ont été déja réglées, à des femmes qui ſont ſûres de n'être pas

groſſes, ou à des veuves, on ne peut les rapporter ce ſemble, qu'à la ſuppreſſion, à la diminution, ou à la rétention des régles, produites par les cauſes qu'on a rapportées dans les *Chapitres IV & V.* & l'on peut aiſément s'éclaircir ſur ces trois articles, en interrogeant les malades.

Malheureuſement, les femmes ont quelquefois un ſi grand intérêt de mentir, qu'on a raiſon de ſe défier de leur témoignage. Combien de filles & de veuves, qui ſe ſentant groſſes, loin de l'avouer, ne négligent rien pour faire accroire que l'abattement & la pâleur qu'on remarque ſur leur viſage, viennent de ce que leurs régles ont peine à venir, ou de ce qu'elles ſont ſupprimées par maladie. Il ne faut pas même ſe fier toujours à ce que les femmes diſent, lors même qu'elles ſemblent n'avoir aucun intérêt de mentir. Ne voit-on pas quelquefois des femmes mariées, qui ignorent de bonne foi d'être enceintes, & qui fâchées de ſe voir pâles & languiſſantes, demandent des remedes pour recouvrer la ſanté? Dans tous ces cas, il faut qu'un Médecin ſage

& attentif à ſon honneur & à celui de ſa profeſſion, ſe rappelle ce qu'on a dit ſur cette matiere dans le *Chap. IV. Artic. V*, & qu'il ſe conforme aux régles qu'on y a propoſées, & qu'il eſt inutile de répéter.

III. A l'égard du dégré de la maladie, il n'y a point de difficulté; le tems qu'il y a que le mal dure, la qualité & le nombre des accidens qui l'accompagnent, la nature & l'importance des fonctions, qui ſont *léſées*, &c. ſervent à en juger; & il eſt de conſéquence d'en bien juger, non-ſeulement pour le prognoſtic qu'on doit porter du mal: mais auſſi pour décider des remedes qu'on doit employer.

§. V. *PROGNOSTIC.*

I. Les pâles couleurs ſont preſque toujours une maladie longue & opiniâtre, parce qu'il faut pour y remédier efficacement, procurer l'éruption des régles dans les jeunes filles, qui ne ſont point encore réglées, ou en rétablir le cours dans les filles ou dans les femmes, qui l'ont été. Or on a vu dans les

Chapitres III & *IV.* que l'un & l'autre ſont ſouvent aſſez difficiles.

II. Pour l'ordinaire, cette maladie eſt d'autant plus longue & plus opiniâtre, qu'elle eſt plus invétérée, parce que la durée du mal a donné le tems aux obſtacles qui arrêtent les régles, de ſe fortifier, & eſt cauſe que la maſſe du ſang ſe trouve plus gâtée.

III. En général, on peut attendre un heureux ſuccès, lorſque les régles commencent à paroître, quand même elles ne feroient point d'abord ni aſſez abondantes, ni aſſez colorées, ni aſſez périodiques, parce qu'il y a lieu d'eſpérer qu'en continuant les mêmes remedes, qui ont commencé de les rappeller, on réuſſira à les rétablir en entier.

IV. Cependant, comme la maladie eſt ſujette à de fréquens retours, il ne faut point ſe preſſer d'en annoncer trop-tôt la guériſon, parce qu'il arrive ſouvent que le mal recommence, quand on le croyoit guéri, ſoit que les obſtacles, qui retardoient ou qui ſupprimoient les régles, ne fuſſent pas entiérement emportés, ſoit qu'ils ſe re-

nouvellent aiſément au moindre épaiſ-ſiſſement que le ſang vient à contracter de nouveau par le vice du régime, les chagrins qui arrivent à la malade, ou le froid de la ſaiſon.

V. Mais auſſi quelques difficiles à guérir que ſoient les pâles couleurs, elles ont l'avantage d'être pour l'ordinaire ſans danger, au moins quand le mal eſt récent, parce qu'alors la maſſe du ſang, n'a pas eu le tems de contracter des vices fort conſidérables, que les obſtructions ne ſont pas encore multipliées dans les viſcères, & qu'on a raiſon d'eſpérer que les obſtacles qui arrêtent les régles, & qui ſont récens, céderont facilement aux remedes.

VI. Le mal n'eſt pas ſans danger par la raiſon des contraires, quand il eſt plus invétéré; mais cependant l'expérience apprend que même dans ce cas, on réuſſit à le guérir aſſez heureuſement, pourvu qu'il ne ſoit point accompagné d'aucun ſymptome fâcheux, & que les malades ſoient dociles dans l'exécution des remedes & dans l'obſervation du régime, ce qui n'arrive pas toujours.

VII. Le danger eſt plus grand, toutes les fois que l'envie de manger des choſes abſurdes eſt ſi grande, que les malades ne ſçauroient s'en abſtenir. Alors *d'un côté*, cette envie ſi forte marque que la ſalive & la lymphe ſtomacale ſont fort altérées par le mélange du lait utérin, qui croupit dans le ſang en trop grande quantité, ce qui ſuppoſe un embarras univerſel ou preſque univerſel de tous les vaiſſeaux vermiculaires de la matrice, & par conſéquent un embarras difficile à emporter. De *l'autre côté*, les choſes abſurdes, que les malades ne peuvent point s'empêcher de manger, fourniſſent ſans ceſſe un chyle groſſier, qui en augmentant de jour en jour l'épaiſſiſſement du ſang, augmente à proportion les obſtructions de la matrice, & en produit même de nouvelles dans la plûpart des autres viſcères.

VIII. Le danger devient très-grand & très-ſérieux, quand les pâles couleurs attirent des obſtructions conſidérables, ou ce qui eſt encore pire des tumeurs ſquirrheuſes dans la matrice ou dans les autres viſcères, des tuber-

cules dans les poumons, &c. ou qu'elles ſont accompagnées de crachement ou de vomiſſement de ſang, de leucophlegmatie ou bouffiſſure univerſelle, d'hydropiſie du bas-ventre ou de la matrice, de fiévres intermittentes opiniâtres, de fiévre lente ou hectique, &c.

IX. Enfin, quand les filles ont eu long-tems les pâles couleurs, elles ſont ou ſtériles, ou peu propres du moins à devenir enceintes de bonne heure, à porter des enfans à terme, ou à les porter ſains & vigoureux, ce qu'il faut attribuer aux embarras, qui ſubſiſtent dans la matrice, & qui nuiſent à la conception, à la nutrition du fœtus, comme on verra lorſqu'on examinera dans le *Livre III.* les maladies qui regardent ces fonctions.

X. On doit excepter en tout de la régle commune, les pâles couleurs qui arrivent au commencement de la groſſeſſe, en ce qu'elles ſont ſans danger, qu'elles finiſſent d'elles-mêmes, & qu'elles finiſſent ſans retour vers le troiſieme ou quatrieme mois, parce qu'alors le fœtus, qui eſt devenu plus

gros, & qui a beſoin de plus de nourriture, conſume toute l'humeur laiteuſe & tout le ſang, qui regorgeoient auparavant dans les vaiſſeaux.

§. VI. *Curation.*

Il y a trois ſortes de pâles couleurs, celles qui viennent de la groſſeſſe, celles qui qui arrivent aux filles, en qui la premiere éruption des régles eſt tardive ou laborieuſe, & celles qui ſurviennent aux filles & aux femmes, dont les régles ſont ſupprimées, ou conſidérablement diminuées.

I. La premiere eſpece ne demande point de remedes, puiſqu'elle guérit de ſoi même, comme on vient de le remarquer, vers le troiſieme ou quatrieme mois de la groſſeſſe. Il ſeroit même imprudent de vouloir y remédier, parce que ce ſeroit travailler à rappeller les régles, c'eſt-à-dire, procurer à coup sûr des fauſſes couches, ſi l'on avoit le malheur de réuſſir. Le mieux eſt de négliger un mal qu'on doit regarder comme un ſymptome néceſſaire de la groſſeſſe, & dont les

ſuites ne ſont jamais bien fâcheuſes; ou du moins ne faut-il travailler qu'à l'adoucir par des remedes palliatifs, ſuppoſé qu'il devînt trop incommode.

Pour cet effet, 1°. on doit exhorter les malades à garder le meilleur régime, que le dégoût qu'elles ont, peut leur permettre. Il faut pourtant prendre garde de ne les point trop gêner dans leurs fantaiſies, & ne point s'obſtiner à leur refuſer trop opiniâtrement les choſes abſurdes dont elles ont envie : il ſuffit de leur faire les repréſentations convenables, après quoi il faut céder à leur goût, lorſqu'on voit qu'elles ne ſont pas les maîtreſſes elles-mêmes de le réprimer. L'expérience a appris que dans le fond il y a moins à craindre de la complaiſance qu'on a pour elles, que du refus de les laiſſer ſe contenter.

2°. Il ſuffit pour l'ordinaire dans ce cas d'aider à la digeſtion, & de ſoulager l'eſtomac par l'uſage de quelques ſtomachiques appropriés, mais doux & modérément pris; ſur quoi il faut conſulter & le goût des malades & la biſarrerie de leur eſtomac. Les plus

usités & les plus recommandés sont l'extrait de genièvre, la confection d'hyacinthe, celle d'alkermès, la thériaque, l'opiate Salomonis, la rhubarbe en poudre, le quinquina en poudre ou en teinture, le corail rouge, les yeux d'écrevisse, la poudre d'écailles d'huître, l'élixir de propriété, le Garus, la quintessence d'absynthe, l'eau des Carmes, &c.

3°. Il est important de tenir en même tems le ventre libre par des lavemens adoucissans, au cas qu'il ne le fût pas naturellement, afin de vuider l'estomac de proche en proche en vuidant les gros boyaux. D'ailleurs, il seroit quelquefois à craindre que le marc mal digéré des choses absurdes que mangent les femmes grosses, ne s'arrêtât dans les boyaux, & en s'y desséchant n'y formât des crottes si dures, qu'il faudroit pour les faire sortir, faire des efforts capables de causer une fausse couche.

4°. Ces raisons peuvent même obliger quelquefois de ne pas se contenter de lavemens, & d'employer aussi de tems en tems de légers purgatifs, pour

nettoyer plus efficacement l'eſtomac ; tels que la rhubarbe, la manne, le ſel végétal, ou ſeuls, ou mêlés enſemble, ou la moëlle de caſſe dans du petit lait bien clarifié, ou dans une infuſion de graine de lin.

5°. On peut juger par-là qu'il ne faut pas beaucoup s'allarmer de voir ſouvent vomir les femmes enceintes dans les premiers mois de la groſſeſſe. Au contraire, cette évacuation eſt preſque toujours ſalutaire, parce qu'elle ſert à nettoyer l'eſtomac des ordures dont il eſt plein, Ce n'eſt pas que les vomiſſemens fréquens n'affoibliſſent, & qu'ils n'interceptent même ûne partie de la nourriture de l'enfant & de la mere, mais il vaut encore mieux que l'enfant & que la mere reçoivent moins de nourriture pendant quelques mois, que d'être trop ſurchargés l'un & l'autre d'une nourriture vicieuſe.

6°. Il faut cependant ſonger à modérer les vomiſſemens, s'ils devenoient trop violens & trop opiniâtres ; pour cet effet, loin des repas, & après que l'eſtomac a été vuidé par les vomiſſemens, & lavé par quelques verres de

tisanne, ou quelques tasses de thé léger, on peut donner dix grains de thériaque, ou un grain de pillules de cynoglosse, ou de celles de Starkey, de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que le soulevement cesse entiérement.

7°. On s'en tiendra constamment à cette méthode dans le commencement des grossesses les plus laborieuses, & l'on attendra sans impatience que les accidens commencent à diminuer au troisieme mois, & qu'ils cessent entiérement dans le quatrieme; car alors, comme l'enfant est devenu plus fort, & qu'il a besoin d'une nourriture plus abondante, les envies cessent, l'appétit revient, la digestion se rétablit, & le visage reprend sa premiere couleur.

II. Pour les deux autres espéces de pâles couleurs, comme c'est le retardement ou la suppression des régles qui les causent, il n'y a pas d'autre moyen d'y remédier efficacement, que de procurer l'éruption des régles trop tardives, ou de rappeller le cours des régles supprimées. On voit par-là que la curation des pâles couleurs ne differe point de la curation des régles re-

tardées ou ſupprimées, dont les pâles couleurs ne ſont que le ſymptome. Ainſi on peut conſulter pour le traitement de cette maladie, le *Chap. IV.* où l'on trouvera expoſées au long toutes les méthodes de remédier à la ſuppreſſion des régles. On n'aura qu'à choiſir les remédes que l'on eſtimera les plus convenables pour les cas particuliers où l'on ſe trouvera, & les plus proportionnés à l'âge, aux forces, au tempérament des malades, que l'on aura à traiter : mais que l'on peſe bien, avant que de ſe déterminer, toutes les précautions recommandées dans ce *Chapitre*, *Article III.* parce qu'elles ſont toutes importantes, & qu'elles n'ont pas moins lieu dans le traitement des pâles couleurs, que dans celui de la ſuppreſſion des régles.

Mais outre cette curation qui peut être appellée *curation radicale*, il y a une autre eſpéce de curation, qui ne fait que diminuer ou prévenir le progrès du mal, & qui ne doit être regardée que comme *palliative*, & qu'il eſt néceſſaire d'expoſer ici. La premiere curation ne convient pas

également

également dans toutes les saisons ; souvent même dans les saisons tempérées où elle convient le mieux, elle n'est pas toujours suivie d'un succès aussi prompt & aussi parfait, qu'il le faudroit pour la guérison entiere de la malade. Dans ces occasions, on est donc forcé d'avoir recours, pour les soulager, à la seconde espéce de curation, qui dans le fond ne differe pas essentiellement de la premiere, mais qui en differe pourtant assez pour mériter une explication particuliere.

1°. Il faut prescrire un régime de vivre convenable ; n'accorder aux malades que des alimens de bon suc & faciles à digérer ; leur défendre absolument les choses absurdes, dont elles ont envie, & qui contribueroient à entretenir & même à augmenter le mal ; être très-rigide sur cet article, parce qu'on peut l'être sans danger dans les malades qui ne sont pas enceintes ; les accoutumer à boire du vin avec de l'eau aux repas, & même leur faire boire quelquefois à la fin du dîner un peu de vin pur, ou seul, ou mêlé avec un peu de sucre & un peu de muscade

en poudre; les forcer à ſe lever matin, & les arracher du lit malgré elles, ſurtout dans la belle ſaiſon; ne pas ſouffrir qu'elles s'abandonnent à la mélancholie, mais les obliger à voir de la compagnie, & à ſe prêter à la diſſipation; enfin, leur faire faire quelque exercice ou promenade le matin à jeun, légere au commencement, mais qu'on augmentera peu-à-peu, à meſure qu'elles s'y accoutumeront.

2°. Si l'on obſerve que les malades ſoient ou extrêmement oppreſſées, ou ſujettes à de grandes palpitations de cœur, ou accablées d'un mal de tête habituel, il faudra dans ces cas-là leur faire faire de tems en tems de petites ſaignées, ſur-tout ſi le pouls eſt plein, & qu'on ſoit dans le printems ou dans l'été. On peut faire ces ſaignées du bras, quand il n'y a aucune apparence de régles; on peut cependant les faire auſſi du pied dans ce cas-là même; mais c'eſt du pied qu'il eſt indiſpenſable de les faire toujours, quand les régles paroiſſent, ou qu'elles ſemblent ſe diſpoſer à paroître.

3°. Pour ne pas répéter trop ſouvent

la ſaignée, on peut dans les cas qu'on vient de propoſer, ſe contenter de faire tenir les pieds dans de l'eau chaude, pendant une heure ou deux, & avoir ſoin d'entretenir la chaleur de l'eau à un degré convenable. Cette pratique attire le ſang en-bas, & ſoulage la tête, la poitrine & le cœur, preſque autant qu'une demi-ſaignée.

4°. Si les malades avoient les pieds enflés, on pourroit, au lieu d'eau commune, ſe ſervir d'une décoction de plantes aromatiques, comme de romarin, de thym, de ſauge, de ſerpolet, de marjolaine, &c. où l'on pourroit même ajouter une ou deux pintes de vin, ou une chopine d'eau-de-vie, ce qui rendroit le remede propre à deux fins, à réſoudre l'œdème par les parties ſpiritueuſes, & à ſoulager la tête & la poitrine, en attirant le ſang en-bas par la chaleur.

5°. Quelques précautions que l'on prenne pour le régime, les fautes que les malades y font, ou la mauvaiſe diſpoſition de leur eſtomac, produiſent toujours des crudités & des glaires, qui gâtent la digeſtion de plus en plus,

ce qui doit obliger à purger les malades de tems en tems. Si elles sont maigres, seches, menacées de fiévre lente ou de phthisie, on n'employera que des médecines composées avec la rhubarbe, le sel végétal, le sel polychreste, la manne, la casse, le syrop de pommes, le syrop de fleurs de pêcher, &c. Mais si elles sont d'un tempérament pituiteux, ou menacées de bouffissure, on fera usage de l'infusion des follicules de senné, où l'on dissoudra une once & demie ou deux onces de manne; ou l'on ordonnera du diagrede, de la poudre cornachine, de l'aloës, du jalap, du turbit, &c. en poudre, dont on composera des bols,

6°. Pour maintenir l'effet des purgatifs, il faut faire un usage fréquent des stomachiques, qui en rétablissant l'ordre des digestions, rendent plus louable le chyle qui doit passer dans le sang. On trouvera ici les stomachiques les plus recommandés dans ces occasions, entre lesquels on pourra choisir ceux qu'on croira le plus convenables au degré du mal, ou à la constitution des malades,

AROMATES.

Canelle. Cassia lignea ou Canelle blanche. Gérofle. Macis. Muscade. Cardamomum.	On peut les employer en poudre mêlées avec les alimens, à petites doses : ou en préparer des Vins médicinaux ; dont on fait prendre quelque cuillerée le matin à jeûn.
Saffran Oriental.	On l'ordonne en poudre à la dose de x à xv grains, ou l'on en fait infuser une petite pincée, dans deux tasses de thé, qu'on fait prendre à jeûn.

GRAINES.

Graine de Coriandre. Bayes de Genièvre.	On les employe en décoction en forme de tisanne, ou de thé.

ELECTUAIRES OU CONFECTIONS.

Thériaque. Alkermès. Confection d'Hyacinthe. Opiate Salomonis. Extrait de Genièvre.	A la dose de xx grains jusqu'à un demi-gros ou deux scrupules le matin à jeûn dans une cuillerée de vin.

ELIXIRS, Eaux distillées ou Préparations stomacales.

Elixir de propriété sans acide. Quintessence d'Absinthe. Eau de Mélisse ou des Carmes.	A la dose de huit gouttes jusqu'à xv ou xx dans une cuillerée de vin à jeûn.
Eau de Menthe.	A la dose d'une ou deux cuillerées à caffé.
Elixir de propriété distillé, ou Garus.	A la dose d'une cuillerée à caffé dans le double d'eau ou de vin.
Décoction d'Absinthe.	A la dose d'un verre de six à sept onces.

Vin d'Abſinthe.	A la doſe d'un demi-verre de trois à quatre onces.
Syrop d'Abſinthe.	A la doſe d'une once.

GOMMES OU RÉSINES.

Le Maſtich. La Myrrhe.	A la doſe de dix grains juſqu'à quinze, en poudre ou en bol.

7°. On doit joindre à l'uſage des ſtomachiques celui des apéritifs doux; ſur quoi l'on peut voir le *Chapitre IV*. & choiſir ceux qu'on croira les plus efficaces. En général, le fer ou l'acier fourniſſent ceux qu'on employe le plus ordinairement, comme,

La Limaille de fer ou d'acier porphyriſée.	A la doſe de dix grains juſqu'à dix-huit ou vingt, à jeûn avec un peu de confection d'Hyacinthe, ou à dîner avec autant de Rhubarbe en poudre.
Saffran de Mars apéritif à la roſée du mois de Mai.	En Opiate, ou comme la Limaille, à la doſe de xv grains juſqu'à xx.

Saffran préparé à la ſimple chaleur de l'eau tiéde, & alors appellé *Ethiops Martial.*	A la doſe de XV grains juſqu'à XX.
Le Tartre martial ſoluble. Le Sel de Mars de Riviere.	En bol, ou diſſous dans quelque tiſanne, ou quelque bouillon à la doſe de dix-huit grains juſqu'à XX.
La Teinture de Mars.	A la doſe de XV à XX gouttes dons un bouillon, ou dans un verre de tiſanne.
La Boule de Mars.	Trempée dans un bouillon apéritif ou dans un verre de tiſanne, juſqu'à les rendre noirs.
Le Vin blanc chalybé ; c'eſt-à-dire, infuſé ſur la Limaille d'acier, ou le Saffran de Mars apéritif.	A la doſe d'un verre de trois ou quatre onces le matin à jeûn.

L'Eau ferrée, infuſée ſur le Saffran de Mars, ſur du vieux fer rouillé, ou des clous de fer ou broquettes de Tapiſſier.	Pour boiſſon ordinaire, mêlée avec du Vin.

8°. On peut marier les ſtomachiques avec les apéritifs, & compoſer, en les réuniſſant à des doſes convenables, des infuſions, des décoctions, des apozèmes, des poudres, des bols, des opiates, &c. Sur quoi on conſultera ce qui a été dit dans le *Chapitre IV.* Dans ce cas, on choiſira les drogues convenables pour la forme de reméde qu'on trouvera à propos de preſcrire.

9°. Comme les eaux thermales priſes intérieurement réuniſſent tous les avantages des purgatifs, des ſtomachiques, & des apéritifs, elles ſont très-efficaces pour la guériſon des pâles couleurs, & l'on peut s'en ſervir dans les ſaiſons convenables, c'eſt-à-dire, le printems & l'automne, & en faire

même un assez long usage à des doses modérées, pourvu que le mauvais état de la poitrine n'en dissuade pas l'usage. On doit donner la préférence aux eaux de Vichi, de Plombieres, de Balaruc, de Baréges, de Bagneres, &c.

Les eaux minérales ferrugineuses, qui se teignent en noir par le mélange de la décoction de noix de Galles, sont utiles aussi pour la guérison des pâles couleurs, du moins par les parties de fer qu'elles contiennent. On peut donc les employer avec succès pendant l'été, & les employer pendant plusieurs jours de suite à une dose modique, pourvu qu'on ait soin d'y ajoûter de tems en tems une quantité suffisante de sel polychreste de Seignette, ou de sel *de Duobus*, pour les empêcher de rester dans le corps. Les eaux de cette espéce les plus recommandées, sont les eaux de Vals, de Caransac, de Spa, de Bussan, de Forges. Mais il est important d'observer que l'usage de ces eaux doit être interdit, non-seulement quand la poitrine est menacée, comme celui des eaux thermales, mais encore quand il y a une grande bouffissure des

extrémités inférieures, qui fait craindre l'anaſarque ou leucophlegmatie.

10°. Le reméde, dont on peut faire uſage le plus ordinairement, eſt la poudre ſuivante, qui remplit à la fois les principales indications.

℞ Limatur. Chalib. in aquâ præparat.
Cinnam. pulverati, āā *part. j.*
Sacchari tenuiſſimè triti, part. ij.
M. F. pulvis, cujus doſis à ℈ß *ad* ℈*j.*

On peut donner cette poudre le matin à jeûn & faire prendre pardeſſus une ou deux taſſes d'une légère décoction de plantes apéritives, ou même un bouillon apéritif. On peut auſſi la donner immédiatement à l'entrée du dîner.

Quand les malades ont le ventre reſſerré, on rend cette poudre purgative deux fois la ſemaine, en y ajoutant quelques grains de rhubarbe en poudre, ou quelques grains de poudre cornachine. On employe la rhubarbe, quand on craint pour la poitrine, & on préfere la poudre cornachine ou un autre hydragogue pareil, quand l'œdème des extrémités inférieures augmente.

11°. Si l'on en croyoit certains Au-

teurs, on regarderoit comme ſpécifiques dans cette maladie, 1°. La racine confite d'Angélique, à la doſe d'une demi-once ou d'une once le matin à jeûn, ou la décoction d'une once & demie de la même racine non confite, dans deux taſſes d'eau, qu'on prendroit le matin à jeûn ; 2°. La décoction de la racine de ſcorſonnaire dans une pareille quantité d'eau & à la même doſe, priſe de la même façon ; 3°. Le Bezoard oriental en poudre, à la doſe de ſix grains juſqu'à douze ou quinze, délayé dans quelques cuillerées de décoction de racine d'Angélique ou de ſcorſonnaire. Mais il s'en faut beaucoup que ces remédes méritent les louanges qu'on leur donne, & je n'ai pas éprouvé qu'ils ayent à cet égard des vertus ſupérieures à celles des remédes ordinaires.

12°. Comme l'accident le plus fâcheux des pâles couleurs eſt la pulmonie ou phthiſie, & que cet accident eſt toujours annoncé par la douleur de poitrine, la toux fréquente, ſeche ou humide, la maigreur, l'inſomnie, les mouvemens de fiévre le ſoir, les ſueurs nocturnes, &c. il faut être attentif à

le prévenir, dès qu'on verra paroître quelqu'un de ces ſignes. Pour cet effêt, on fera de tems en tems quelques petites ſaignées; on purgera avec la manne ou la caſſe dans le petit-lait; on fera prendre des bouillons de poulet, de moû de veau, de grenouilles, de tortues, &c; on donnera ſoir & matin des gruaux clairs, cuits à l'eau avec un peu de canelle & de ſucre, ou cuits au bouillon de veau; on fera prendre le ſoir quelque léger narcotique, comme la décoction d'une ou de deux têtes de pavot blanc, trois ou quatre gros de ſyrop de Diacode, ou quatre grains de pillules de Cynogloſſe, pour modérer la toux ſi elle eſt importune; on mettra la malade à l'uſage du lait diſtillé ſur des plantes béchiques ou pectorales; du petit-lait clarifié & infuſé ſur des fleurs de bouillon blanc; du lait de chèvre tout pur, ou du lait d'âneſſe; enfin, on donnera même le lait pour toute nourriture, pourvu que l'eſtomac puiſſe le ſoutenir. Cependant on ſuſpendra tout traitement des pâles couleurs; & quand on y reviendra, on n'y reviendra qu'avec beaucoup de

ménagement, & en adouciſſant l'action des apéritifs qu'on employera, par le mêlange de béchiques convenables.

13°. La bouffiſſure preſque générale ou anaſarque eſt un autre accident des pâles couleurs, qui n'eſt guere moins ordinaire, ni moins fâcheux. Pour le prévenir, ou en tout cas pour y remédier, il faut employer, 1°. Des tiſannes diurétiques avec la decoction de ſquine, de ſalſepareille, de racine de perſil, de cloportes, &c. 2°. Des bouillons diurétiques avec les racines d'ache, & de chardon-rolland, & les feuilles de cerfeuil, de creſſon de fontaine, de pimprenelle, &c. 3°. Des bols diurétiques, avec la poudre de cloportes, le ſel admirable de Glauber, *l'arcanum duplicatum*, &c. incorporés avec un peu de ſyrop de nerprun, ou un peu de térébenthine de Veniſe. Du reſte, la crainte de l'anaſarque n'oblige point à interrompre les remédes des pâles couleurs, qui, au contraire conviennent eux-mêmes pour l'anaſarque.

14°. On ſçait qu'il faut varier les remédes dans toutes les maladies lon-

gues & difficiles ; mais cette régle doit s'appliquer particuliérement au traitement des pâles couleurs, dans lesquelles il semble que l'estomac s'accoutume bientôt à l'action des mêmes remédes, & qu'il faille en substituer souvent de nouveaux pour le ranimer. Ainsi l'on doit employer tantôt des stomachiques, tantôt des apéritifs, & tantôt des stomachiques & des apéritifs joints ensemble. Il faut quelquefois les donner sans purgatifs, & quelquefois y ajouter des purgatifs à une dose modérée : il convient en quelques occasions de faire succéder de tems en tems aux stomachiques & aux apéritifs, des délayans, des humectans, des adoucissans, quand on craint pour la poitrine ; & on doit en d'autres cas y substituer des diurétiques & des hydragogues, quand la bouffissure gagne & menace d'hydropisie.

15°. Enfin, le mariage, quand on peut s'en servir, est un reméde excellent dans cette maladie. C'est un fait déja connu dès le tems [1] d'Hippocrate, & confirmé depuis par un grand nom-

[1] *De Morbis Virginum.*

bre d'Obſervations. Mais il eſt bon d'avertir que pour en rendre l'effet bien certain, il faut garder à cet égard le même ménagement, que nous avons recommandé pour l'exercice & pour la promenade, *n°.* 1. c'eſt-à-dire, qu'il faut en uſer d'abord modérément, en rendre peu à peu l'uſage plus fréquent, mais ne ſe point hâter d'en vouloir retirer tous les avantages qu'on doit en attendre, que quand on a mis peu à peu la matrice en état d'en reſſentir tous les bons effets, c'eſt-à-dire, quand on l'a rendue ſuſceptible des contractions, des expreſſions, & des oſcillations ſyſtaltiques, que l'uſage du mariage y produit, qui doivent y rétablir la libre circulation du ſang & de la lymphe, & la libre ſécrétion de l'humeur laiteuſe, & qui peuvent par-là y rappeller efficacement tout le méchaniſme de la menſtruation.



CHAPITRE IX.

Des Régles immodérées & Pertes de sang.

§. I. DESCRIPTION.

COMME les écoulemens de sang dans les femmes peuvent être diminués & même supprimés, ils peuvent être aussi trop abondans jusqu'à jetter dans l'épuisement, & dans ce cas, ils constituent un nouveau genre de maladie, & un genre directement opposé à celui dont on a parlé dans le *Chapitre IV*.

Cette maladie porte deux caractères différens : Quelquefois les écoulemens, quoique excessifs, gardent encore une apparence de période réguliere, & alors la maladie retient le nom de *Régles immodérées* : Quelquefois au contraire, les écoulemens, ne suivent aucun ordre périodique, mais pèchent seulement par l'abondance ou par la durée, & alors la maladie est connue

ſous le nom de *Perte de ſang*. Ce ſont donc deux eſpéces différentes de la même maladie, qu'il eſt néceſſaire, pour l'ordre, d'expliquer ſéparément.

Des Régles immodérées. La quantité de ſang, qui s'évacue par les régles, dépend de trois conditions; de la période du retour des régles; de la durée de leur écoulement, & de la quantité de ſang qui s'écoule, d'où nous avons eu raiſon de conclure dans le *Chap. IV.* que les régles pouvoient être diminuées par rapport à chacune de ces trois conditions, lorſque le retour en eſt trop rare, l'écoulement trop court, l'abondance trop petite. Nous pouvons donc en inférer de même ici, par la loi des contraires, que les régles peuvent être immodérées, par rapport à chacune des mêmes conditions, quand les retours ſont trop fréquens, les écoulemens trop longs, & l'abondance trop grande. Il ne reſte qu'à indiquer en combien de manieres les dérangemens de ces trois conditions peuvent ſe combiner.

I. Ces conditions peuvent pécher ſéparément, & une à une. Par-là les

régles peuvent être immodérées, ou parce qu'elles reviennent trop ſouvent, ou parce qu'elles durent trop long-tems, ou parce qu'elles coulent trop abondamment, ce qui conſtitue *le premier Ordre* des régles immodérées.

II. Ces conditions peuvent pécher deux à deux à la fois, & alors les régles ſont immodérées, parce qu'elles reviendront trop ſouvent, & dureront trop long-tems; parce qu'elles dureront trop long-tems, & ſeront trop abondantes; ou parce qu'elles ſeront trop abondantes, & reviendront trop ſouvent, ce qui conſtitue *le ſecond Ordre* de régles immodérées.

III. Ces conditions peuvent pécher toutes les trois enſemble, c'eſt-à-dire, que les régles reviendront trop ſouvent, dureront trop long-tems, & ſeront en même tems trop abondantes, ce qui conſtitue *le troiſieme Ordre* de régles immodérées.

Pour ne point tomber dans l'erreur ſur cette matiere, il eſt néceſſaire de remarquer que, comme il eſt impoſſible de fixer la juſte meſure des régles dans l'état naturel, parce que leur re-

tour, leur durée, leur abondance varient dans les différens ſujets; ſuivant l'âge, le tempérament, le climat, la maniere de vivre, &c. il eſt impoſſible auſſi de déterminer au juſte en quel cas on doit regarder les régles comme immodérées, parce que ce qui conſtitue dans quelques femmes un état de maladie, peut ne conſtituer en d'autres qu'un état purement naturel. Ainſi il ne faut pas ſe preſſer de regarder les régles comme immodérées, ſeulement parce qu'elles ſont plus fréquentes, ou plus abondantes, ou qu'elles durent plus long-tems, il faut outre cela qu'elles ſoient accompagnées ou ſuivies de ſymptomes, qui annoncent un état contre-nature, tels que le dégoût, la pâleur, l'abbattement & l'épuiſement; la bouffiſſure des pieds, le dépériſſement général, &c.

Des *pertes de ſang*. Les pertes de ſang, pour mériter ce nom, doivent être fort abondantes, ou durer long-tems, ſi elles ſont médiocres. Quand l'écoulement eſt abondant, la perte porte le nom d'*Hémorrhagie de la matrice*: quand il eſt médiocre, mais qu'il

dure long-tems, on l'appelle en Latin [1] *Stillicidium*, ou *Ploratus uteri*, & en François *Perte médiocre*, ou *Suintement de ſang de la matrice.*

Il y a moins de difficulté à ſe décider ſur les pertes de ſang, que ſur les régles immodérées, car on peut, ſans craindre de ſe tromper, regarder comme une perte, & par conſéquent comme une vraie maladie, tout écoulement de ſang, qui eſt fort abondant, quelque peu qu'il dure, ou qu'il eſt fort long, ſuppoſé qu'il ſoit médiocre.

Au reſte, les pertes de ſang qui arrivent quelquefois dans les femmes enceintes, & les vuidanges ou lochies, qui deviennent quelquefois immodérées dans les couches & dans les fauſſes-couches, ſont, comme on juge bien, de véritables pertes de ſang;

[1] Il y a des Auteurs, qui prennent le *Stillicidium uteri*, pour une diminution des régles: mais ils ſe trompent; un écoulement continuel & qui dure long-tems, comme le *Stillicidium uteri*, doit être regardé comme une véritable perte, quelque médiocre qu'il ſoit; & c'eſt-là l'idée qu'en donne Aëtius, qui en a parlé le premier, *Tetrabibl. IV. Serm. 4. Cap. 63.*

comprises par conséquent dans la généralité de la maladie que nous traitons ; mais comme elles arrivent dans des conjonctures particulieres, qu'elles demandent des remedes particuliers ; & qu'elles constituent des cas singuliers, on ne croit pas devoir en parler ici, & on en renvoie le détail au *Livre III.* où l'on traitera des *Maladies qui regardent la Grossesse, ou qui en sont des suites.*

§. II. *Causes des Régles immodérées.*

C'EST expliquer les causes de trois maladies, que d'expliquer les causes des régles immodérées, car il faut rechercher 1°. ce qui fait que les régles reviennent trop souvent : 2°. ce qui fait qu'elles durent trop long-tems : 3°. ce qui fait qu'elles coulent trop abondamment ; & chacune de ces recherches demande un détail particulier.

I. Des *Régles qui reviennent trop souvent.* Un peu de réflexion sur le méchanisme de la menstruation fait com-

prendre que les régles doivent revenir plus ſouvent qu'il ne faut, par trois cauſes : 1°. Par le vice des vaiſſeaux laiteux de la matrice, qui ſe rempliſſent de ſuc laiteux trop vîte, & par conſéquent trop ſouvent : 2°. Par le vice des appendices veineuſes, qui s'allongent & ſe dilatent trop facilement, & par conſéquent trop ſouvent, à l'occaſion du gonflement des vaiſſeaux laiteux ; 3°. Par le vice du ſang, qui fait trop d'effort ſur les appendices veineuſes, & par conſéquent les force à s'ouvrir trop ſouvent. Ces trois différentes cauſes peuvent ou agir ſéparément chacune en particulier, ou concourir deux à deux, & même trois à trois, ſuivant qu'il arrive que les cauſes éloignées dont elles dépendent, & que nous allons rapporter, coïncident enſemble, ou ne coïncident pas, ce qui rend la période des retours des régles plus ou moins courte.

1°. Les vaiſſeaux laiteux de la matrice ſe rempliſſent de ſuc laiteux trop tôt, & par conſéquent trop ſouvent, quand les femmes mangent beaucoup, ſur-tout ſi elles ſe nourriſſent d'alimens

ſucculens, comme les femmes riches; quand elles menent une vie oiſive & ſédentaire, comme la plûpart des femmes de ville; quand les nourrices font perdre leur lait, pour ceſſer de nourrir, ſur-tout ſi elles le font perdre de trop bonne heure, & quand il eſt encore abondant.

2o. Les appendices veineuſes de la matrice s'allongent & ſe dilatent trop facilement, & par conſéquent trop ſouvent, à l'occaſion du gonflement des vaiſſeaux laiteux, quand les tuniques en ſont naturellement trop molles & trop lâches, comme dans les perſonnes d'une conſtitution fort délicate; quand elles ſont trop ramollies par des fleurs blanches, comme dans les femmes ſujettes à cette incommodité; quand elles ont été déchirées dans des couches violentes, dans des fauſſes-couches, ou dans l'extraction de l'arriere-faix; ou qu'elles ſont à demi-rongées par quelque ulcère de la matrice.

3o. Le ſang fait trop d'effort ſur les appendices veineuſes, & les force par conſéquent à s'ouvrir trop ſouvent, quand il eſt trop abondant, comme

dans

dans la pléthore vraie, ce qui eſt la ſuite du trop de nourriture & du trop peu d'exercice; quand il eſt trop raréfié, comme dans la pléthore fauſſe; ou qu'il circule avec trop de rapidité, ce qui arrive aux femmes qui ſe nourriſſent d'alimens âcres, épicés, ſucculens, de haut goût, qui boivent des liqueurs ſpiritueuſes, qui font des exercices violens, qui veillent, qui ont des paſſions violentes, ou qui ſe trouvent expoſées par accident à quelque fievre aiguë.

II. Des *Régles qui durent trop long-tems.* La durée trop longue des régles dépend de trois cauſes: 1°. Du vice des vaiſſeaux laiteux qui demeurent trop long-tems pleins de ſuc laiteux, & qui compriment ainſi trop long-tems les veines qui ſont autour: 2°. Du vice des appendices veineuſes, qui ſe reſſerrent trop lentement, & laiſſent ainſi échapper le ſang trop long-tems: 2°. Du vice du ſang qui aborde trop long-tems dans ces appendices, & qui les tient ainſi trop long-tems dilatées. Ces trois différentes cauſes, comme on vient de le remarquer de celles de

l'*Article* précédent, peuvent ou agir séparément, ou concourir ensemble, suivant la nature des causes plus éloignées dont elles dépendent, & qu'on va expliquer, ce qui rend la durée de l'écoulement plus ou moins longue.

1°. Les vaisseaux laiteux demeurent trop long-tems pleins de suc laiteux, & compriment ainsi trop long-tems les veines voisines, parce que leurs orifices sont trop petits par le vice de leur conformation naturelle, ou à demi-obstrués par un reste de pâles couleurs, ce qui fait qu'ils ne laissent échapper le suc laiteux que très-lentement; parce que le suc laiteux est fort abondant, (voyez *le N°.* 1. *Art. I.*) ce qui fait que ces vaisseaux en sont trop long-tems remplis; parce que le suc laiteux est trop épais, (voyez *le N°.* 1. *Art. I.*) ce qui l'empêche de s'écouler aussi librement & aussi vîte qu'à l'ordinaire.

2°. Les appendices veineuses sont trop long-tems à se resserrer & à se refermer, parce que leurs tuniques ont été trop dilatées, (voyez ci-après le *N°.* 2. *de l'Art. III.*) parce qu'elles n'ont pas assez de ressort naturellement, (voyez

le N°. 2. Art. I.) parce qu'elles ont été déchirées ou rongées, (voyez *le même N°. Art. I.*).

3°. Le ſang aborde trop long-tems dans ces appendices veineuſes, parce qu'il abonde trop dans tous les vaiſſeaux du corps par une ſuite de la pléthore vraie ou fauſſe, (voyez *le N°. 3. Art. I.*) parce qu'il eſt retenu dans les veines de la matrice, trop fortement comprimées par le gonflement exceſſif des vaiſſeaux laiteux, (voyez ci-après *le N°. 1. Art. III.*) parce qu'il aborde dans les vaiſſeaux de la matrice avec trop de rapidité, à cauſe de la vîteſſe avec laquelle il circule, (voyez *le N°. 3. Art. I.*).

III. Des *Régles, qui coulent trop abondamment.* L'abondance des régles reconnoît trois cauſes : 1°. Le vice des vaiſſeaux laiteux, leſquels, à force d'être trop pleins de ſuc laiteux, compriment avec tant de force les veines d'alentour, que preſque tout le ſang qui y paſſe, eſt obligé de ſe détourner dans les appendices veineuſes & de s'écouler par-là : 2°. Le vice des appendices veineuſes, dont les orifices trop larges

laissent échapper le sang par un trop grand calibre, & en laissent trop échapper : 3°. Le vice du sang qui s'écoule trop rapidement, & par conséquent en trop grande quantité. Ces trois ordres de causes peuvent, de même que ceux des Articles précédens, se combiner, ou ne pas se combiner ensemble, suivant l'affinité ou la non-affinité des causes éloignées, qu'on va exposer, & dont ils dépendent, ce qui rend l'écoulement des régles plus ou moins abondant.

1°. Les vaisseaux laiteux sont trop pleins de suc laiteux dans les femmes, en qui les orifices de ces vaisseaux sont naturellement trop étroits, ou à demi-obstrués par des restes de pâles couleurs, & par-là peu propres à laisser écouler dans la matrice le suc qu'ils contiennent, (voyez *le N°. 1. Art. II.*) en qui le suc laiteux est fort abondant, & remplit trop par conséquent les vaisseaux laiteux, (voyez *le N°. 1. Art. I.*) en qui le suc laiteux est fort épais, & a grand peine à s'écouler dans la matrice, (voyez *le N°. 1. Art. I.*).

2°. Les orifices des appendices vei-

neuſes ſont trop larges dans les femmes, en qui les tuniques qui les forment, ſont naturellement trop minces, ou trop relâchées par des fleurs blanches, (voyez *le N°. 2. Art. I.*) en qui les bords de ces orifices ont été déchirés dans des couches laborieuſes, dans des fauſſes-couches, ou dans l'extraction violente du fœtus ou de l'arriere-faix, (voyez *le N°. 2. Art. I.*) en qui les bords en ont été rongés, ou échancrés par quelque ulcère de la matrice, (voyez *le N°. 2. Art. I.*).

3°. Le ſang s'écoule trop rapidement, & par conſéquent trop abondamment dans les femmes, en qui il aborde en trop grande quantité dans les appendices veineuſes de la matrice, (voyez *le N°. 3. Art. II.*) en qui il y aborde avec trop de vîteſſe, (voyez *le N°. 3. Art. II.*) en qui le ſang qui y aborde, eſt trop liquide, & a par conſéquent trop de facilité à s'écouler, ce qui arrive dans tous les cas de diſſolution de ſang.

IV. On a dû remarquer dans l'énumération qu'on vient de faire, que la trop grande fréquence, la trop grande

durée, la trop grande abondance des régles, qui conftituent le *premier* ordre des cas, où les régles font immodérées, dépendent fouvent des mêmes caufes, ou du moins de caufes qui ont beaucoup d'affinité, c'eft pourquoi il n'y a pas lieu d'être furpris qu'il arrive fouvent par des combinaifons accidentelles, non-feulement que les régles foient en même-temps trop fréquentes, & trop longues, trop longues & trop abondantes, ou trop abondantes & trop fréquentes, ce qui conftitue le *fecond* ordre des cas, où les régles font encore plus immodérées, mais même qu'elles foient quelquefois trop fréquentes, trop longues & trop abondantes à la fois, ce qui conftitue le *troifieme* ordre des cas, où les régles font le plus immodérées ; mais il feroit inutile d'entrer fur cela dans une explication plus détaillée, à laquelle il eft aifé de fuppléer en comparant ce qu'on vient de dire.

§. III. *Caufes des Pertes de fang.*

Les pertes de fang fuppofent toujours ou une trop gtande dilatation

des appendices veineuſes de la matrice, ou une dilatation qui dure trop long-tems, ce qui fait que le ſang s'écoule dans les pertes, ou trop abondamment, quand c'eſt une *hémorrhagie utérine*, ou trop long-tems, quand c'eſt un *ſuintement de la matrice*. Or, cette dilatation des appendices veineuſes, trop grande, ou qui dure trop long-tems, peut être de deux eſpeces: Ou c'eſt une ſimple dilatation des orifices de ces appendices, ſans léſion de leur continuité; ou c'eſt une dilatation avec léſion de leur continuité, & par conſéquent une vraie dilacération. Examinons en détail ces deux ordres de cauſes.

I. Les dilatations ſans léſion de continuité, ou les dilatations ſimples des orifices des appendices veineuſes, viennent dans les pertes de ſang des mêmes cauſes, que dans les régles immodérées. Par exemple, il doit ſe faire de très-grandes dilatations dans les orifices des appendices veineuſes, toutes les fois que toutes les cauſes mentionnées dans les *No.* 1. & 2. de l'*Art. III.* concourent enſemble; & alors le ſang

s'écoulera très-abondamment par ces orifices ainſi dilatés, ſur-tout s'il arrive que toutes les cauſes expoſées dans le *N*°. 3. du même *Article* s'y trouvent encore jointes. Ainſi dans ce cas, il y aura une perte de ſang très-abondante, ou une véritable *hémorrhagie utérine* par la ſimple dilatation des orifices des appendices veineuſes, ſans aucune dilacération, laquelle durera plus ou moins, ſelon la durée des cauſes, qui produiront la dilatation des appendices veineuſes.

De même, il doit ſe faire une dilatation de ces mêmes orifices, médiocre à la vérité, mais auſſi beaucoup plus longue, & encore plus opiniâtre, toutes les fois que toutes les cauſes dénombrées dans les *N*°. 1. & 2. de l'*Art. II.* concourront enſemble, & alors le ſang s'écoulera en aſſez petite quantité, mais auſſi s'écoulera-t-il pendant long-tems, ſur-tout ſi les cauſes du *N*°. 3. de ce même *Art.* s'y trouvent jointes. Ainſi dans ce cas, il y aura par la ſimple dilatation des orifices des appendices, & ſans aucune dilacération, une perte de ſang médiocre, mais lon-

gue, c'eſt-à-dire, un ſimple *Stillicidium uteri*, ou *Suintement de la matrice.*

II. Les dilatations avec ſolution de continuité, ou les dilacérations des orifices des appendices veineuſes, reconnoiſſent pluſieurs cauſes, qu'il ſuffit ici d'indiquer, parce que la diſcuſſion détaillée doit en être renvoyée ailleurs.

Telles ſont, 1°. Les ulcères dans la cavité de la matrice, plus ou moins grands, plus ou moins profonds, plus ou moins rongeans, placés dans le fond, ſur les côtés, ou au col de la matrice, & qui peuvent venir de pluſieurs cauſes, qu'on examinera ci-deſſous, *Liv. II. Chap. IV.*

2°. Les plaies, les déchirures, ou les écorchures, qui arrivent au-dedans de la matrice dans les couches laborieuſes, dans les fauſſes couches, dans l'extraction d'un enfant mort, ou d'un placenta adhérent.

3°. Les rhagades, les gerçures, ou les taillades, que cauſent dans la face interne de la matrice les fleurs blanches trop âcres, les injections trop piquantes, la diſtenſion trop grande que

la matrice souffre dans les accouchemens violens, ou les coups d'ongles donnés en accouchant.

4°. Les anevrismes, les varices, les dilatations anevrismales ou variqueuses, qui arrivent dans les vaisseaux de la matrice à l'occasion d'une suppression de régles subite, ou qui succédent peu-à-peu à des obstructions ou à des squirrhes, qui y gênent le cours de la circulation, à des *fungus* ou champignons, à des chairs baveuses, qui s'y forment dans les cancers ouverts, ou dans les ulcères chancreux, &c.

Quand ces différentes causes agissent sur quelque vaisseau un peu gros, soit artère, soit veine, & qu'elles le déchirent ou le rongent dans toute sa largeur, elles doivent attirer une perte abondante ou une *hémorrhagie utérine*; mais elles ne peuvent causer qu'une perte assez médiocre, ou un simple *suintement de matrice*, lorsqu'elles n'agissent que foiblement & petitement sur les gros vaisseaux, ou que leur action n'aboutit qu'à ronger ou à déchirer de simples vaisseaux capillaires, ou des vaisseaux qui ne sont guere plus gros,

III. L'on ne doit pas oublier d'ajouter à ces causes internes des pertes de sang, plusieurs autres causes, qui, quoique externes, ne laissent pas de contribuer à entretenir, à augmenter, & même à provoquer ces pertes toutes les fois qu'il y a dans la matrice quelqu'une des dispositions, ou, si l'on veut, quelqu'un des vices, qu'on vient de rapporter, quand même cette disposition ou ce vice seroit trop leger de soi, pour être capable seul de quelque effet. Ces mêmes causes peuvent aussi accélérer les retours des régles, en rendre l'écoulement plus long, ou en augmenter l'abondance, c'est-à-dire, rendre les régles immodérées, supposé de même qu'il y ait dans les vaisseaux laiteux, dans les appendices veineuses, ou dans le sang, quelqu'une des dispositions particulieres, qu'on a ci-dessus expliquées, Voici les principales causes de cette espéce, dont on se contentera d'indiquer la maniere d'agir.

1°. L'excès de la chaleur de l'air dans l'été; des grands accès ou des redoublemens violens de fievre, tels que ceux qui précedent ou qui accom-

pagnent l'éruption de la rougeole ; ou l'éruption & la ſuppuration de la petite vérole ; des veilles fréquentes & immodérées, des paſſions de l'ame trop vives, telles que la colere, &c. parce que dans tous ces cas la raréfaction du ſang eſt fort augmentée, & la rapidité de la circulation fort accélérée, ce qui redouble l'action du ſang ſur les vaiſſeaux de la matrice.

2°. L'uſage des demi-bains ou des bains trop chauds, ou l'habitude de ſe chauffer extrèmement les pieds, &c. parce que la raréfaction, que la chaleur produit dans les parties inférieures du corps, augmente la vîteſſe, & par conſéquent l'abondance du ſang qui y circule, ce qui fait que les vaiſſeaux de la matrice en ſont plus remplis.

3°. L'action ſubite du froid ſur l'habitude du corps, l'impreſſion d'une terreur imprévue, une pluie froide dont le corps ſe trouve tout d'un coup pénétré, &c. parce que le refroidiſſement ou la conſtriction convulſive, qui arrive alors ſubitement dans l'habitude du corps, force le ſang à ſe détourner ſur les parties internes, & par conſé-

quent sur la matrice même.

4°. Le trop grand usage du mariage, ou les exercices violens, comme de se promener long-tems, de danser beaucoup, de sauter, &c. parce que dans ces cas la contraction réitérée des muscles fouette le sang & augmente la rapidité avec laquelle il circule, ce qui fait qu'il aborde à la matrice avec plus de force. Sans compter que l'usage du mariage en particulier met les fibres de la matrice dans des contractions vives & toniques, qui y gênent le cours de la circulation, & forcent le sang à y crever ses propres vaisseaux.

5°. Les chûtes, les secousses de cheval, les cahots d'une voiture rude, &c. parce que les balottemens, où la matrice se trouve alors exposée, forcent les vaisseaux à s'ouvrir, & même quelquefois à se déchirer, pour peu de disposition qu'ils y ayent d'ailleurs.

9°. Les cris violens, la déclamation ou la lecture à haute voix, les éternuemens fréquens, les secousses du vomissement, &c. parce que dans ces cas les muscles de la respiration, & par conséquent le diaphragme & les mus-

cles du bas-ventre, ſont dans des contractions vives & ſouvent répétées, qui en ſecouant, agitant, balottant la matrice, forcent les vaiſſeaux à s'ouvrir, & quelquefois même à ſe déchirer.

7°. Les épreintes fortes & long-tems ſoutenues dans la diarrhée, le téneſme, &c. ou les efforts pour ſoulever quelque fardeau lourd, &c. parce que la contraction forte & tonique des muſcles de la reſpiration, & par conſéquent du diaphragme & des muſcles du bas-ventre, preſſe & reſſerre le corps de la matrice, & y fait crever les vaiſſeaux.

8°. Les fauſſes-couches; les couches laborieuſes; les chûtes, les coups ou les efforts dans les femmes groſſes, qui altèrent tant ſoit peu l'adhéſion du *placenta* avec la matrice, &c. parce que dans ces occaſions les appendices veineuſes, qui ſe trouvent fort dilatées à raiſon de la groſſeſſe, verſent beaucoup de ſang dès qu'elles ſont ouvertes, & doivent en verſer long-tems par la difficulté qu'elles ont à ſe reſſerrer tant que la matrice eſt gonflée, & ſouvent par l'impoſſibilité qu'il y a qu'elles ſe

resserrent, tant que le fœtus ou l'arriere-faix restent dans la matrice. Mais ces cas particuliers seront examinés dans le *Livre III.*

9°. Enfin, l'abus des emmenagogues trop forts, des pessaires trop âcres, des saignées du pied trop répétées, &c. dans les suppressions des régles, &, ce qui est encore pire, dans le tems de leur cessation naturelle, parce que l'action de ces remédes, en sollicitant trop fortement l'éruption des régles, dans le tems que les vaisseaux de la matrice resserrés s'y opposent le plus, aboutit presque toujours à causer des déchirures de ces vaisseaux, fâcheuses & souvent funestes.

§. IV. *Explication des Différences.*

TOUTES les différences, qu'on remarque entre les pertes de sang, viennent ou de la différente espéce du mal, ou de la différente nature des causes, qui le produisent, ou du différent siége, que la cause du mal occupe dans la matrice.

I. Comme on a déja rapporté dans la description, *Artic. I.* les différences,

qui dépendent de la différente eſpéce du mal, on ſe contentera de les rappeller ici.

1°. Quand les écoulemens de ſang trop abondans, ou trop longs retiennent quelque choſe de la période des régles, on ne les traite que comme des *Régles immodérées*; mais lorſqu'ils n'en retiennent rien, on les regarde comme *des Pertes.*

2°. Les régles immodérées peuvent être immodérées par la fréquence des retours, par la durée des écoulemens, ou par l'abondance du ſang qui s'écoule, & ne l'être que par une ſeule de ces cauſes, & c'eſt le *premier ordre* des régles immodérées. Elles peuvent être immodérées par deux de ces cauſes à la fois, & c'eſt *le ſecond ordre*; elles peuvent l'être par ces trois cauſes enſemble, & c'eſt *le troiſieme ordre.*

3°. Les pertes de ſang ſont quelquefois fort abondantes, & alors, ſoit qu'elles durent long-tems, ou qu'elles durent peu, on les appelle des *Hémorrhagies de la matrice* : Quelquefois au contraire elles ſont aſſez légeres, mais elles durent long-tems, & alors on ne

leur donne que le nom de *Stillicidium uteri* ou de *Suintement de la matrice.*

II. Les différences, qui viennent de la différente nature des causes, méritent un éclaircissement un peu plus détaillé.

1°. Tout écoulement de sang de la matrice, quelque nom qu'on lui donne de *régles immodérées*, ou de *perte de sang*, dépend toujours ou d'une lésion de continuité dans les vaisseaux de la matrice, ou d'une simple disposition vicieuse sans aucune lésion de continuité. *Premiere différence.*

2°. Tout écoulement qui reconnoît pour cause une lésion de continuité dans les vaisseaux de la matrice, dépend ou de la dilacération, ou des gerçures, ou de l'ulcère, ou des varices de la matrice. *Seconde différence.*

3°. Tout écoulement, qui arrive sans lésion de continuité dans les vaisseaux de la matrice, suppose quelques vices dans les vaisseaux laiteux, ou dans les appendices veineuses, ou dans la quantité ou le cours du sang. *Troisiéme différence.*

4°. Les vices des vaisseaux laiteux,

qui peuvent donner lieu à des régles immodérées, ou à des pertes de ſang, ſe réduiſent à la petiteſſe naturelle, ou à l'obſtruction accidentelle de leurs orifices excrétoires, ce qui fait qu'ils ne laiſſent point échapper le ſuc laiteux qui y aborde, on n'en laiſſent échapper que très-peu, & ſont par conſéquent trop ſouvent pleins, ſont trop long-tems pleins, ſont trop pleins.

5°. Les vices des appendices veineuſes, qui peuvent cauſer des régles immodérées ou des pertes de ſang, ſe réduiſent à la moleſſe naturelle ou au ramoliſſement accidentel de leurs extrémités, ce qui fait qu'elles s'ouvrent trop facilement, demeurent trop long-tems ouvertes, s'ouvrent trop.

6°. Les vices du ſang, qui attirent des régles immodérées ou des pertes de ſang, ſe réduiſent à la pléthore vraie, à la pléthore fauſſe, ou à la trop grande vîteſſe de ſa circulation, ce qui fait que le ſang force trop ſouvent, force trop long-tems, force trop les orifices des appendices veineuſes.

III. Les différences, qui dépendent de la place qu'occupe dans la matrice

la léſion de continuité, ou la diſpoſition locale qui cauſent le mal, ne ſont ni nombreuſes, ni importantes.

1°. Cette place eſt preſque toujours dans la cavité même de la matrice, & il eſt rare qu'elle ſoit dans le vagin. On peut voir ci-deſſus *Chapitre I.* ce qu'on y a dit de l'endroit, d'où viennent les régles.

2°. En établiſſant cette cauſe dans la matrice, où elle eſt ordinairement, elle peut être dans le fond, dans les côtés, ou dans l'orifice de la matrice, ce qui fait que les malades rapportent les douleurs qui l'accompagnent, à des endroits différens, aux reins, au nombril, aux hanches, aux cuiſſes, aux aînes, au croupion, au pubis.

3°. En ſuppoſant cette cauſe dans le vagin, où elle peut être quelquefois, elle peut être placée au haut ou au bas, à la partie antérieure ou à la partie poſtérieure de ce conduit, ce qui fait que les impreſſions ſe rapportent tantôt à la veſſie, & tantôt au fondement.

§. V. *Symptomes.*

1°. Dans toutes les pertes de ſang, les malades ſont foibles, abbattues, épuiſées à un dégré plus ou moins grand, ſuivant l'abondance ou la durée de la perte. Cet accident eſt une ſuite néceſſaire de la foibleſſe avec laquelle les contractions des muſcles s'exécutent, & cette foibleſſe vient & de ce que les eſprits animaux manquent, quand le ſang manque, & de ce que les fibres muſculeuſes tombent dans l'atonie, quand les vaiſſeaux de ſang, qui les arroſent, ne ſont pas aſſez pleins.

2°. Les pulſations du cœur, & par conſéquent celle des artères, ſont petites, lentes, & foibles, tant par le défaut de ſang, que par le défaut d'eſprits animaux: *Par le défaut de ſang*, parce que le ſang ne peut ſolliciter que des contractions petites, lentes, & foibles, quand il n'aborde aux ventricules du cœur qu'en petite quantité, lentement & foiblement: *Par le défaut d'eſprits*, dont la quantité, la vîteſſe & la force diminuent avec le ſang, ce qui

ſait qu'ils ne peuvent plus produire que des contractions du cœur, petites, lentes & foibles.

3°. Le viſage eſt pâle & décoloré; parce que le ſang qui doit y donner le coloris, manque dans les pertes, & ne remplit plus, comme il le faudroit les vaiſſeaux capillaires de la peau. Du reſte, quoique la pâleur ſoit univerſelle, elle eſt plus remarquable au viſage qu'ailleurs, parce que la peau y eſt plus fine, que la vivacité du teint y paroît mieux dans l'état de ſanté, & qu'ainſi la pâleur doit y être plus ſenſible dans l'état de maladie.

4°. Les extrémités ſont froides, tant parce que le ſang, qui eſt la ſource de la chaleur, ne peut y être porté qu'en petite quantité, quand il manque dans le corps; que parce que le cœur, dont les contractions ſont affoiblies, ne peut l'y pouſſer que foiblement, & plus foiblement même que dans les autres parties, à cauſe que les extrémités ſont plus éloignées.

5°. Les malades perdent bientôt l'appétit, & leur dégoût augmente à proportion que le mal continue, ce

qui vient de deux causes ; 1°. De ce que les esprits animaux coulent en moindre quantité dans les fibres nerveuses de la langue & de l'estomac, ce qui diminue la sensibilité de ces organes : 2°. De ce que le sang, qui manque, fournit moins de salive & de lymphe stomacale, ce qui diminue l'action de ces levains.

6°. Quelque attention, qu'aient les malades à manger peu & à ne manger que des choses saines, elles font mal la digestion, soit par le défaut des levains digestifs, qui manquent, ou qui ne sont fournis qu'en petite quantité ; soit par l'inertie des fibres de l'estomac, qui sont dans le relâchement, & qui n'aident pas à l'action des levains.

7°. Les malades maigrissent à vûe d'œil par plusieurs raisons, 1°. Elles mangent peu : 2°. Elles digerent mal ce qu'elles mangent & en tirent peu de chyle : 3°. Enfin, elles sont exposées à une perte de sang continuelle, & quelquefois assez forte, qui dépense plus de nourriture, que les alimens n'en peuvent fournir.

8°. Il se forme souvent dans ces ma-

ladies des obſtructions dans les viſcères du bas-ventre, parce que les humeurs qui s'y filtrent, s'arrêtent dans leurs canaux, à travers leſquels elles ne ſont plus pouſſées comme à l'ordinaire, ni par la circulation du ſang, qui eſt trop ralentie, ni par le reſſort des fibres, des viſcères mêmes, qui ſont dans l'atonie par le défaut des eſprits animaux.

9°. Les malades tombent peu-à-peu dans l'état connu en Médecine, ſous le nom de *Cachexie*, dans lequel il y a plus de lymphe & de ſéroſité dans les vaiſſeaux que de ſang, ce qui vient de ce que les vaiſſeaux, à meſure que le ſang ſe perd, ſe rempliſſent de la ſéroſité que la boiſſon fournit. C'eſt par la même raiſon que dans toutes les maladies, où l'on fait pluſieurs ſaignées, le ſang tiré ſur la fin eſt toujours plus ſéreux, que celui du commencement.

10°. La lymphe ſéreuſe, qui abonde alors dans le ſang, eſt rarement naturelle, mais elle eſt le plus ſouvent viciée ou par le mélange du chyle mal préparé, que les premieres voies fourniſſent, ou par le mélange des

humeurs récrémentitielles, sur-tout de la bile, que les obstructions des viscères & sur-tout du foie, retiennent dans le sang, ce qui augmente & aggrave l'état de cachexie.

11°. Alors, quand les malades sont long-tems debout ou assises, les pieds & les jambes deviennent œdémateux, *d'un* côté, parce que le sang, qui croupit dans les vaisseaux de ces extrémités, d'où il ne peut revenir qu'avec peine, à cause que c'est en remontant, y lâche plus abondamment dans les vaisseaux lymphatiques, la lymphe séreuse dont il est surchargé; de *l'autre*, parce que la lymphe, qui inonde les vaisseaux lymphatiques de ces parties, n'en revient que difficilement & lentement, & qu'à force d'y croupir, elle y gonfle tous ses propres vaisseaux.

12°. Au contraire, quand les malades gardent le lit, les extrémités inférieures désenflent, parce que la situation horisontale du corps facilite dans ses parties la circulation du sang & de la lymphe; mais alors le visage, les paupieres, le tour des yeux, deviennent œdémateux, parce quece sont les

parties

parties les plus lâches du corps, celles qui ont le moins de reſſort, & où par conſéquent le cours du ſang, & ſur-tout de la lymphe, eſt le plus facilement ralenti.

13°. Peu-à-peu par la continuation du mal, l'œdème augmente, gagne les jambes, les cuiſſes, les reins, & devient enfin un *anaſarque* univerſel. Quelquefois même la ſéroſité s'épanche dans le bas-ventre ou dans la poitrine, lorſqu'il y a dans ces cavités quelque embarras, ou quelque obſtruction locale, qui y gêne la circulation du ſang & de la lymphe.

14°. Quand les malades ſont debout ou aſſiſes, & que l'orifice de la matrice eſt aſſez connivent, pour laiſſer ſortir le ſang, le ſang coule hors de la matrice, à meſure qu'il y tombe, & tel qu'il y tombe, c'eſt-à-dire, fluide, rouge, chaud, ſans odeur; mais ſi l'orifice de la matrice eſt fermé, ou ſi les femmes ſont couchées, le ſang retenu dans la matrice, s'y fige & y forme des caillots, plus ou moins gros, plus ou moins durs, plus ou moins fétides,

ſuivant qu'ils y ont croupi plus ou moins de tems.

51°. Ces caillots, quand ils ſe préſentent pour ſortir, mettent les fibres de la matrice dans des contractions ſyſtaltiques, & forcent ainſi le paſſage, ce qui ne ſe fait point ſans douleur dans la matrice & ſur-tout dans l'orifice; cette douleur eſt plus ou moins vive, ſuivant que ces parties ſont plus ou moins enflammées, irritées, douloureuſes; ſuivant que l'orifice eſt plus ou moins reſſerré; ſuivant que les caillots ſont plus ou moins gros, ou durs.

160. La douleur que les malades reſſentent alors, les jette ſouvent dans des pamoiſons, à cauſe des reflux ſympathiques qui ſe font au cœur, & qui en ralentiſſent le mouvement. La même choſe arrive, & par la même raiſon, qnand l'eſtomac ſouffre par la mauvaiſe digeſtion, ou les entrailles par les vents. Outre cela les malades s'évanouiſſent ſouvent, quand il leur arrive quelque peine d'eſprit, ou même quand elles entreprennent de ſe mettre ſur leur ſéant, ou de ſe tenir

debout un inſtant, parce que dans ces cas la circulation ſe trouve tout d'un coup ralentie. Ainſi les ſyncopes ou les pamoiſons ſont des accidens fréquens dans toutes les pertes de ſang conſidérables.

17°. Il peut même arriver, & il arrive ſouvent, que la ſortie des caillots, lorſqu'elle eſt accompagnée d'une douleur vive, attire des couvulſions ou des mouvemens convulſifs, parce qu'alors les reflux violens, qui ſe font de la matrice, mettent dans des contractions fortes, & par conſéquent convulſives, pluſieurs parties qui ſont ſympathiques avec la matrice.

18°. Quand il n'y a point de léſion de continuité dans la matrice, les pertes de ſang, en s'arrêtant, ou ne ſont ſuivies d'aucune perte en blanc, ou ne ſont ſuivies que d'une perte en blanc bien legère. C'eſt tout le contraire quand il y a léſion de continuité, ſurtout ſi cette léſion eſt conſidérable, étendue dans toute la matrice, invétérée, &c.

§. VI. *DIAGNOSTIC.*

LE diagnoftic roule fur quatre articles, 1°. Sur la nature, 2°. Sur les efpéces, 3°. Sur les caufes, 4°. Sur les fiéges de la maladie, & il n'eft aucun de ces articles qui ne mérite d'être difcuté avec attention.

I. A l'égard de la nature du mal, le diagnoftic n'a rien de difficile. Dès qu'une femme ou fille eft fujette à un écoulement de fang, beaucoup plus abondant, beaucoup plus long, ou beaucoup plus fréquent qu'à l'ordinaire, fur-tout fi cet écoulement l'épuife & la jette dans la plûpart des accidens qu'on a rapportés ci-deffus en décrivant le mal, *Article I.* on peut s'affurer que cet écoulement eft un écoulement contre-nature, qui vient de la matrice.

Il n'y auroit que des filles, ou des femmes bien novices qui pourroient confondre les écoulemens de cette efpéce avec les fimples piffemens de fang. Mais dans ce cas leur erreur ne fçauroit être longue, car il feroit facile de les éclairer. 1°. En leur apprenant

la différence de l'urèthre & du vagin ; afin qu'elles distinguent duquel de ces deux canaux le sang coule : 2°. En leur faisant observer, si le sang ne coule jamais, que quand elles pissent, auquel cas il viendroit de la vessie, ou s'il coule toujours, sans qu'elles fassent effort pour pisser, auquel cas il doit venir de la matrice ou du vagin. 3°. En examinant soi-même l'urine qu elles viennent de rendre, car si le sang sort de la vessie, il y doit être fort mêlé, & mêlé intimement ; au lieu qu'il ne le sera pas, ou qu'il ne le sera que par bandes ou rayons, s'il sort du vagin ou de la matrice. 4° Enfin, s'il restoit quelque doute, en faisant examiner les malades, ou s'il le falloit en les examinant soi-même, pour juger si c'est de l'urèthre, ou du vagin que le sang vient.

II. Il n'est guere plus difficile de distinguer les différentes espéces d'écoulemens de sang, qui viennent de la matrice.

On n'a qu'à examiner d'abord si les écoulemens retiennent quelque chose de la période des régles, & dans ce

cas on ne doit les regarder que comme des *régles ſimplement immodérées* ; ou s'ils n'en retiennent abſolument rien, & dans ce cas il faut les traiter comme de véritables *pertes de ſang*.

Dans le premier cas, on n'a qu'à obſerver par où les régles ſont immodérées, ſi c'eſt par l'abondance, ou par la durée, ou par la fréquence ſeule des retours ; ſi c'eſt tout à la fois par l'abondance & par la durée, ou par la durée & par la fréquence, ou par la fréquence & par l'abondance des rétours ; enfin, ſi c'eſt par l'abondance, la durée & la fréquence des retours en même tems, pour décider ſi les régles ſont immodérées du *premier*, du *ſecond*, ou du *troiſieme* ordre.

Il ne s'agit de même dans l'autre cas, que de juger de l'abondance de la perte. Eſt-elle fort grand, c'eſt une *hémorrhagie de la matrice*, ſoit que l'écoulement dure long-tems, ou qu'il ceſſe bientôt. Eſt-elle au contraire médiocre, mais longue & opiniâtre ; c'eſt un *ſtillicidium* ou *ploratus uteri*, c'eſt-à-dire, un *ſuintement* ou un *larmoiement de la matrice*.

III. Il eſt beaucoup plus difficile de reconnoître d'une maniere sûre les cauſes des différentes eſpéces de perte, & ſouvent, quelque attention qu'on y apporte, on n'a ſur cet article, tout important qu'il eſt pour la guériſon, que de ſimples conjectures.

1°. Par exemple, on a raiſon de ſoupçonner qu'il y a quelque ſolution ou léſion de continuité dans la matrice, 1. Quand les écoulemens contre-nature ſont de véritables pertes : 2. Quand il a précédé quelque cauſe capable de produire une ſolution dans les vaiſſeaux de la matrice : 3. Quand la malade reſſent dans le corps de la matrice de la chaleur, de la tenſion, de la douleur : 4. Quand la ceſſation ou les intermiſſions de l'écoulement, ne ſont jamais parfaites, mais qu'il reſte toujours quelque ſuintement, tantôt en blanc, tantôt en rouge : 5. Quand le ſuintement, qui reſte, eſt âcre, de mauvaiſe odeur, ſuſpect de purulence.

2°. Dès qu'on croit être sûr de la ſolution de continuité dans la matrice, on doit peu s'embarraſſer de quelle eſpéce elle peut être, parce que les

mêmes remedes conviennent également à toutes, & que d'ailleurs les déchirures, les gerçures, les varices ouvertes, dégénerent enfin toutes en ulcères. Cependant si l'on veut pousser ses recherches jusqu'à ce point, on sera fondé à soupçonner :

Que cette solution de continuité sort des ulcères, quand l'humeur qui coulera, sera purulente; quand il y aura eu précédemment dans la matrice quelque inflammation ou quelque abscès mal traité ; quand les malades auront été dès long-tems sujettes à des fleurs blanches fort âcres ; quand on aura des preuves qu'on leur a fait dans la matrice des injections d'une qualité rongeante.

Que ce sont de simples déchirures, ou des gerçures non ulcérées, lorsqu'il n'y aura aucune apparence de purulence dans l'humeur, qui coule ; & lorsqu'on sçait d'ailleurs que la matrice a souffert de fortes divulsions & distractions dans un accouchement laborieux, ou dans une extraction d'arriere-faix.

Que ce sont des varices crevées,

lorſque l'écoulement arrivera tout d'un coup, qu'il ſera très-abondant, & qu'il ſuccédera à une ſuppreſſion des régles, qui a été longue & accompagnée de poids & de gonflement dans la matrice, ou qu'il ſurviendra à la ſuite d'un ſquirrhe ou d'un cancer dans la matrice, qui en y gênant le cours de la circulation, y ont rendu variqueuſes pluſieurs veines.

3°. On conjecture au contraire qu'il n'y a point de ſolution de continuité dans les vaiſſeaux de la matrice, & que le mal ne vient que de l'abondance ou de la raréfaction du ſang, ou de la diſpoſition vicieuſe des vaiſſeaux de la matrice, lorſqu'on ſe trouve dans des circonſtances directement oppoſées à celles que l'on vient d'indiquer dans le *n*°. 2. c'eſt-à-dire, 1. Quand les écoulemens contre-nature ne ſont que de ſimples régles immodérées : 2. Quand il n'a point précédé de cauſe capable de produire aucune ſolution de continuité dans la matrice : 3. Quand les malades ne reſſentent ni douleur, ni tenſion dans la matrice, ni même beaucoup de chaleur. 4. Quand la ceſſation

ou l'intermiſſion de l'écoulement, eſt nette, abſolue, ſans aucun ſuintement qui reſte : 5. Quand il n'y a ni âcreté, ni odeur, ni air de purulence dans l'humeur qui ſort ſur la fin de la perte, ſuppoſé qu'il reſte encore quelque ſuintement.

4°. Lorſqu'il n'y a point de raiſon de ſoupçonner de ſolution de continuité dans la matrice, on doit regarder comme la *premiere* cauſe du mal, & la cauſe la plus ordinaire, la pléthore, la raréfaction du ſang ou la rapidité avec laquelle il circule ; & l'on eſt convaincu de la réalité de ces cauſes, 1. Par l'état du pouls, qui eſt plein, dur, gros, fréquent, prompt : 2. Par l'inſpection du viſage des malades qui eſt frais, vermeil, haut en couleur, du moins quand le mal commence : 3. Par le ſuccès prompt des ſaignées répétées de bonne heure.

On doit donner le *ſecond* rang au relâchement des appendices veineuſes de la matrice lorſque, manque de reſſort, elles s'ouvrent trop facilement & ſe referment trop lentement. Les ſignes, qui indiquent cette cauſe, ſont,

1. La durée, & l'opiniâtreté du mal, qui ne cede pas aux ſaignées : 2. La conſtitution foible & délicate de la malade, qui fait préſumer la foibleſſe des vaiſſeaux & des tuniques de la matrice; 3. Le nombre des groſſeſſes, qui ont déja précédé, & qui ont affoibli le reſſort des fibres de la matrice, ſur-tout dans les perſonnes qui ont commencé trop jeunes à faire des enfans : 4. La durée des fleurs blanches, qui ont relâché les vaiſſeaux de la matrice.

Enfin, on peut regarder comme la *troiſiéme* cauſe du mal, & comme la cauſe la plus rare, le vice des vaiſſeaux vermiculaires ou laiteux de la matrice, quand leurs orifices excrétoires ſont bouchés, ou trop étroits, ce qui cauſe des régles trop fréquentes, trop abondantes, trop longues. Cette cauſe n'a guere lieu que dans des malades, qui ont eu long-tems les pâles couleurs, qui ont été réglées fort tard, qui ont été toujours aſſez mal réglées, & en qui par ces raiſons, il y a lieu de ſoupçonner que les orifices excrétoires des vaiſſeaux laiteux ſont obſtrués ou naturellement trop reſſerrés.

IV. Il eſt peu néceſſaire de s'occuper beaucoup à diſtinguer le ſiége du mal, c'eſt-à-dire, l'endroit d'où vient le ſang. Il eſt ſi rare qu'il vienne du vagin, que l'on peut négliger ce cas, comme s'il n'arrivoit jamais. Mais ſi l'on croit cette recherche de quelque utilité pour le prognoſtic ou pour la curation, on peut facilement s'éclaircir en viſitant la malade, pour juger de l'état des vaiſſeaux & des tuniques du vagin, ou, ce qui eſt plus important encore & plus déciſif, de l'état de l'orifice de la matrice, lequel eſt toujours dilaté & ouvert, quand le ſang s'écoule de la matrice, au lieu qu'il eſt fermé & reſſerré quand il ne vient que du vagin.

Pour ce qui regarde la place particuliere que la cauſe du mal peut occuper dans la matrice ou dans le vagin, il eſt facile de s'en aſſurer, ſi l'on porte l'exactitude juſques-là, en s'informant des différens endroits, où la malade rapporte les impreſſions de tenſion, de chaleur & de douleur, qu'elle reſſent; car on eſt fondé à en inférer que les parties de la matrice ou du vagin les plus affectées, ſont celles, qui répon-

dent aux endroits où la malade reſſent le plus de mal.

§. VII. *Prognostic.*

I. En général, toute perte de ſang par la matrice, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, & de quelque cauſe qu'elle vienne, eſt toujours une maladie fâcheuſe, & ſouvent dangereuſe, en ce qu'elle attire des ſymptomes graves, comme le dégoût, l'abbattement, la maigreur, la ſyncope, &c. & qu'elle a ſouvent des ſuites funeſtes, comme la cachexie, l'hydropiſie, la conſomption, &c.

II. L'on doit porter un prognoſtic encore plus fâcheux des pertes de ſang qui ſont invétérées, non-ſeulement parce que leur durée eſt une marque qu'elles dépendent d'une cauſe fort opiniâtre, mais auſſi parce que le mal a dû à la longue beaucoup altérer la qualité du ſang & le reſſort des vaiſſeaux de la matrice.

3°. L'on doit juger de même des pertes de ſang, qui arrivent aux vieilles femmes, en qui elles ſont preſque toujours funeſtes, ſoit parce que dans

les vieilles femmes, qui ne ſont plus réglées, la perte ne peut venir que d'une cauſe violente, qui a déchiré les vaiſſeaux; ſoit parce que dans ces femmes le ſang n'eſt plus aſſez doux, ni aſſez balſamique pour conſolider les vaiſſeaux déchirés; ſoit enfin parce que les vaiſſeaux eux-mêmes n'ont plus aſſez de jeu & de reſſort pour ſe reſſerrer, & en ſe reſſerrant arrêter l'écoulement.

4°. Les pertes de ſang ſont ordinairement plus difficiles à guérir, que les régles immodérées, parce que les pertes dépendent pour l'ordinaire de la ſolution de continuité des vaiſſeaux de la matrice, à quoi il n'eſt pas aiſé de remédier; au lieu que les régles immodérées ne viennent le plus ſouvent que de la dilatation, de la moleſſe, du relâchement de ces vaiſſeaux, qui ſe rétabliſſent d'eux-mêmes, pourvu qu'on écarte les cauſes, qui les ont mis dans cet état.

5°. Les régles immodérées du *premier ordre* ſont moins dangereuſes & plus faciles à guérir que celles du *ſecond*, & celles du *ſecond*, que celles du *troiſieme*, parce que celles du pre-

mier ordre ne dépendent que d'une ſeule cauſe, au lieu que celles du ſecond dépendent du concours de deux cauſes, & celles du troiſieme du concours de trois.

60. Il eſt plus facile de guérir les pertes, qui ne dépendent que de la quantité, de la raréfaction ou de l'impétuoſité du ſang, que celles qui ſuppoſent quelque vice dans l'intérieur de la matrice, parce que la perte diminue elle-même la quantité, la raréfaction & l'impétuoſité du ſang, & qu'en tout cas, il eſt aiſé d'y remédier par quelques ſaignées; au lieu que les vices de l'intérieur de la matrice ſont toujours fort rébelles aux remédes.

70. Entre les différens vices, qui peuvent arriver aux vaiſſeaux de la matrice, la dilacération, l'éroſion, l'exulcération, c'eſt-à-dire, les ſolutions de continuité, ſont plus difficiles à guérir, que le relâchement, la dilatation, l'atonie, l'inertie de ces mêmes vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, que les autres vices, qui ne ſuppoſent aucune ſolution. Ainſi les pertes, qui dépendent des premieres cauſes, doivent être

toujours plus difficiles à guérir, que celles qui dépendent des secondes.

8°. Les pertes fort abondantes sont plus dangereuses, que les simples suintemens de la matrice, parce que dans les pertes abondantes on perd beaucoup de sang & on le perd fort vîte; ce qui cause des accidens plus nombreux, plus prompts, plus fâcheux; au lieu que le suintement de la matrice, où la perte est toujours moins grande, peut se soutenir & se soutient longtems sans aucun accident bien grave.

9°. Cependant, il est souvent plus difficile de guérir les suintemens de la matrice, que les pertes abondantes, parce que ces suintemens supposent toujours dans l'intérieur de la matrice quelque vice ancien, & souvent quelque vice qui a dégénéré en ulcère, & dont par conséquent la guérison est très-difficile, au lieu que les pertes abondantes viennent le plus souvent de la quantité, de la raréfaction ou de l'impétuosité du sang, ou ne reconnoissent au plus dans la matrice que des déchirures récentes, qu'on n'a pas

grand-peine quelquefois à faire consolider.

§. VIII. *Curation.*

La curation de la perte de ſang renferme trois cas, 1°. Celui d'une perte abondante & actuelle, ſoit que ce ſoit une perte inattendue, ou un ſimple retour de régles immodérées : 2°. Celui d'une perte actuelle, médiocre à la vérité, mais longue & opiniâtre, c'eſt-à-dire, d'un ſuintement de la matrice, ſoit que l'écoulement garde quelque marque de la période des régles, ſoit qu'il n'en garde aucune : 3°. Celui d'une de ces deux eſpéces de perte quelconque, déja guérie ou du moins ſuſpendue, mais ſujette à des retours, qu'il eſt important de prévenir. On va expliquer briévement, mais pourtant dans un détail convenable, la curation qui convient à chacun de ces cas,



PREMIER CAS.

Perte abondante & actuelle, ou Hémorrhagie de la matrice.

COMME ce cas eſt preſſant, il faut y remédier promptement & efficacement, & pour cet effet travailler à remplir avec prudence les quatre indications ſuivantes : 1°. Diminuer la quantité du ſang, qui aborde aux vaiſſeaux de la matrice, & l'impétuoſité avec laquelle il y aborde : 2°. Fortifier le reſſort des vaiſſeaux de la matrice trop dilatés ou trop relâchés : 3°. Modérer par des narcotiques pris à pluſieurs petites doſes, la trop grande ſenſibilité de la matrice, & les contractions ſyſtaltiques que cette ſenſibilité attire, & qui entretiennent l'écoulement du ſang : 4°. Enfin calmer & tempérer la raréfaction du ſang, ou du moins corriger ſa trop grande fluidité & ſa trop grande âcreté, ſi l'on a des preuves que le ſang péche par ces endroits. Sur ces principes,

1°. Il faut ordonner aux malades un repos parfait, & les obliger à garder

ſcrupuleuſement le lit. La ſituation la plus convenable eſt d'y être couchées à la renverſe, parce que la matrice ſe trouve plus au large. Pluſieurs Auteurs conſeillent de faire tenir aux malades les feſſes plus élevées que le ventre, & il faut avouer que cette ſituation ſemble d'abord très-propre à modérer l'écoulement, mais on s'apperçoit bientôt qu'elle n'aboutit qu'à retenir dans la cavité de la matrice le ſang qui s'y épanche & à l'y faire épaiſſir en caillots, qui ne ſortent que par bouffées, mais qui ne peuvent jamais ſortir que par des contractions de la matrice, dont le moindre effet eſt de redoubler l'épanchement du ſang. Ainſi, au lieu de ſuivre cette pratique, il vaut mieux placer les malades dans une ſituation horiſontale, qui laiſſe au ſang la facilité de s'écouler, à meſure qu'il s'épanche, ſans lui donner le tems de s'épaiſſir. Les matelas ordinaires de laine ſont incommodes dans cette maladie, parce qu'ils échauffent les malades, & qu'ils retiennent le ſang ſous elles, ſans s'en laiſſer pénétrer. Il ſeroit mieux de coucher les malades ſur des matelas de

paille, mais si on les trouve trop durs, il faut se servir de matelas de crin. Enfin, il ne suffit pas que les malades soient au lit; il faut qu'elles ayent attention à ne pas remuer, à ne pas parler, & s'il se pouvoit, à ne pas penser. Du moins est-il certain que des mouvemens trop prompts, des discours trop hauts, des inquiétudes trop vives, suffisent quelquefois pour redoubler, & même pour renouveller la perte.

2°. Dans cet état, la saignée du bras est le plus sûr & le plus prompt de tous les remédes. La saignée du bras diminue la quantité du sang, qui va aux vaisseaux de la matrice, en diminuant la quantité du sang qui est dans le corps. La saignée du bras, en diminuant l'effort des contractions du cœur, diminue en même tems l'impétuosité avec laquelle le sang est poussé dans ces vaisseaux. La saignée du bras sert donc doublement à diminuer l'effort que le sang fait sur les vaisseaux ouverts de la matrice, & par la diminution de la quantité du sang, qui y va, & par la diminution de l'impétuosité avec laquelle il y va, & par conséquent rien

n'eſt ſi efficace que la ſaignée du bras, pour mettre ces vaiſſeaux en état de ſe reſſerrer. Mais il faut que ce ſoulagement vienne promptement, & tandis que ces vaiſſeaux conſervent encore tout leur reſſort, car on ne doit plus en attendre un effet ſi sûr, quand, à force d'être trop long-tems dilatés, ils ſont tombés dans l'atonie. D'où il eſt aiſé de conclure, que ſix ſaignées promptement exécutées, auront plus de ſuccès que douze exécutées trop tard, ou dans de trop grands intervalles.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer ni la quantité des ſaignées que l'on doit faire, ni la grandeur de ces ſaignées. Il faut ſe régler à cet égard ſur les forces & ſur l'âge des malades; ſur l'état du pouls; ſur la violence du mal, &c. Mais on peut dire en général que dans une grande perte de ſang, qui menace d'un danger imminent, il faut ſaigner d'abord de quatre heures en quatre heures, ou du moins faire quatre ou cinq ſaignées dans les premieres vingt-quatre heures, & faire chaque ſaignée de douze ou de quinze onze, à moins

que des contre-indications bien fortes ne s'y oppoſent. On pourra les jours d'après preſſer un peu moins les ſaignées, ou les faire moins grandes, ſi l'on remarque que la violence du mal ſoit un peu ralentie ; mais on doit ſe ſouvenir qu'il vaut mieux faire dans cette maladie deux ſaignées de trop, que d'en omettte une de néceſſaire. C'eſt vainement que les aſſiſtans ſont toujours prêts à objecter que la malade a déja beaucoup perdu, & que c'eſt vouloir l'épuiſer tout-à-fait que de répéter ſi ſouvent la ſaignée. Un Médecin qui connoît l'état du pouls, & qui le conſulte ſcrupuleuſememt, ne doit point s'arrêter à ces repréſentations.

Il eſt pourtant vrai qu'on ſaignoit moins autrefois dans cette maladie. A la place des ſaignées, on employoit communément [1] de fortes frictions aux bras & aux parties ſupérieures, [2] des ligatures très-ſerrées des doigts,

[1] Galenus. I. *ad Glaucon. Cap.* 14.

[2] Galenus. *Ibid.*

Hippocrates, II. *de Morb. Mulier. in princ.*
Aëtius, *Tetrabib. IV. Sermon.* 4. *Cap.* 64.
Paulus Ægineta, *De Re Medicâ. Lib.* 3. *Cap.* 64.

des bras, des jambes, des genoux ; de [1] grandes ventouſes appliquées ſous les mammelles, &c. Toutes ces pratiques étoient fatiguantes pour les malades, & peu efficaces pour la guériſon du mal, mais on ne laiſſoit pas de les employer, & de les employer avec confiance, parce qu'elles avoient les ſuffrages des plus célèbres Médecins de l'Antiquité. Ce n'a pas été ſans peine qu'on s'en eſt déſabuſé, il a fallu du tems pour connoître, & peut-être plus encore pour oſer dire que ces pratiques, ſi autoriſées, étoient moins utiles que la ſaignée, pour ne pas dire qu'elles étoient tout-à-fait inutiles. Mais enfin on l'a dit, & on l'a ſi bien perſuadé, que ces pratiques ſont aujourd'hui abſolument négligées.

3°. De ſoi, la purgation n'eſt pas indiquée dans la perte de ſang, & le vomiſſement l'eſt encore moins. Il ſemble même qu'il y ait lieu de craindre que les efforts des déjections ou du vomiſſement ne l'augmentent, & en effet cela arrive ſouvent. Cependant il y a des occaſions, où il eſt

[1] Hippocrates, *Sect.* 5. *Aphoriſm.* 50.

utile, & même nécessaire de purger les malades, & quelquefois même de les faire vomir, & souvent l'on réussit par-là à arrêter tout d'un coup des pertes, qu'on auroit eu peine d'arrêter par toute autre voie. Il est vrai que ces occasions sont difficiles à distinguer, *Judicium difficile.* On verra ci-dessous en parlant des *précautions nécessaires dans la curation des pertes de sang*, par quels signes on peut les reconnoître. Il suffit ici de remarquer qu'on peut dans ces cas employer les purgatifs ordinaires, comme la manne, la casse, le sel végétal en substance, & même la rhubarbe; les tamarinds, les follicules de senné en infusion; & qu'à l'égard des vomitifs, le plus sûr & le plus utile est l'hipecacuanha en poudre à la dose de vingt ou vingt-cinq grains dans une tasse de thé. Mais dans les cas même, où ces remédes sont le mieux indiqués, il ne faut jamais les employer, qu'après avoir suffisamment désempli les vaisseaux par la saignée.

4°. A mesure qu'on diminue le volume du sang, & qu'on détend par la saignée les vaisseaux de la matrice, on doit

doit travailler à resserrer les appendices veineuses de ces vaisseaux qui sont trop dilatées, & même quelquefois déchirées, & il faut dans cette vue faire usage des astringens en forme d'apozème ou en forme de bol.

On pourroit faire ces apozèmes avec la décoction des plantes astringentes, comme du plantain, de la bourrache, du mille-feuille, de l'ortie blanche & de plusieurs autres plantes de la même qualité, qu'on pourra voir dans *l'article suivant*, mais il vaut mieux employer en apozèmes les sucs mêmes de ces plantes, exprimés & bien clarifiés, à la dose de trois à quatre onces pour chaque prise, où l'on mêle environ une once de quelque syrop approprié, comme de roses séches, de bayes de myrthe, de corail, de grenade, de grande consoude.

A l'égard des bols, on y fait entrer le sang de dragon, le cachou brut, le mastich, le corail rouge préparé, le karabé ou succin, la coque d'œuf préparée, l'alun de roche, les balaustes ; l'écorce de grenade, la pierre hématite, la saffran de Mars astrin-

gent, &c. On choisit deux ou trois de ces drogues au plus, on les fait bien broyer, on en prend de chacune, dix, douze quinze grains pour chaque prise, on les incorpore avec quelqu'un des syrops dont on vient de parler, & l'on en fait des bols. Entre ces bols, les plus usités sont ceux qu'on fait avec l'alun de roche, le sang de dragon & le sucre rouge, mis en poudre très-fine, & employés chacun à la dose de quinze grains pour une prise.

Comme on ne donne du bouillon aux malades les premiers jours que de quatre heures en quatre heures, on leur donne aussi de quatre heures en quatre heures & dans l'intervalle des bouillons, ou une prise d'apozème, ou une prise de bol; & même quand le mal presse, une prise d'apozème & une prise de bol à la fois. Dans les intervalles de deux heures entre ces prises & les bouillons, on donne deux ou trois fois à boire à la malade de la tisanne dégourdie, pour faire mieux passer ces drogues.

50. Quand la perte est violente, & qu'il s'agit de la modérer prompte-

ment, on peut faire avaler dans chaque bouillon une ou deux pincées de fleurs de Chardonnete, en latin *Scolymus ſylveſtris* ou *Chamæleon*, hachées bien menu, ou au défaut de cette fleur un gros de caillette de chevreau ou de liévre qu'on y aura délayée ; ces remedes n'ont rien de ſuſpect, & l'expérience a fait voir qu'ils ſont très-propres à modérer & même à arrêter les pertes.

6°. Comme il y a toujours dans les pertes de ſang abondantes des impreſſions douloureuſes, ſourdes dans la matrice ou dans le col de la matrice, cauſées par l'éruption du ſang, par le ſéjour qu'il fait dans la matrice, ou par la ſortie des caillots, & que ces impreſſions tiennent les malades dans une agitation involontaire, &, ce qui eſt pire, qu'elles mettent la matrice dans des contractions, qui entretiennent & qui augmentent le mal, il eſt de la derniere importance de calmer ces impreſſions par l'uſage des narcotiques. Dans cette vue, on doit faire bouillir dans la tiſanne une ou deux têtes de pavot blanc, ou ajouter un peu de ſyrop de Diacode à chaque apozème, ou

quelques gouttes de teinture anodyne à chaque bol, & proportionner ces doses de telle maniere, qu'on tienne les malades dans une espéce d'engourdissement, sans les jetter dans un assoupissement trop grand.

7°. On juge bien qu'il faut dans les pertes de sang nourrir très-légerement les malades, pour ne pas remplacer par une nourriture trop abondante, la quantité de sang que l'on diminue par les saignées, & qu'il ne faut leur accorder qu'une nourriture très-douce & même un peu glutineuse, pour adoucir le sang & le rendre plus propre à consolider les vaisseaux. Pour cet effet, on met les malades aux bouillons, qu'on ne donne même que de quatre heures en quatre heures. Ces bouillons doivent être légers & cuits sans sel: on les faits ordinairement avec un poulet ou de la tranche de veau. Quand on veut les rendre plus incrassans, on y ajoûte une ou deux racines de guimauve ou de grande consoude, effilées ou coupées en tranches; ou on les fait avec le jarret de veau, ou même avec du poisson. Quand il s'agit au contrai-

re de calmer l'effervescence & la raréfaction du sang, on remplit le ventre du poulet de graine de melon, mondée & concassée, ou l'on ajoûte dans le pot un nouët d'une once de cette graine, ou l'on émulsionne chaque bouillon en le faisant passer sur un ou deux gros de la même graine, réduite en pâte bien fine. Quelquefois dans le même cas, on se contente de faire bouillir dans les bouillons quelques racines ou quelques feuilles d'oseille, & l'on peut alors se passer de les émulsionner.

8°. Il faut tenir les malades à cette nourriture, toute légere qu'elle est, tant que la violence du mal se soutient. Quand elle sera diminuée, on pourra leur permettre une nourriture un peu plus forte; mais au lieu de rendre les bouillons plus forts, en ajoûtant du bœuf ou du mouton, ce qui les rendroit en même tems plus âcres, il vaut mieux faire mettre dans le pot la boule de ris pour donner un peu plus de corps aux bouillons; ou faire ajouter à chaque prise de bouillon quelque cuilleré de crême de ris ou de gruau, bien

cuite, ou quelques cuillerées de purée de lentilles; ou permettre de prendre un peu de gelée de viande dans l'intervalle des bouillons. Dans la ſuite, à meſure que la guériſon avance, on peut accorder des jaunes d'œufs dans le bouillon, quelques œufs à la coque, un peu de ris ou de ſoupe, &c. mais il faut prendre garde de ne ſe point preſſer.

9°. Dès le commencement du mal, on doit ſupprimer tout uſage de vin, & ne donner pour boiſſon ordinaire qu'une tiſanne légérement aſtringente. On rapportera dans l'article ſuivant, un grand nombre de plantes, dont on pourra ſe ſervir, mais les plus en uſage ſont les racines de grande conſoude, de renouée ou *Poligonum*, de biſtorte, &c. & les feuilles de mille-feuille, de plantain, d'ortie blanche, &c. On ne doit guere employer qu'une de ces eſpeces de racines, & une de ces eſpeces de feuilles, afin que la tiſanne ſoit plus légere, qu'elle paſſe mieux & que la malade puiſſe en boire davantage. On donne ſouvent avec ſuccès une legere décoction de bois

de lentiſque rapé, ou une teinture légere de cachou brut.

10°. On doit préférer à ces tiſannes, celle que l'on fait avec l'écorce de deux ou trois oranges aigres, mais encore vertes, ou avec la racine d'oſeille, quand on a des preuves, ou même de ſimples ſoupçons de la diſſolution ou de la raréfaction du ſang, & c'eſt dans ces cas, que ces ſortes de tiſannes agiſſent quelquefois avec un ſuccès, qui a engagé pluſieurs Auteurs à les recommander comme ſpécifiques.

11°. Comme il arrive ſouvent que les malades tombent dans des demi-pamoiſons, ou des pamoiſons entieres, qui ne manquent pas d'allarmer, & qui même allarment avec raiſon, on doit avoir toujours ſous ſa main ce qui peut être d'uſage dans ces occaſions. D'abord on peut ſe contenter de mettre ſous le nez de la malade du vinaigre ſimple, du vinaigre à l'eſtragon, ou du vinaigre thériacal, du ſel d'Angleterre, de l'eau des Carmes, &c. de leur frotter les temples & le nez avec le vi-

naigre, l'eau de la Reine d'Hongrie ; l'eau des Carmes, &c. de leur jetter de l'eau froide ſur le viſage, &c. mais ſi cela ne ſuffiſoit pas pour les faire revenir, il faut leur donner de la confection d'hyacinthe, ou d'alkermès dans de l'eau de fleurs d'oranges, ou une cuillerée de vin de Rota ou d'Alicante, ou même un peu d'eau des Carmes, mêlée avec de l'eau.

12°. Comme ſouvent ces pamoiſons ne viennent que de quelque caillot de ſang, arrêté à l'orifice de la matrice, où il fait effort, & où il bouche le paſſage au ſang qui eſt derriere, il faut dans ce cas faire retirer ce caillot au plutôt, mais il faut le faire retirer avec adreſſe, & ſans faire la moindre violence ni à la matrice ni à ſon orifice.

Ordinairement par la méthode que l'on vient de propoſer, ſagement & diligemment adminiſtrée, ou l'on arrête abſolument la perte de ſang, ce qui ne laiſſe plus d'autre ſoin que celui de la convaleſcence, ou du moins on la diminue à un tel point, qu'elle ſe réduit à un ſimple ſuintement de matrice, dont on

verra la curation dans *l'article suivant*. Mais il arrive quelquefois aussi, & ces cas sont assez ordinaires, quand les vaisseaux de la matrice sont déchirés ou rongés, que la violence de la perte se soutient, malgré les remedes déja proposés; & c'est dans ces cas qu'il faut qu'un Médecin se détermine à employer les remedes les plus efficaces, sans trop écouter le danger qu'il peut y avoir de les employer. Ces remedes sont presque tous, des remedes extérieurs, comme des fomentations, des emplâtres, des cataplasmes, des pessaires, des injections dans la matrice, des lotions des pieds & des jambes dans l'eau froide, &c. dont on va parler par ordre.

I. Les fomentations sont les moins efficaces des remedes externes. On les fait avec une forte décoction de racines de bistorte, ou de renouée; de feuilles de boursette, de plantain, de prêle ou *equisetum*; de roses rouges, d'écorce de grenades, de balaustes, de bayes de myrthe, &c. qu'on fait bouillir dans l'eau de forge de maréchal, & où l'on trempe des linges pliés

en double, ou des flanelles fines; qu'on met ſur le bas-ventre & ſur le pubis, après les avoir exprimées. Quelquefois on ſe contente d'y appliquer une éponge, qu'on a fait bouillir dans du vinaigre, & qu'on a ſoin d'exprimer auparavant. Mais il eſt bon d'avertir que, pour rendre ces fomentations utiles, il faut les employer fort peu tiédes, & preſque froides, ſans quoi elles augmenteroient la perte par leur chaleur, plus qu'elles ne la diminueroient par leur qualité; & cette remarque convient de même pour tous les remedes topiques ſuivans.

II. Les emplâtres ne ſont pas plus efficaces que les fomentations, peut-être même le ſont-ils moins. On les applique ſur les lombes & ſur le nombril, pour laiſſer libre la place des autres remedes. On peut en faire compoſer exprès avec les aſtringens qu'on voudra choiſir; mais ordinairement on employe ceux qui ſe trouvent dans les boutiques, comme *Emplaſtrum pro matrice*, *Emplaſtrum de maſtiche*, *Emplaſtrum Comitiſſæ*, *Emplaſtrum contra rupturam*, &c.

III. Les cataplaſmes ont un peu plus de réputation, & ils paroiſſent la mériter. On les applique ſur le pubis même, & quelquefois ſur le pubis & l'os ſacrum. On les compoſe de pluſieurs manieres; on en fait avec des feuilles d'ortie frites à la poële; avec des toiles d'araignée frites de même avec un peu de vinaigre; avec de la ſuie en poudre battue avec des jaunes d'œufs & un peu de vinaigre roſat, dont on fait une eſpece d'omelette; avec du bol en poudre, délayée dans du ſuc de plantain & un peu de vinaigre; avec la fiente d'âne ou de cochon délayée avec un peu de vinaigre; avec le plâtre réduit en poudre, mêlé avec un peu de gomme Arabique torréfiée, & paitrie en pâte molle avec trois ou quatre blancs d'œufs bien battus.

IV. Les peſſaires ſe font à-peu-près comme les cataplaſmes, mais comme on les place plus près du ſiége du mal, on les regarde comme plus efficaces. Il y a pourtant un inconvénient à s'en ſervir, c'eſt qu'en bouchant l'iſſue du ſang, on le force à croupir dans la matrice, & à s'y épaiſſir en caillots, à

quoi l'on ne peut remédier, qu'en évitant de laisser long-tems les pessaires en place.

On fait ces pessaires 1°. avec des sucs de plantes astringentes, comme de plantain, de millefeuille, de renouée, d'ortie, & des poudres astringentes, comme de balaustes, de noix de galles, d'écorce de grenade, &c. qu'on délaye ensemble avec un blanc d'œuf, & dont on fait une espéce de pâte ferme, qu'on enveloppe dans de la gaze ou du taffetas clair, pour pouvoir l'introduire dans le vagin.

2°. Avec les poudres d'hypocistis, de mastich, de sang de dragon, détrempées dans du suc de pourpier ou de plantain; mais qu'on laisse assez liquides, pour pouvoir en imbiber des petites pelottes de coton, qu'on introduit dans le vagin, après les avoir attachées avec un fil chacune.

3°. Avec de la fiente de cochon ou d'âne, imbibée de suc de plantain ou de poupier, & paîtrie avec un peu de mucilage de graine de coing, ou de gomme adragant, tiré avec l'eau-rose, dont on fait une pâte ferme, qu'on

plie dans de la gaze ou du taffetas, pour pouvoir l'introduire. Ce dernier pessaire est recommandé comme un un spécifique assuré.

V. On peut compter encore plus sur l'effet des injections dans la matrice, que sur celui des pessaires, parce qu'elles atteignent plus sûrement au siége du mal : mais c'est aussi par cette raison qu'on ne doit les employer qu'avec beaucoup de prudence, & qu'il ne faut jamais les composer qu'avec des astringens, incapables d'affecter la substance de la matrice.

On peut en toute sûreté les faire avec la décoction des racines ou des feuilles des plantes astringentes, ou avec les sucs qu'on en exprime. Entre ces sucs, les plus recommandés sont ceux de plantain, d'ortie, de mille-feuille, de grande consoude, &c. on emploie quelquefois ces décoctions ou ces sucs sans aucun mêlange, mais quelquefois on y dissout un peu de gomme adragant, ou l'on y détrempe un peu d'amidon, ou de sang de dragon. S'il en falloit croire la plûpart des Auteurs, on préféreroit à toutes

les autres injections, celle du ſuc exprimé de la fiente d'âne fraîche, dont on vante la vertu comme éprouvée dans les pertes de ſang par la matrice.

VI. Il étoit d'uſage parmi les Anciens de faire boire de l'oxycrat dans toutes les pertes de ſang, même dans les pertes par la matrice; il eſt vrai qu'on en uſoit dans celles-là avec plus de modération, à cauſe de la délicateſſe & de la ſubſtance nerveuſe de la matrice. Cette pratique n'eſt guere uſitée aujourd'hui, mais à la place de l'oxycrat, nous nous ſervons dans ces cas, quand le danger eſt preſſant, de l'eſprit de ſel ou de vitriol dulcifié, ou, ce qui eſt encore mieux, de l'eau de Rabel, dont on ajoute dans la tiſanne, une doſe ſuffiſante pour lui donner une agréable acidité, qu'on adoucit & tempère avec du ſyrop de grande conſoude, ou de roſes ſeches. Je me ſers de ce dernier remede avec un très-grand ſuccès.

VII. Enfin, on peut avec sûreté, faire tenir les pieds aux malades dans de l'eau froide, ou même, ſi l'on veut, dans une décoction aſtringente, qu'on

aura laissé réfroidir. On a vû dans le *Chapitre précédent* que l'eau chaude, où l'on fait tremper les pieds, en attirant le sang dans le tronc de l'aorte inférieure, l'attire en même-temps dans les artères de la matrice, qui en naissent, ce qui contribue à provoquer ou à augmenter l'écoulement des régles. De-là il est aisé de conclure, par la raison des contraires, que l'eau froide, où l'on fait mettre les pieds, en retardant le cours du sang dans le tronc de l'aorte inférieure, doit le retarder aussi dans les artères qui en partent pour aller se distribuer dans la matrice, ce qui doit servir à diminuer ou même à arrêter la perte du sang.



SECOND CAS.

Perte médiocre actuelle, ou Suintement de la Matrice actuel.

Le ſuintement de la matrice peut être de deux eſpéces : Dans l'une, le mal eſt un maladie principale, qui a commencé & qui continue de même : dans l'autre, le mal n'eſt qu'une maladie ſymptomatique, qui ſuccede à une hémorrhagie de matrice, modérée peu-à-peu ou par l'effet des remedes, ou par la ſeule continuation de la perte.

Dans l'un & dans l'autre cas, il faut ſaigner du bras, ſuivant l'exigence des accidens & les forces de la malade, mais il faut ſaigner moins que dans l'hémorrhagie de la matrice, ſur-tout dans le ſuintement ſymptomatique, où la malade ſe trouve déja épuiſée & par l'hémorrhagie qui a précédé ; & par les ſaignées, qu'on a été obligé de faire pour y remédier.

Il convient de même dans l'un & dans l'autre cas, de purger les malades de tems en tems, & même de les

fait vomir, si rien ne s'y oppose, sur tout dans les cas que l'on expliquera ci-dessous, en parlant des précautions qu'il faut garder en traitant ce mal. Mais il y a toujours plus de sûreté & moins d'inconvénient, à prendre l'un ou l'autre de ces deux partis dans le suintement principal, que dans le suintement symptomatique, parce que dans le suintement principal, la malade a plus de force, & sur-tout parce qu'il y a moins de danger d'augmenter la perte, que dans le suintement symptomatique, où l'on a toujous sujet de craindre de rouvrir des vaisseaux mal refermés. Si l'on veut purger, on pourra employer les purgatifs qu'on croira les plus convenables pour les forces & la constitution des malades; mais si l'on prend le parti de faire vomir, il faudra toujours donner la préférence à l'hipecacuanha, à une dose modique, mais suffisante.

Après avoir employé la saignée & la purgation, & avoir par ces moyens désempli les vaisseaux & les premieres voies, il faut tâcher de remédier aux causes qui entretiennent le mal. S'il

dépend d'un ulcère, d'un ſquirrhe, ou d'un cancer dans la matrice, on joindra aux remedes propres à ces maux, ou du moins aux palliatifs, qui leur conviennent, quelques aſtringens modérés pour diminuer la perte de ſang, & on pourra les choiſir entre ceux qu'on va propoſer. Mais ſi le ſuintement ne vient que dans quelqu'une des autres cauſes ordinaires, qui ſe réduiſent à trois claſſes, 1°. Au relâchement & à l'atonie des appendices veineuſes, qui ne ſe referment pas comme il faut: 2°. A la dilacération légere & récente de quelques-unes de ces appendices, qui ont peine à ſe rejoindre & à ſe reſſerrer: 3°. A l'obſtruction des vaiſſeaux laiteux, qui ne ſe vuidant pas, compriment toujours les veines & entretiennent une dilatation habituelle des appendices veineuſes, il faut dans ces cas employer les remedes appropriés pour chacune de ces cauſes, tels qu'on va les expoſer dans les articles ſuivans.

I. Ainſi, dans le cas de l'atonie & du relâchement des appendices veineuſes, 1°. On doit avoir recours aux reme-

des aſtringens, capables de raffermir le reſſort des ces parties & de les mettre en état de ſe froncer aſſez pour ſe refermer. Comme cette claſſe de remedes eſt fort étendue, on ſe contentera de propoſer ici les remedes de cette eſpéce les plus recommandés, & on marquera d'une étoile, ceux qui ſont le plus en uſage, quoiqu'on ne veuille pas répondre que la préférence qu'on leur donne, ne puiſſe bien venir quelquefois ou de la prévention, ou de la mode.

VÉGÉTAUX.

RACINES.

*Tormentille. *Biſtorte. *Filipendule. *Pimprenelle. *Fraiſier. *Quintefeuille. *Pentaphyllum.* Herbe à Robert, *Geranium Robertianum.*	En décoction à la doſe de ℥ ß, juſqu'à ℥j. En ſubſtance réduites en poudre, depuis ℈j juſqu'à ℈ij.

FEUILLES.

* Renouée. *Poligonum.*	
* Plantain.	
* Millefeuille.	
* Bourſette. *Burſa Paſtoris.*	
Preſſe. *Equiſetum.*	
Oreille de ſouris. *Piloſella.*	
* Pimprenelle.	En tiſanne & en décoction, depuis m.j. juſqu'à m. ij.
* Ortie blanche.	Le ſuc exprimé & clarifié, depuis ℥ ij juſqu'à ℥ iv.
Myrthe.	
Quintefeuille. *Pentaphyllum.*	
Pervenche.	
Verge d'or. *Solidago Saracenica.*	
Pulmonaire. *Pulmonaria.*	
Feuilles tendres de Chêne.	
Pyrole.	
Nummulaire.	
Brunelle.	
Betoine.	

FLEURS.

* Roſes rouges de Provins. * Balauſtes. Fleurs de Coings.	En décoction, depuis ℥ j juſqu'à ij. En ſubſtance, réduites en poudre, depuis ℈ j juſqu'à ℈ ij.

FRUITS.

Noix de Cyprès. Noix de galles. Glands & leurs calyces, ou cupules. Graine de Sumach. Bayes de Myrthe. * Ecorce de Grenades ſeche.	En décoction, depuis ʒ j juſqu'à ʒ ij. En ſubſtance depuis ℈ j juſqu'à ℈ ij.
* Ecorce fraîche d'Oranges vertes.	L'écorce de quatre Oranges qu'on fait bouillir ſur deux pintes d'eau, en tiſanne.

Sucs.

* Cachou. *Catechu, ſive terra Japonica.* Maſtich. * Sang de Dragon. Hypociſte. *Acacia vera.*	En ſubſtance depuis ℈ j. juſqu'à ℈ ij.

Bois.

Santaux. * Gui de Chêne. * Lentiſque.	Rapés & en décoction depuis ℥ ß. juſqu'à ℥ j.

Baumes.

* De Copaü. * De Canada.	Roulés dans du ſucre rapé, à la doſe de goutt. iv. juſqu'à goutt. vj.
* Térébenthine de Veniſe.	à la doſe d'un ℈ j. juſqu'à ʒ ß entre deux couches de ſyrop, ou délayée dans un jaune d'œuf.

ANIMAUX.

Perles. * Yvoire brulée. *Spodium.* * Corne de cerf préparée. * Des Coques d'œufs, calcinées. * Os de séche. *Os Sepiæ.*	En poudre & en substance à la dose d'un ℈j jusqu'à ℈ij.

MINÉRAUX.

* Pierre Hématite. * Bol d'Arménie. * Craie de Briançon. Terre Scellée. * Succin ou Ambre jaune. Grenats. * Alun. * Corail †.	En substance réduits en poudre très-fine, depuis ℈j. jus℈ij.

† Après bien des incertitudes & des variations, on sçait enfin que le Corail est une production de plusieurs petits insectes ou Polypes, qui sont nichés dans son écorce, & qui se montrent quelquefois, en s'épanouissant comme de petites fleurs, ce qui les a fait

PRÉPARATIONS GALÉNIQUES.

* Eaux de Plantain.
* —— De Bourſette.
* —— De Roſes.
* —— De Mille-feuille.
De Preſle *Equiſetum.*
* De Renouée. *Polygonum* ou *Centinodia.*
De Feuilles tendres de chêne.
De Fray de Grenouille.

} A la doſe de j. ij. iij onces.

prendre pour les fleurs du Corail, & a fait mettre le Corail au nombre des Plantes.

L'opinion qu'on ſuit aujourd'hui, eſt appuyée non-ſeulement ſur la réalité de ces polypes, placés par milliers dans l'écorce du Corail, mais encore ſur le Sel alkali volatile, que le Corail tiré fraîchement de la mer, fournit par la diſtillation, & ſur l'odeur de poiſſon pourri, que ſon écorce contracte, quand on la laiſſe pourrir dans l'eau, ce qui, comme on voit, atteſte l'origine animale du Corail.

On n'a pas laiſſé de continuer de mettre le Corail au nombre des minéraux, pour ſe conformer à l'uſage reçû.

SYROPS.

SYROPS.

* Syrop de Roſes ſéches. * De Bayes de Myrthe. * D'Ortie morte. * De Mille-feuille. * De Plantain. * De Coings. * De Corail.	à la doſe de ℥j. ou de ℥jß.

TROCHISQUES.

Trochiſques de Karabé ou Ambre jaune. De Gordon. De Cachou.	Depuis un ℈ß. juſqu'à ℈j.

PRÉPARATIONS CHIMIQUES.

* Saffran de Mars aſtringent.	Depuis ℈ß. juſqu'à ℈j.
* Teintures de Corail. * De Roſes-rouges. * De Cachou.	Depuis ʒj. juſqu'à deux.
* Eau de Rabel.	Par gouttes *ad gratam acid.*

On peut avec ces différentes plantes, ou ces différentes drogues, choisies & dosées comme il faut, faire à son gré des tisannes, préparer des sucs dépurés, composer des apozèmes, des bouillons, des juleps, des potions; ou faire des bols, des opiates, des tablettes, &c. Sur quoi on n'aura qu'à voir ce qui a été dit ci-dessus *Chapitre IV*. Il est souvent bon, sans changer de vues, ni même, dans le fond, de remedes, de pouvoir se prêter au dégoût des malades, en variant la forme sous laquelle on les leur donne.

II. Dans le cas de la dilacération des appendices veineuses, il est nécessaire d'insister d'abord sur l'usage des adoucissans, & des agglutinans, entre lesquels on doit préférer ceux, qui sont un peu astringens & un peu vulnéraires. Voici la classe de ces rémedes, rangée par ordre & avec la précaution de marquer d'une étoile les remedes, qui sont les plus usités, comme on a fait jusqu'à présent.

VÉGÉTAUX.

RACINES.

* Grande Consoude. *Symphytum majus.* * Nénuphar. *Nymphæa.* * Guimauve. *Althæa.* * Oseille. * Fraisier.	En décoction, à la dose de ʒj jusqu'à ʒj ß.

FEUILLES.

* Bouillon blanc. *Verbascum.* * Millepertuis. *Hypericum.* * Pied-de-chat. *Gnaphalium montanum.* * Pied-de-Lyon. *Alchimilla.* * Sanicle. * Bugle. Laitue. Pourpier.	En décoction à la dose d'une poignée ou d'une poignée & demie.

* Benoite. *Caryophyllata.* Bec de Gruë. *Geranium Sanguineum.* Scabieuſe.	à la même doſe.

GRAINES.

* Semences froides. * Graine de laitue. Graine de pourpier.	En émulſion depuis ʒij juſqu'à ʒvj. de chaque graine ou ſemence. En décoction, à une doſe double.

Sucs.

* Gomme Adragant. *Tragacantha.* Gomme Arabique. * Ladanum. * Myrrhe.	à la doſe de 10 ou 12 grains.

Bois.

* Lentiſque.	En décoction, à une demi-once par pinte, bien rapé.

ANIMAUX.

* Yvoire rapée. * Corne de Cerf rapée.	En décoction, à la dose de ℥j ou ij par pinte. En substance, réduits en poudre, à la dose de ℈j. jusqu'à ℈ij.

SYROPS.

* De grande Consoude. De Grenades. d'Oseille. De Limons. De Verjus, *de Agrestâ.* De Groseilles. *de Ribesiis.*	Depuis ℥j jusqu'à ℥ij.

On pourra faire avec ces plantes & ces drogues, en gardant les mêmes précautions, des tisannes, des décoctions, des apozèmes, des bouillons, des juleps, des potions, on, si l'on aime mieux, des tablettes, des poudres, des bols, des opiates, &c. On doit seulement remarquer, que quand les vulnéraires & les agglutinans seuls n'agissent pas assez

efficacement, il faut y joindre des aſtringens pris dans la claſſe précédente.

III. Dans le troiſieme cas, c'eſt-à-dire, quand on ſoupçonne dans la matrice, quelques reſtes d'obſtruction des pâles couleurs, qui empêchent les vaiſſeaux laiteux de ſe vuider, & qui par-là gênent la circulation du ſang, on doit mettre en uſage les apéritifs, propoſés ci-deſſus *Chap. VIII*, à l'occaſion même des pâles couleurs, mais on doit avoir attention de préférer les plus doux, de ne les employer qu'à des doſes modiques, & de les joindre même avec quelques aſtringens; de peur d'augmenter autrement la perte par les remedes même, qu'on ordonneroit pour y remédier.

IV. Que s'il y a des ſignes qui indiquent quelque combinaiſon dans les cauſes du mal, ce qui eſt aſſez ordinaire, c'eſt-à-dire, quelque relâchement & quelque dilacération; quelque dilacération & quelque obſtruction; quelque obſtruction & quelque relâchement, ou, ce qui eſt encore pire, quelque relâchement, quelque dilacération, & quelque obſtruction à la fois dans la

matrice, il faut dans ces cas combiner aussi à proportion les remedes propres pour chaque cause particuliere, afin de pouvoir les combattre toutes de front, & remédier par-là efficacement au mal, qu'on ne feroit autrement que pallier.

V. Dans tous les cas, dont on vient de parler, 1°. On peut employer tous les remedes extérieurs, proposés dans *l'article précédent*, les fomentations, les cataplasmes, les emplâtres, les pessaires, les injections, les lotions des pieds, &c. & on peut même les employer avec plus de confiance, parce qu'il y a moins à craindre que la chaleur qu'ils communiquent à la matrice, n'augmente la perte, en augmentant la vîtesse & la quantité du sang, qui y aborde.

2°. Outre ces remedes, il y en a un autre, que nous n'avons pas rapporté, & que nous n'avons guere cru praticable dans les cas d'hémorrhagie utérine, parce qu'il porte toujours, quelque précaution qu'on prenne, trop de chaleur dans la matrice; mais qui peut être mis en usage avec succès dans le suintement de la matrice. Ce sont les

fumigations, qu'on peut faire de différentes manieres. Les plus ſimples ſe font avec du vinaigre, qu'on jette peu à peu ſur une pelle chaude : on en peut faire de plus composées avec les roſes rouges, les balauſtes, les bayes de myrthe, le maſtich, le ſucein ou karabé, le ladanum, &c, en réduiſant ces drogues en poudre, & les incorporant avec de la gomme adragant, diſſoute dans de l'eau roſe ou de l'eau de plantain, pour en former des trochiſques, qu'on met ſur une pelle chaude pour exciter de la fumée. Quelques [1] Auteurs recommandent comme des remedes ſpécifiques & éprouvés la fumée de grenouilles ſéchées à l'ombre, qu'on fait brûler ſur une pelle chaude, ou celle de la corne de pied de mule groſſierement broyée, & jettée ſur des charbons.

On reçoit ordinairement ces fumigations ſur la chaiſe-percée ; mais comme la fumée ne peut pas entrer fort avant par ce moyen, il ſeroit bon de

1 Michael Joannes Paſchalius. *Methodi Curandi Lib. I. Cap.* 55. qui dit avoir guéri par ce moyen une perte invétérée.

ſe ſervir d'un entonnoir pour l'introduire. Il eſt vrai qu'il faudroit dans ce cas que la chaiſe percée fût haute, que le feu fût peu ardent, & qu'il y eût une diſtance conſidérable entre le feu & l'entonnoir, afin que la chaleur de la fumée ne pût pas nuire.

3°. Comme le ſuintement de la matrice eſt moins dangereux & moins preſſant que l'hémorrhagie utérine, & qu'il dure plus long-tems, on doit ſe relâcher un peu ſur l'article de la diette. Ainſi, non-ſeulement on permettra des gelées de corne de cerf & des gelées de viande; mais on accordera même de petits potages, des crêmes de ris à la viande, des gruaux & des ſemoules à la viande de même, des œufs à la coque ou brouillées avec du bouillon, &c. On doit ſeulement interdire pendant longtems tout uſage de viande; & à la place permettre de tems en tems un peu de poiſſon grillé ou cuit à l'eau, ou à un court-bouillon fort doux. La malade continuera d'uſer d'une tiſanne appropriée ſans vin, & prendra tous les ſoirs un léger narcotique, ſi elle a peine à dormir ſans ce ſecours.

4°. On tient aussi moins de rigueur aux malades sur l'article du repos ; mais il faut pourtant ne leur permettre guere d'exercice ; & l'on doit les exhorter sérieusement de se tenir couchées dans le lit, ou du moins sur un canapé, sans s'agiter & sans beaucoup parler. Comme les impressions de la joie & du chagrin leur sont également contraires, il faut tâcher de les leur épargner. Il faut aussi leur défendre tout usage du mariage.

Par ces différens moyens, ou l'on diminue le mal à un tel point, qu'il ne reste plus que quelque écoulement lymphatique, blanc, laiteux, ou couleur de lavure de chair, c'est-à-dire, qu'il ne reste plus que des fleurs blanches, sur quoi on pourra consulter le *Chapitre suivant* ; ou même l'on parvient à le guérir si entiérement & si radicalement, qu'il ne reste plus que le soin de l'empêcher de revenir, ce qui tombe dans le troisieme cas qu'on va expliquer.

TROISIEME CAS.

Méthode de prévenir le retour des Pertes de ſang.

1°. Il faut avoir ſoin d'éloigner tout ce qui pourroit renouveller la perte; & pour cet effet, perſiſter longtems à faire garder aux malades un conduite réguliere; à leur défendre toute ſorte d'exercices trop forts; à les obliger de ſe coucher toujours de bonne heure, & de demeurer longtems couchées; à les exhorter de modérer leurs paſſions, & de ne ſe point relâcher ſur la ſéparation de lit avec leurs maris; enfin, à ne leur permettre de longtems l'uſage de la viande qu'une ſeule fois le jour, & à ne leur accorder même pour cette fois-là, que de la viande blanche, bouillie ou rôtie. A l'égard du vin, on peut leur en accorder un peu, ſi le beſoin de l'eſtomac le demande; mais cette condeſcendance ne doit par aller bien loin.

2°. A ces précautions, qui ſont le principal de la curation prophylactique,

on doit joindre l'usage des remedes qui auront déja le mieux réussi à combattre la cause du mal ; mais comme cette cause doit être très-affoiblie, supposé qu'elle ne soit pas encore détruite, on n'employera plus ces remedes que de loin en loin, & à des doses modiques. On aura même l'attention de choisir par préférence ceux de ces remedes qui sont les plus doux.

3°. Ainsi, dans le cas de l'inertie & du relâchement des appendices veineuses, on donnera des astringens légers en forme de tisannes, des sucs dépurés ou des bols, dont on fera faire par intervalle un assez long usage, jusqu'à ce que le cours ordinaire des régles soit parfaitement rétabli sans renouvellement de perte. Quelquefois rien ne réussit mieux dans ce cas que l'usage ordinaire, en forme de tisanne, d'une légere décoction de squine seule, ou de squine & de salsepareille.

4°. On insistera de même dans le cas de la dilacération des appendices veineuses, dans l'usage fréquent des adoucissans & des glutinans ; & dans cette vûe, outre les remedes qu'on a

déja propofés, on pourra faire prendre des bouillons de poulet avec les femences froides, des bouillons de grenouilles ou de tortues, &c. en y entremêlant de tems en tems l'ufage des vulnéraires, tels que le baume de Copaü ou de Canada, mêlés avec le beurre de cacao ou le blanc de baleine.

5°. On pourra de même répéter de tems en tems l'ufage des apéritifs doux, dans le cas d'obftruction dans les vaiffeaux laiteux ; & comme il importe que ces apéritifs n'ayent rien de trop actif, on pourra fe fervir de bouillons amers, où l'on diffoudra quinze à vingt grains de tartre chalybé foluble, ou vingt à vingt-cinq grains de terre foliée de tartre ; ou de petit-lait clarifié, infufé fur quelques plantes ameres, où l'on ajoutera les mêmes remedes à la même dofe.

6°. Dans tous ces cas, les eaux minérales ferrugineufes conviennent également bien ; & on pourra les ordonner avec fuccès dans les faifons convenables. Mais il faut choifir des eaux qui ne foient pas purgatives, ou

qui le ſoient peu, & qui contiennent une médiocre quantité de parties de fer. Telles ſont les eaux de Forges, ſur l'exemple deſquelles on pourra ſe régler pour le choix. Si l'on n'avoit à portée que des eaux plus purgatives & trop chargées de minéral, on pourroit pourtant s'en ſervir, en les coupant avec une quantité ſuffiſante d'eau commune.

70. L'uſage du lait convient auſſi dans les trois cas, mais avec quelque différence. Quand il s'agit de fortifier des vaiſſeaux trop relâchés, la préférence eſt dûe au lait de chevre; &, ſelon pluſieurs Auteurs, à celui des brebis, pourvu que l'eſtomac puiſſe le digérer. On doit employer celui d'âneſſe, quand on ſe propoſe d'adoucir le ſang, de détremper l'humeur laiteuſe, & de relâcher les vaiſſeaux laiteux de la matrice, trop ſerrés ou à demi-bouchés. On peut ordonner celui de vache, coupé avec une légere infuſion des vulnéraires, quand il eſt queſtion de raffermir des cicatrices trop tendres, & qui pourroient ſe rouvrir; mais on peut auſſi employer alors le

lait d'ânesse avec le même succès.

8°. Enfin, dans tous ces différens cas, on peut faire usage des fumigations, en prenant soin qne la fumée ne soit que tiéde en entrant. Comme l'unique but de ces parfums est de fortifier le ressort des appendices veineuses, & même celui de la membrane intérieure de la matrice, on doit se servir dans cette vûe de trochisques, composés avec l'encens, le mastich, le ladanum, le succin, les roses rouges, les balaustes, &c. ou du moins avec deux ou trois de ces drogues, réduites en poudre, paîtries avec de l'eau de plantain, où l'on aura dissout un peu de gomme adragant, & mises en trochisques.

Précautions nécessaires dans la Curation des Pertes de sang.

I. Comme l'indication qui presse le plus dans les pertes de sang abondantes, est de modérer la perte; les remedes sur lesquels on doit le plus insister, & qu'on doit regarder comme les plus efficaces, sont les saignées, les tisannes astringentes avec la racine de

biſtorte, de grande conſoude, d'écorce de grenades, d'écorce d'oranges vertes, &c. les décoctions de cachou brut, les ſucs dépurés de plantes aſtringentes, comme d'ortie blanche, de mille-feuille, de plantain; les bols avec les poudres aſtringentes, & ſurtout avec le ſang de dragon, l'alun de roche & le ſucre rouge, à la doſe de quinze grains de chacun pour chaque priſe, que l'on répete de quatre heures en quatre heures.

II. Les mêmes remedes conviennent auſſi dans les écoulemens trop abondans des régles; mais comme alors le danger eſt moins grand pour l'ordinaire, il ne faut pas preſſer l'emploi de ces remedes avec la même vivacité, ni les donner à une auſſi grande doſe.

III. Comme le danger eſt encore moins preſſant dans le ſuintement de la matrice, il faut dans ce cas précipiter encore moins les remedes; ſouvent même il eſt de la prudence d'écouter de tems en tems la Nature, pour juger au vrai de l'état du mal, & y proportionner les remedes.

IV. En général, s'il faut ſe hâter de

modérer l'abondance de la perte, parce qu'elle n'eſt jamais ſans danger, il faut bien ſe garder d'avoir la même ardeur pour l'arrêter trop vîte. On jetteroit la malade par cette conduite dans des ſuffocations hyſtériques violentes; &, ce qui eſt pire, on riſqueroit même d'attirer une inflammation dans la matrice, ou d'y cauſer un ſquirrhe; & c'eſt ce qui doit rendre ſuſpect le trop grand uſage des aſtringents, & empêcher un Médecin ſage de s'y trop confier.

V. On peut juger par-là qu'on ne doit mettre les pieds de la malade dans l'eau froide, ou employer les peſſaires & les injections aſtringentes dans la matrice, que dans des cas très-preſſans; & que dans ces cas-là même on doit les employer avec circonſpection, puiſque l'effet trop prompt pourroit en être encore plus à craindre, que la maladie même.

VI. On doit porter le même jugement de l'eau de Rabel ajoutée aux tiſannes ou aux potions, quoique, à dire vrai, il ſoit rare que l'uſage modéré de

cette eau opere jamais de ſuppreſſion trop prompte, ou menace d'aucune révolution dangereuſe.

VII. On a déja averti qu'il ne faut rien appliquer ſur le ventre, encore moins rien introduire dans le vagin, qui ſoit trop chaud, parce que la chaleur attireroit le ſang ſur la matrice, par les raiſons qu'on a dites; mais il faut auſſi éviter avec la même attention d'y rien appliquer de froid, qui puiſſe y figer le ſang & y cauſer un engorgement dangereux.

VIII. Quelques Médecins oſent recommander pour les pertes de ſang des préparations de plomb, telles que le ſucre, le magiſtère, la liqueur de Saturne, non-ſeulement dans les injections dans la matrice, ce qu'on pourroit peut-être tolérer à petite doſe, mais même dans les remedes qu'on doit prendre intérieurement, ce qui ne peut être que blâmé, ce qui du moins ne doit jamais être imité. On doit ſur cela s'en tenir au jugement porté par M. Boerhaave, Médecin très-habile en Chymie, & par-là d'autant plus croya-

ble en cette matiere : *Saccharum Saturni*, [1] dit-il, *internè commn datur pro remedio ſalubri contra hæmoptoen, hæmorrhagiam, mictum ſanguinis, gonorrhœas, fluores albos, & ſimilia, tùm etiam pro mitificante remedio contra acria ſanguinis; ſed numquam auſus fui facere periculum, quia felices ſucceſſus haud vidi ab aliis adhibentibus natos, & quoniam novi vix doloſius haberi, tetrumque magis venenum, quàm ab hoc plumbo ſtatim in ceruſſam redituro, ac acidum ab occurrente quacunque re inde abſorbetur: hinc lethale, nec facilè poſtea ſanandum venenum corpori inducitur.*

IX. L'article le plus embarraſſant dans la curation des pertes de ſang, eſt celui qui regarde l'uſage des purgatifs & des émétiques. Ces remedes ſont recommandés [2] par tous les Praticiens, & ils ſont quelquefois ſuivis d'un ſuccès étonnant. Malheureuſement ce ſuccès d'un côté n'eſt jamais certain, & il eſt

[1] Chimiæ *Tom. II. Proceſſu* 173. *in Scholio.*

[2] Hippocrate, *Lib. II. de Morbis Mulier*, & après lui par preſque tous ceux qui ont écrit ſur les Maladies des Femmes.

presque toujours certain de l'autre que l'opération actuelle de ces remedes augmentera le mal, sans qu'on ait aucun moyen sûr de prévoir jusqu'à quel point elle pourra l'augmenter. Je ne suis pas surpris qu'il soit difficile de se déterminer dans ces circonstances, *Judicium difficile* ; ce sont des coups de Maîtres, qu'on ne peut bien apprendre que par un long usage, & sur lesquels les lumieres, que je puis donner, se réduisent aux réfléxions suivantes :

X. Il est évident, 1°. Que ni le vomissement, ni la purgation ne peuvent jamais convenir dans la perte de sang, que lorsque la perte est entretenue par les crudités de l'estomac on des intestins : 2°. Que ces crudités ne peuvent entretenir la perte que d'une de ces trois façons, ou en produisant des retours d'accès de fiévre, ce qui accélere le mouvement du sang ; ou en épaississant le sang par périodes réglées, ce qui augmente les engorgemens dans la matrice ; ou en causant des froncemens & des tranchées périodiques dans les intestins, ce qui entraîne la matrice même dans des contractions pareilles.

De-là, il ſuit qu'on ne doit jamais employer dans les pertes de ſang la purgation ou le vomiſſement, 1°. Que quand il y a dans l'eſtomac ou dans les inteſtins des amas de crudités, annoncés par les rapports, les nauſées, les tranchées, le dévoyement, ou préſumés par la connoiſſance du mauvais régime de la malade avant l'attaque, où elle eſt. 2°. Que quand on voit la perte redoubler périodiquement avec un accès de fiévre marqué, ou avec un friſſon & une concentration périodique dans le pouls, ou du moins avec des tranchées & des coliques, qui reviennent réguliérement.

XI. Voilà donc l'uſage des purgatifs & des émétiques déja bien borné dans les pertes de ſang; mais ce qui le borne encore davantage, c'eſt que la prudence demande deux autres conditions pour pouvoir employer ces remedes avec ſûreté; *L'une*, que les vaiſſeaux ſoient ſuffiſamment déſemplis par pluſieurs ſaignées, afin d'être à couvert de la trop grande irruption que l'opération de ces remedes pourroit cauſer; *L'autre*, qu'il n'y ait dans

la matrice ni douleur, ni tenſion actuelle, afin d'être à couvert de l'inflammation, que l'on auroit à craindre dans des circonſtances oppoſées.

XII. Dans le concours même de toutes ces conditions, il ne faut pas ſe flatter que l'uſage des purgatifs & des émétiques ait toujours le même degré de ſûreté. En général, on peut les employer avec plus de confiance dans les ſimples ſuintemens de la matrice que dans les hémorrhagies utérines, parce qu'il y a moins à craindre de l'irruption du ſang dans les vaiſſeaux de la matrice ; dans le ſuintement principal, que dans le ſuintement ſymptomatique, parce que les malades moins épuiſées ſont mieux en état de ſupporter l'irruption, s'il en arrivoit quelqu'une ; dans les pertes de ſang ſans ſolution de continuité dans les vaiſſeaux de la matrice, que dans celles qui ſont avec ſolution, parce que les vaiſſeaux de la matrice quand ils ſont entiers, réſiſtent mieux à l'irruption du ſang.

XIII. Quand on s'eſt décidé ſur l'utilité de la purgation ou du vomiſſement dans la perte de ſang, le choix

qui reste à faire, n'est guere difficile. Il faut toujours préférer le vomissement tant que les crudités sont encore dans l'estomac, sur-tout si la malade vomit sans beaucoup de peine. Il faut au contraire employer la purgation, quand les crudités sont déja passées dans les intestins, & quelquefois même sans qu'elles y soient passées, quand on sçait que le vomissement ne s'exécute dans la malade qu'avec de grands efforts.

XIV. On choisit des purgatifs doux, mais proportionnés au tempérament des malades : ordinairement le mieux est de purger en plusieurs verres, pour purger d'une maniere plus sûre & plus douce. A l'égard des émétiques, on doit toujours préférer l'hypecucuanha en poudre à la dose de 20, 24 ou 30 grains, au tartre émétique soluble, & aux autres émétiques antimoniaux, parce que l'hypecacuanha agit moins impétueusement, fond & détache mieux les glaires de l'estomac, & purge par en-bas un peu plus que le tartre émétique.

Remedes recommandés dans les Pertes de ſang, dont on peut ſe ſervir avec ſuccès, ou du moins ſans danger.

QUOIQUE la claſſe des aſtringens & des glutinans, que nous avons rapportée, puiſſe fournir un grand nombre de différens remedes, capables de remplir toutes les indications, on n'a pas cru devoir ſupprimer quelques autres remedes particuliers, recommandés par les Auteurs, qu'on peut employer avec ſuccès, ou du moins ſans danger. Tels ſont :

I. L'alun de roche propoſé par M. Adrien Helvetius, [1] comme un ſpécifique pour toutes les hémorrhagies, & par conſéquent pour les pertes de ſang des femmes. Il faiſoit fondre dans une cuiller d'argent deux onces d'alun de roche choiſi ; & quand il étoit en fonte, il y mettoit une demi-once de ſang de dragon en poudre, avant que

[1] *Traité des Pertes de ſang*, Paris 1697, *in*-8°.

ce

ce mélange ſe durcît. Il en formoit des pillules de la groſſeur d'un pois.

Quand la perte étoit peu abondante, il donnoit de quatre heures en quatre heures un demi-gros de ces pillules dans une cuillerée de ſyrop de coings, mais il en donnoit deux ſcrupules & même un gros par priſe lorſque le mal étoit preſſant, faiſant boire par-deſſus de la tiſanne de chiendent, ou de l'infuſion de capillaires.

M. Helvetius vantoit beaucoup l'efficacité de ce remede, & en effet il réuſſit pour l'ordinaire aſſez bien, quelquefois même il ne réuſſit que trop bien, en ce qu'il cauſe une ſuppreſſion trop prompte, & par-là ſujette à des ſuites fâcheuſes. En général, la quantité d'alun, qu'on fait avaler, donne de grands maux d'eſtomac, & jette les malades dans des angoiſſes ou langueurs d'eſtomac continuelles. Elle reſſerre d'ailleurs le ventre à un tel point qu'il faut faire pour aller à la garde-robe, des efforts capables d'entretenir la perte, quelque ſoin qu'on prenne de donner des lavemens.

Aujourd'hui on ne ſe ſert plus du

remede de M. Helvetius. On se contente de donner aux malades de quatre en quatre heures quand le mal presse, ou deux fois le jour seulement quand il est léger, un bol composé d'alun de roche, de sang de dragon & de sucre rouge, le tout en poudre, & lié avec quelques gouttes de dissolution de gomme adragant; & cette maniere d'employer l'alun est sujette à moins d'inconvéniens.

II. L'essence de Rabel, dont la préparation est décrite dans la Pharmacopée de Paris. Ce remede est un des plus sûrs & des plus efficaces, qu'on puisse employer, d'autant plus qu'on est le maître d'en régler l'action à son gré.

La maniere la plus ordinaire de s'en servir, est d'en verser 56 ou 57 gouttes sur une pinte ou deux livres de décoction de racine de grande consoude, *ad gratam aciditatem*, à quoi l'on ajoute une once, ou une once & demie de syrop de grenades, ou de groseilles, ou même de capillaires, pour en faire une espèce de limonade, qui n'est pas désagréable.

On en donne un verre de cinq à ſix onces de quatre heures en quatre heures, quand la perte eſt conſidérable; ſi elle eſt médiocre, on n'en donne que deux ou trois priſes par jour, & on n'en donne même qu'une priſe par jour, quand la perte n'eſt qu'un ſuintement.

Ce remede eſt auſſi efficace que les précédens, ſans déranger l'eſtomac, & ſans conſtiper. Si l'on n'a point de l'eſſence de Rabel, on pourra y ſubſtituer avec le même ſuccès l'eſprit de vitriol dulcifié, en le mettant goutte à goutte dans de la décoction de racine de grande conſoude *ad gratam aciditatem*, & en y ajoutant le ſyrop qu'on jugera à propos.

III. Le [1] ſuc exprimé de fiente d'âne, ou [2] de cochon bien clarifié, qu'on donne trois fois par jour à la doſe de quatre gros chaque fois, mêlé avec une quantité égale de ſyrop de corail, de roſes ſeches ou de bayes

[1] Roderic. à Caſtr. *De Morb. Mulier. Lib.* I. *Cap.* 5. & Alii paſſim.

[2] Johannes Schmidt. *Ephemerid. Medico-Phyſicar. Decur.* I. *ann.* IX *&* X. *Obſervat.* 56.

de myrthe, & aromatisé avec une demi-cuillerée d'eau de fleurs d'orange. On y ajoute quelquefois pour le délayer, une once d'eau de plantain, ou de quelque autre eau pareille. Quelquefois même on fait de ce suc un syrop, qu'on ordonne à la dose d'une once. On employe aussi ces fientes en cataplasmes sur l'hypogastre.

IV. La [1] racine de filipendule, [2] l'écorce de racine de mûrier blanc, la [3] coque d'œuf calcinée, la [4] peau de pied d'oye séchée. Chacun de ces remedes est recommandé comme un spécifique, à la dose d'un gros, mis en poudre très-fine, & délayé dans une ou deux onces de quelque eau appropriée, ou de suc exprimé de quelque plante astringente.

V. Un jaune d'œuf frais avalé tout crud, ou légerement cuit, avec une cuillerée de vin rouge ou une cuillerée

[1] Mercatus, *De Morb. Mulier. Lib. I. Cap.* 8.
[2] Idem, *Ibid.*
[3] Riverius, *Cent. IV. Observ.* 86.
Raimundus Fortis, *in Consult & Respons. Medic.*
[4] Joh. Hatmannus, *in Praxi Chimiatricâ*
Raim. Fortis, *ubi suprà.*

d'eau diſtillée de plantin. Comme ce remede eſt très-doux, on peut le continuer pluſieurs jours de ſuite le matin à jeûn, & il peut être de quelque utilité dans les ſuintemens de la matrice.

VI. La [1] gomme arabique à la doſe d'un gros, diſſoute dans une once d'eau de plantain ou de quelque autre eau pareille, & priſe le matin à jeûn pluſieurs jours de ſuite. Ce remede, de même que le précédent, eſt de la claſſe des glutinans, & convient dans les ſuintemens cauſés par quelque légere éroſion dans la matrice.

VII. [2] Les fleurs de noyer, cueillies lorſqu'elles commencent de tomber de ſoi-même, ſéchées à l'ombre, réduites en poudre & données au poids d'un gros dans quelques cuillerées de vin rouge, ce que l'on doit répéter pendant quelques jours.

VIII. Le remede vanté par [3] Foreſtus, comme un ſecret admirable, qu'il tenoit d'un habile Praticien de

[1] Mercatus, *ubi ſuprà.*
[2] Solenander, *in Conſil. in Medecinal.*
[3] Obſervat. *Lib. XXVIII. Obſervat.* 10.

Boulogne, nommé Helideus, qui avoit été ſon maître.

Il faut avoir une tourterelle médiocrement graſſe; après l'avoir plumée & vuidée, la laver avec du gros vin & de l'eau-roſe; en remplir le ventre d'une once de maſtich, groſſiérement broyé, & en recoudre la peau, la mettre enſuite à la broche, & à meſure qu'elle cuit, au lieu de beurre, l'arroſer de vinaigre roſat. On ramaſſe avec ſoin la graiſſe qui en découle, & quand la tourterelle eſt bien rôtie, on la met dans un pot de terre neuf & verni, dont on lutte ſoigneuſement le couvercle, & qu'on met au four, juſqu'à ce que la tourterelle ſoit entiérement deſſéchée & en état d'être réduite en poudre.

Foreſtus conſeille de donner pluſieurs jours de ſuite une cuillerée de cette poudre dans de l'eau de plantain, ou dans quelque décoction aſtringente, & de faire frotter aux malades avec la graiſſe qu'on a ramaſſée, les reins, le pubis, & les aînes. Si ce remede eſt auſſi efficace que cet Auteur le prétend, la vertu doit en être prin-

cipalement attribuée au maſtich, & la préparation ou n'y ajoute rien, ou n'y ajoute que peu de choſe.

IX. La décoction ſuivante, propoſée par [1] Septalius comme un remede ſûr, & comme un ſecret, qu'il s'étoit long-tems réſervé.

On prend l'écorce de trois oranges aigres, mais encore un peu vertes, on les coupe en tranches minces, on les fait bouillir dans ſept livres d'eau juſqu'à la diminution des deux tiers : On paſſe la décoction qui reſte, & l'on en donne huit ou neuf onces à boire tous les matins tant qu'elle dure. Septalius avertit qu'on peut rendre cette décoction plus efficace, en y faiſant bouillir ſur la fin une poignée de piloſelle, & ſur-tout en y éteignant, à pluſieurs repriſes, un fer rougi au feu. Il ajoute que ce remede eſt ſouverain dans les pertes de ſang des femmes, à moins qu'elles ne viennent de quelque exulcération.

X. L'eſpece de cataplaſme ou de

[1] *Animadv. & Caut. Lib. VII. Caut.* 145.

topique, que [1] Solenander a recommandé comme un remede capable d'arrêter dès le jour même les pertes de ſang les plus abondantes & les plus opiniâtres, & qui a mérité l'approbation de [2] Riviere, [3] d'Ettmuller, & de pluſieurs autres [4] Auteurs. En voici la compoſition.

» *Prenez du Plâtre réduit en poudre,*
» *une livre.*
» *De Gomme Arabique, torrefiée &*
» *réduite en poudre de même, dix*
» *gros.*
» *Cinq ou ſix blancs d'œuf bien battus*
» *& réduits en eau.*
» *Mêlez & paitriſſez le tout enſemble,*
» *& couvrez-en promptement des*
» *plumaceaux de coton, ou des*
» *morceaux de linge, qu'on appli-*
» *quera fort près les uns des autres*
» *ſur le nombril, & ſur les lom-*
» *bes.*

Je n'ai garde de vouloir me rendre

[1] *In Conſil. Medic.*
[2] *Praxeos Medicæ, Lib. XV. Cap.* 3.
[3] *De Morb. Mulier. Cap.* 3.
[4] Timæus von Guldenklée, *Lib. IV. Cap.* 9.

garant de toute l'efficacité qu'on attribue à ce remede, mais comme c'est un remede absolument extérieur, dont l'usage paroît être exempt de tout danger, & dont on peut avoir besoin dans les hémorrhagies utérines, je n'ai pas cru devoir l'omettre.

XI. J'ai vû employer dans les régles immodérées & les pertes de sang, la chaux d'étain, prise intérieurement dans un peu de conserve de roses, en forme de bol, & donné le matin à jeûn pendant quelques jours de suite depuis dix jusqu'à quinze & dix huit grains. Ce remede ne fatigue pas l'estomac, comme les astringens ordinaires, parce qu'il n'a pas la même stipticité, & cependant on prétendoit que l'action en étoit plus sûre que celle des astringens, sans qu'on se fût apperçu, *m'assuroit-on*, qu'il causât jamais aucune impression fâcheuse.

On conseille le même remede pour les vapeurs hystériques, & je me réserve de dire, en parlant de cette maladie, ce que je pense d'un pareil remede, de même que des autres préparations d'étain, qu'on recommande.

Remedes recommandés par quelques Auteurs, mais peu efficaces, & souvent même suspects.

I. RIEN n'est mieux autorisé parmi les anciens Médecins que l'application de grandes ventouses au-dessous des mammelles. Hippocrate avoit dit en propres termes :[1] *Mulieri si placet menstrua sistere, cucurbitulam quàm magnam ad mammas appone*, &[2] Galien avoit applaudi à Hippocrate sur cet article. Cependant ce remede est aujourd'hui absolument hors d'usage. J'ignore s'il étoit suivi de quelque succès réel, car je ne l'ai jamais employé, ni vu employer, mais je suis persuadé qu'une saignée du bras vaut beaucoup mieux.

II.[3] Forestus,[4] Mayerne,[5] Hartman recommandent l'usage des os humains calcinés, & selon Mayerne, calcinés à blancheur, délayés à la dose

[1] *Sect. V. Aphor.* 50.
[2] In Comment. *in hunc Aphorism.*
[3] Observat. *Lib. XXVIII. Observ.* 10.
[4] *Prax. Medic. Lib. III.*
[5] *In Praxi Chymiatricâ.*

d'un gros dans un verre de vin rouge ou de ſuc dépuré de plantain. Outre la répugnance qu'on a pour un pareil remede, cette cendre d'os humains calcinés à ce point là, me paroît être plus apéritive qu'aſtringente

III. [1] François Feynes, ancien Profeſſeur de la Faculté de Montpellier, propoſe d'imbiber de poix liquide une éponge, & de la faire enſuite calciner dans un pot pour pouvoir la mettre en poudre. Il ajoute que cette poudre délayée à la doſe de douze ou quinze grains dans une ſuffiſante quantité de ſuc de plantain, guérit la perte de ſang, ſoit qu'on la prenne intérieurement à petites doſes, ou qu'on en faſſe des injections dans la matrice. Mais cette poudre eſt diurétique, & cela ſuffit pour devoir la faire regarder comme emmenagogue, & par conſéquent comme peu propre à l'uſage pour lequel on la propoſe.

On peut à peu près en dire autant de la colophone, que [2] Solenander conſeille de donner dans les pertes de ſang,

[1] Practic. Medicin. *Lib. IV. Cap.* 58.
[2] *In Conſiliis Medicinalibus.*

à la dose d'un gros, reduite en poudre & délayée dans un verre de suc de plantain. Il assure qu'à la quatrieme prise la malade sera certainement guérie. *Id fiat quater*, dit-il, *& erit curata infallenter, Deo dante.*

IV. [1] Riviere, autre Professeur de la même Faculté, assure affirmativement que le Spicanard réduit en poudre très-fine, & pris dans quelque liqueur appropriée au poids d'un gros, arrête les pertes de sang, & il paroît par l'Observation XXXII de la seconde Centurie, qu'il s'en servoit pour cet usage, en le mêlant avec d'autres astringens. Je connois peu de Praticiens aussi sages que Riviere, mais cependant je ne sçaurois m'empêcher de me défier de sa décision. L'odeur & le goût aromatique du Spicanard attestent que ce remede est atténuant, & apéritif, & c'est aussi la vertu que tous les Auteurs lui donnent, quelques-uns ajoutent même qu'ils est emmenagogue, & le proposent pour provoquer les régles.

V. Je ne sçaurois approuver l'usage

[1] *Praxeos Medicæ Lib. XV. Cap 3.*

de la teinture anti-phthiſique d'Ettmuller que cet Auteur [1] propoſe dans les pertes de ſang à la doſe de XII. XV, XVIII. gouttes dans un véhicule convenable. Voici la [2] compoſition de cette Teinture.

℞ Sacchari Saturnini,
& Vitrioli Martis, āā ℥ j.
Spiritûs vini rectificati, ℥ viij
Repone in loco frigido, donec rubeſcat Spiritus.

Il ſuffit que le ſucre de Saturne entre dans la compoſition de ce remede; pour devoir détourner tout Médecin ſage de l'employer jamais intérieurement, de quelque ſuffrage qu'il puiſſe être autoriſé. On peut voir ce qu'on a déja dit ci-deſſus *page* 162 de l'uſage des préparations de plomb.

VI. Il y a moins de danger de ſe ſervir de la poudre de ſperniole de [3] Crollius, qu'on va rapporter, mais je doute qu'elle ſoit auſſi efficace qu'il le prétend.

[1] *De Morb. Mulier. Cap.* 1.
[2] Vid. Ettmullerum *in Comment. in Schrod. & in Morelli. Method. Cap.* de Tincturis.
[3] *In Baſilicâ Chimicâ.*

℞ *Myrrhæ electæ & Thuris masculi* ā ā ℥ ij.
Croci triti ʒß.
Terantur & misceantur omnia.
Pulvis ex aquâ spermatis ranarum per saccum resolutâ, imbibatur vigesies vel trigesies, ita tamen ut semper priùs exsiccetur
Tandem adde Camphoræ ʒ ij.
Pulvis servetur ad usum, cujus dosis ad gr. ij vel iij. *in aquâ Artemisiæ vel in vehiculo quovis idoneo.*

A la seule lecture de cette formule; il est aisé de juger que l'encens & le saffran oriental qui sont emmenagogues, & le camphre, qui est un puissant atténuant, ont été assez mal choisis pour faire un remede destiné à arrêter les pertes de sang. Ainsi, je crois cette poudre non seulement inutile, mais même nuisible, & si elle ne nuit pas d'une maniere marquée, c'est qu'on ne l'emploie qu'à des doses très-modiques.

VII. Un [1] Médecin Allemand vante

[1] Daniel Crugerus, *in Ephemer. Curios. Natur. German. Dec. II. Ann.* 5. *Observ.* 24.

la poudre d'émeraudes priſe intérieurement à la doſe de huit grains, comme un remede qu'il a vu réuſſir dans une perte de ſang, dont on avoit déſeſpéré. J'ai vû propoſer dans le même cas la poudre de turquoiſes à la doſe de quinze ou dix-huit grains; mais je me défie trop de la vertu du cuivre, qu'on croit entrer dans la compoſition des émeraudes, & je n'ai pas aſſez de foi, à la vertu des * os calcinés qui forment les turquoiſes, pour compter ſur l'efficacité de ces ſortes de remedes.

VIII. Je compterois un peu plus ſur ** l'uſnée priſe intérieurement, à la

* Pierre Borel, Médecin de Caſtres, & de l'Académie Royale des Sciences, a le premier, que je ſçache, dit & prouvé en 1664, que les Turquoiſes étoient des os pétrifiés & calcinés. Voyez *les Antiquités de la Ville de Caſtres*, *Liv.* II. *Cap.* 12. Et la *Deſcription du Cabinet de l'Auteur*, à la fin du même Livre. M. de Reaumur a prouvé depuis la même choſe. Voyez *les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, années 1715, *pag.* 174.

** En Arabe toute ſorte de mouſſe s'appelle *Uſnée*. *Voyez* Matthiole, *Commentaria In Dioſcorid. Cap.* 20. & Dodonée, *Stirp. Hiſtor. Pempt.* 3. *Lib.* 5. *Cap.* 13. Mais ce mot ne ſignifie plus aujourd'hui parmi nous

dose d'un scrupule, mais j'y comptetois pourtant beaucoup moins, que le [1] Médecin Allemand, qui la propose comme un spécifique assuré, & qui la fait entrer dans la composition des pillules suivantes.

℞ *Usneæ pulverisatæ, & Ebois fossilis seu Corallorum, cum spermate ranarum recenter collecto præparatorum, aa ℈j.*
Opii correcti, gr. j.
Cum syrupo idoneo f. Pilulæ parvæ foliato auro obductæ, quæ alternis diebus cum emulsione aliquâ ex seminibus quatuor frigidis cum aquâ spermatis ranarum priùs recenter paratâ, circa cubitum sumantur.

Le même Médecin propose encore une poudre avec l'usnée, la fiente de

que cette espéce de mousse, qu'on trouve quelquefois sur les os & sur les crânes humains, qui ont été long-tems à la pluie, au froid, au soleil, & qui ont été assez ramollis, ou assez pénétrés de poussiere pour pouvoir fournir a la nouriture de cette mousse.

[1] Martin Bernhard à Bernitz, *in Ephemer. Curios. Natur. German. Decur. I. Ann. 2. Observ.* 53.

cheval & la poudre de ſperniole, pulvériſés & mêlés à doſe égale, dont il veut qu'on ſaupoudre des floccons de laine ou de coton, imbibés d'une diſſolution de gomme adragant, pour les introduire en forme de peſſaire, & ce topique peut être de quelque utilité.

IX. Je regarde comme des ſuites de la crédulité & de la ſuperſtition, qui regnent encore dans la Médecine, les pratiques que quelques Médecins recommandent [1] de faire toucher aux femmes qui ont des pertes, un corps mort; [2] de leur faire porter ſous les aiſſelles, ou ſur la région du cœur un crapaut deſſéché; [3] de leur faire avaler dans un jaune d'œuf cinq ou ſix grains du propre ſang qu'elles perdent, après l'avoir deſſéché ſur le feu dans une cuiller de fer; [4] de leur

[1] Vitus Riedlinus *Lin. Medic. Ann.* 5. *Febr. Obſ.* 20.

[2] Daniel Crugerus, *ubi ſuprà.*
Ephem. Curioſ. Natur. German. *Decur.* I. *Ann.* VI. *&* VII. *in Append. Tit.* 2. *Faſcic.* 2. *Medicam. Cnoffelianorum.*

[3] Joh. Hartman. *in Praxi Chymiatricâ.*

[4] Raimundus Joh. Fortis, *in Conſult. & Reſp. Medicis.*

faire prendre neuf crotes de quelque gros rat, argentées ou dorées, en forme de pillules ; de leur faire [1] mettre une chemise, portée auparavant longtems par un homme ; [2] de leur faire ceindre le corps avec du *muscus terrestris repens* de Matthiole, ou *muscus terrestris clavatus C. B. P.* ; ou [3] avec des feuilles écrasées *d'Helleborastrum*, en François *pied de griffon*; ou [4] *d'Hellebore vrai*, &c. Je crois pouvoir ajouter [5] de faire avaler dans un jaune d'œuf, ou dans un verre de bierre un gros de soie cramoisie, coupée menu, car quoique la teinture de la soie cramoisie,

1 Ettmuller, *de Morbis Mulier. cap.* 1.
Johannes-Fredericus Helvetius, *in Diribitorio Medico*, *pag.* 117. Cet Auteur porte la crédulité jusqu'à craindre que les régles ne soient supprimées pour toujours par cette pratique : *Sed metuendum*, dit-il, *ne exinde in tantum supprimantur menses, ut nunquam amplius in posterum fluant.*

2 Martin. Bernhard. à Bernitz. *Ephem. Curios. Natur. Germ. Decur. I. Ann.* 2. *Obs.* 52.

3 Renealmus. *Observ.* 21.

4 Johann. Hartman, *in Praxi Chymiatricâ.* Ettmuller, *de Morbis Mulierum*, *Cap.* 1.

5 Ephem. Curios. Germ. *Decur. III. Ann. IX. & X. Observ.* 235.

ſur-tout ſi elle eſt faite avec le kermès, puiſſe produire quelque effet dans ce dernier cas ; & que dans les trois ou quatre premiers, l'horreur qu'on a de toucher un corps mort, de porter ſur ſoi un crapaut, d'avaler ou de ſon propre ſang, ou des crotes de rat, puiſſent diminuer l'abondance de la perte, en ralentiſſant le mouvement du ſang ; j'ai peine à me perſuader qu'on ait jamais vû d'effet bien réel & bien conſtaté de l'uſage de ces ſortes de pratiques.



CHAPITRE X.

Des Fleurs blanches, ou de la Perte en blanc.

§. I. DESCRIPTION ET DIFFERENCES.

OUTRE la perte en rouge dont on vient de parler, les femmes ſont ſujettes à une autre eſpece de perte d'une humeur laiteuſe, blanchâtre, ou purement lymphatique. Cette perte eſt quelquefois abondante & quelquefois médiocre, quelquefois continuelle, & quelquefois ſujette à des intermiſſions. On l'appelle en latin *Fluxus muliebris*, ou *Fluor albus*; & en françois *Flueurs*, ou par corruption, *Fleurs blanches* & *Perte en blanc*.

Cette eſpéce de perte eſt rare dans les filles; mais elle n'y eſt pas ſans exemple, ſur-tout dans les filles qui ont eu long tems les pâles couleurs. Elle eſt plus ordinaire dans les femmes qui ont accouché pluſieurs fois,

qui ont eu des accouchemens laborieux, ou qui ont fait des fausses-couches. Enfin, elle est commune dans les vieilles femmes d'une mauvaise santé, ou qui gardent un mauvais régime.

Cette maladie peut arriver également, & sans suppression & avec suppression des régles : & elle peut être dans l'un & dans l'autre cas, ou habituelle, ou sujette à des intermissions.

La perte en blanc, qui est intermittente, & qui arrive sans suppression, commence ordinairement quelques jours avant l'éruption des régles, augmente à mesure que l'éruption approche, continue sans doute tant que l'éruption dure, quoique l'écoulement des régles ne permette plus de la distinguer, reparoît quand l'éruption finit, aussi abondante que quand l'éruption a commencé, continue encore pendant quelques jours, en diminuant peu à peu, & cesse enfin tout à fait pendant dix, douze, quinze, dix huit jours, plus ou moins dans les différens sujets, pour revenir de nouveau dans le même ordre.

La plûpart des pertes en blanc; qui ſont habituelles, redoublent à l'approche des régles dans les femmes, en qui les régles n'ont pas ceſſé, continuent ſuivant les apparences dans cet état, tant que les régles durent, quoiqu'on ne puiſſe pas les diſtinguer, ſe ſoutiennent à peu-près ſur le même pied encore quelques jours après qu'elles ſont ceſſées; mais enſuite elles diminuent peu à peu, à meſure que l'on s'éloigne du tems des régles, ſans ceſſer jamais entiérement; & elles recommencent d'augmenter de nouveau dans le même ordre, à proportion qu'on s'approche du retour des régles.

Quand la perte en blanc eſt intermittente, & qu'il y a ſuppreſſion des régles, les retours ſuivent pour l'ordinaire aſſez réguliérement la période des régles, dont elles ſemblent tenir la place; & la durée même de ces retours s'accorde aſſez avec celle des régles, quoiqu'elle ne laiſſe pas d'être pour l'ordinaire un peu plus longue.

Enfin, dans la ſuppreſſion des régles la perte en blanc, quelque habituelle qu'elle ſoit, ne laiſſe pas d'être ſujette

presque toujours à des variations & à des augmentations, dont la période & dont la durée répondent quelquefois à la période & à la durée des régles qui manquent; mais dont quelquefois aussi les retours ne gardent aucun ordre périodique, ce qu'on observe de même quelquefois dans les retours des pertes intermittentes, qui arrivent dans la suppression des régles.

Ce sont-là tout autant de différentes espéces de fleurs blanches, les unes *avec suppression* des régles, & les autres *sans suppression*; les unes *habituelles*, & les autres sujettes à des *intermissions*; les unes *intermittentes*, avec des *retours périodiques*, & les autres *intermittentes* sans aucune *régularité dans les retours*. Mais ce n'est pas tout, on doit encore distinguer dans cette maladie plusieurs autres différences, dont les unes se prennent de la nature, les autres de la couleur, & les autres de la qualité de l'humeur.

1°. *De la nature de l'humeur*; car, suivant que cette humeur est séreuse, claire, & purement lymphatique, ou blanche, épaisse, laiteuse, on distingue

les fleurs blanches, en fleurs blanches *lymphatiques*, & en fleurs blanches *laiteuses*. Cette derniere espéce en renferme trois autres, qui ne different guere que du plus au moius ; l'*une*, quand l'humeur ressemble à du *lait* par la blancheur, la consistence & l'opacité ; l'*autre*, quand elle est semblable à du *petit-lait* mal clarifié, c'est-à-dire, plus claire, moins blanche, & plus transparente que dans le premier cas ; la *derniere* enfin, quand elle est transparente, mucilagineuse, épaisse comme une *eau de gruau.*

2°. *De la couleur de l'humeur* ; ce qui constitue différentes espéces de fleurs blanches, suivant que l'humeur est blanche, brune, grise, jaune, verte, ou rougeâtre comme de la lavure de chair.

3°. *De la qualité de l'humeur ;* suivant laquelle on distingue trois sortes de fleurs blanches ; les *unes*, qui sont sans odeur & sans acrimonie ; les *autres*, qui sont âcres & rongeantes ; & d'*autres* enfin, qui ont une odeur forte & quelquefois fétide.

§ II.

§. II. *CAUSES.*

La différence que nous venons de remarquer dans la nature de l'humeur, suffit pour constituer deux espéces de fleurs blanches totalement différentes ; les fleurs blanches *laiteuses*, & les fleurs blanches *lymphatiques*. Dans les fleurs blanches laiteuses, on reconnoît le suc laiteux, qui se sépare dans les vaisseaux laiteux de la matrice ; & dans les fleurs blanches lymphatiques la pure lymphe ordinaire, telle qu'elle circule dans les veines lymphatiques de la matrice; d'où il est aisé de juger : 1°. Que les fleurs blanches laiteuses viennent de ce que le suc laiteux de la matrice, au lieu de s'amasser dans ses propres vaisseaux, pour ne s'écouler que dans le tems de l'éruption des régles, distille goutte à goutte dans la cavité de la matrice, & en coule à proportion : 2°. Que les fleurs blanches lymphatiques viennent de la simple lymphe, qui s'échappe de ses propres vaisseaux, qui tombe dans la matrice, & qui en sort à mesure qu'elle y tom-

be. Ce ſont donc deux maladies qui ſont réellement diſtinctes, quoiqu'on ne les confonde que trop ſouvent, & qui doivent par conſéquent être traitées ſéparément.

Cauſes des Fleurs blanches laiteuſes.

Le ſuc laiteux qui ſe ſépare dans les vaiſſeaux laiteux de la matrice, qui doit s'y accumuler pendant un mois entier, pour procurer l'éruption des régles, qui ne doit dans l'état naturel s'écouler que dans le tems même de cette éruption, & qui par cet ordre réglé, doit ſervir à entretenir la période des régles, comme on l'a expliqué ci-deſſus dans le *Chapitre I*, ne peut s'écouler goutte à goutte de ſes propres vaiſſeaux, & produire par-là les fleurs blanches laiteuſes, que par une de ces trois cauſes : 1°. Parce qu'il eſt trop abondant, & qu'il ne peut pas être contenu dans ſes vaiſſeaux, dont il force les orifices : 2°. Parce qu'il eſt trop fluide, & qu'il s'enfuit par les orifices de ces vaiſſeaux, quoique d'ailleurs aſſez bien fermés : 3°. Parce que les

orifices de ses vaisseaux sont trop ouverts ou trop aisés à ouvrir, & qu'ils le laissent ainsi échapper trop facilement : Examinons ces trois causes en détail.

I. Le suc laiteux est trop abondant dans les vaisseaux de la matrice, & abondant jusqu'à en forcer les orifices, faute de pouvoir y étre contenu, dans les cas suivans, où il se trouve que le chyle abonde trop dans le sang.

1°. Dans les femmes qui mangent beaucoup, & qui se nourrissent d'alimens fort succulens, ce qui fait beaucoup de chyle.

2°. Dans les femmes qui font peu d'exercice, & qui menent une vie paresseuse & sédentaire, ce qui dissipe peu de chyle.

3°. Dans les femmes accouchées qui ont étouffé leur lait, & dans les nourrices qui cessent de nourrir de trop bonne heure, ce qui fait que le chyle qui se convertissoit en lait, tourne alors en entier en suc laiteux de la matrice.

Dans les fleurs blanches qui dépendent de ce *premier* ordre de causes, l'humeur qui coule est blanche, épaisse

& véritablement laiteuse, parce que c'est du véritable lait qui ne péche que par l'abondance.

II. Le suc laiteux est trop fluide, & fluide jusqu'à s'enfuir par les orifices de ses vaisseaux, quoique assez bien fermés, dans les cas suivans, où le sang qui le fournit se trouve trop séreux lui-même, comme,

1°. Dans les femmes d'un tempérament pituiteux & phlegmatique, ou accoutumées à boire beaucoup d'eau.

2°. Dans les femmes dont le sang est dissous par le fiévre lente, ou par quelque autre maladie de langueur.

3°. Dans les femmes qui se sont fondu le sang par l'usage des remedes apéritifs, & des atténuans trop forts ou trop long-tems continués.

Dans les fleurs blanches qui viennent de ce *second* ordre de causes, l'humeur qui coule est claire, mucilagineuse, semblable à de l'eau de gruau; parce que le suc laiteux se trouve délayé dans trop de sérosité.

III. Les orifices des vaisseaux laiteux de la matrice sont trop ouverts,

ou trop aiſés à s'ouvrir ; & par conſéquent laiſſent échapper trop facilement le ſuc laiteux qu'ils contiennent dans les cas ſuivans,

1°. Dans les femmes d'une conſtitution naturellement foible & délicate, en qui tous les vaiſſeaux, & par conſéquent ceux de la matrice, ſont par le vice même de leur conformation trop lâches, trop minces, trop ouverts, ou trop aiſés à ouvrir.

2°. Dans les femmes en qui les vaiſſeaux laiteux de la matrice, & par conſéquent leurs orifices ſont trop ramollis par le ſuc même laiteux, qui eſt trop ſéreux par l'effet des différentes cauſes qu'on vient de rapporter.

3°. Dans les femmes en qui la tunique intérieure de la matrice, qui ſert à aſſujettir & à reſſerrer les orifices des vaiſſeaux laiteux, eſt relâchée ou affoiblie par des accouchemens fréquens ou laborieux, ou par pluſieurs fauſſes-couches.

4°. Dans les femmes en qui la matrice eſt miſe trop ſouvent en contraction par des chatouillemens laſcifs, ou par l'excès de la proſtitution, ce qui,

en répétant trop souvent l'expression des vaisseaux laiteux de la matrice, en force les orifices & les relâche à la fin.

Dans les fleurs blanches produites par ce *troisieme* ordre de causes, l'humeur tient ordinairement le milieu entre celle des fleurs blanches laiteuses, & celle des fleurs blanches mucilagineuses. D'un côte, elle est moins épaisse, moins blanche, moins laiteuse que dans les fleurs blanches laiteuses; mais de l'autre, elle est en même tems plus épaisse, plus blanche, & plus laiteuse que dans les fleurs blanches mucilagineuses, c'est-à-dire, qu'elle est semblable à du lait délayé dans beaucoup d'eau; ou si l'on veut, à du petit lait mal clarifié.

On n'a parlé jusqu'ici que des fleurs blanches laiteuses simples, qui ne dépendent que d'une seule cause, ou de l'abondance, ou de la ténuité du suc laiteux, ou de l'inertie des orifices des vaisseaux destinés à le contenir; & c'est la *premiere classe* des fleurs blanches de cette espéce

Mais on juge bien qu'il doit y avoir des fleurs blanches laiteuses plus com-

posées, qui dépendent de deux de ces causes à la fois, c'est-à-dire, de l'abondance & de la ténuité du suc laiteux, de la ténuité de ce suc & de l'inertie des orifices des vaisseaux qui le contiennent; ou enfin, de l'inertie des orifices de ces vaisseaux & de l'abondance de ce suc; & c'est-là la *seconde classe* des fleurs blanches de cette espéce.

Il peut même arriver, & il arrive souvent, que les fleurs blanches laiteuses viennent de ces trois causes réunies, de l'abondance du suc laiteux, de sa ténuité, & de l'inertie des orifices de ces vaisseaux; & c'est alors la *troisiéme classe* de cette espéce de fleurs blanches.

On ne s'arrête pas à rendre raison des différentes combinaisons des causes des fleurs blanches laiteuses, qui peuvent donner lieu aux fleurs blanches composées de la seconde & de la troisiéme classe. Il suffit de peser les différentes causes des fleurs blanches simples de la premiere classe, pour juger quelles sont celles qui ont le plus d'affinité, & qui peuvent le plus aisément

produire par leur concours, ces combinaiſons particulieres.

Cauſes des Fleurs blanches lymphatiques.

LA lymphe qui circule dans les vaiſſeaux lymphatiques, dont la ſurface de la tunique interne de la matrice eſt arroſée, ne peut s'épancher dans la cavité de la matrice, & donner lieu aux fleurs blanches lymphatiques, que par une de ces deux cauſes, 1°. Parce qu'elle ſe trouve arrêtée dans ſes vaiſſeaux, & forcée à ſuinter à travers leurs tuniques, après les avoir dilatées; & dans ce cas, la matrice eſt dans un état d'œdème: 2°. Parce que l'intrégrité de ſes vaiſſeaux ſe trouve altérée en quelques endroits, & que ces entamures lui donnent des iſſues pour s'échapper; & dans ce cas-là, la matrice eſt dans un état d'exulcération: entrons dans l'examen de ces deux cauſes.

I. La lymphe eſt arrêtée dans ſes vaiſſeaux, & forcée à ſuinter par les pores de leurs tuniques, & à s'épancher dans la cavité de la matrice dans trois cas,

1°. Quand il y a une descente de matrice, & une descente considérable, qui en allongeant, repliant, tiraillant, ou comprimant les vaisseaux lymphatiques, arrête ou retarde le cours de la lymphe.

2°. Quand il y a des obstructions, des tubercules, des squirrhes, des cancers dans le corps méme de la matrice, qui y compriment les vaisseaux lymphatiques, & qui arrêtent la circulation de la lymphe.

3°. Quand il y a des engorgemens, des tumeurs, des endurcissemens dans les glandes lymphatiques, où vont aboutir les vaisseaux lymphatiques qui reviennent de la matrice, comme dans les glandes du bassin, ou de la bifurcation des iliaques, ce qui empêche la lymphe d'avancer, & l'oblige de s'arrêter dans ses vaisseaux capillaires.

Les obstacles mentionnés dans les deux derniers articles, peuvent venir, ou d'un épaississement du sang, & surtout de la lymphe, produit par des causes ordinaires, ou, ce qui est plus fréquent, d'un épaississement du sang

ou de la lymphe, produit par quelque levain vicieux, ſoit vérolique, ſcorbutique, écrouelleux ou chancreux; & de-là vient que cette eſpèce de fleurs blanches accompagne preſque toujours ces maladies, quand elles ſont invétérées.

II. L'intégrité des vaiſſeaux lymphatiques eſt altérée dans la matrice, & ces entamures donnent lieu à l'épanchement de la lymphe dans deux cas.

1°. Quand les vaiſſeaux lymphatiques, à force d'être trop pleins de la lymphe qui y eſt arrétée, crèvent d'eux-mêmes en quelques endroits; & c'eſt la ſuite ordinaire de l'engorgement de ces vaiſſeaux, trop grand ou trop long.

2°. Quand il y a quelques endroits de la tunique intérieure de la matrice déchirés, gercés, entamés ou rongés; ce qui ne peut ſe faire ſans porter atteinte à l'intégrité des vaiſſeaux lymphatiques qui s'y diſtribuent.

Les cauſes de ces ſolutions de continuité dans les vaiſſeaux lymphatiques de la matrice, ſont les mêmes que

celles de la ſolution de continuité dans les vaiſſeaux ſanguins, dont on a amplement parlé dans le *Chapitre précédent*; ou du moins elles n'en different que par le dégré d'activité, car, au lieu qu'il faut que l'action de ces cauſes ſoit aſſez grande, quand elle doit s'étendre juſques ſur les vaiſſeaux ſanguins, on peut & on doit la ſuppoſer beaucoup plus foible, quand elle ſe borne aux ſeuls vaiſſeaux lymphatiques, qui ſont plus aiſés à déchirer & à ronger.

Ce qu'on a dit des combinaiſons des trois différens ordres des fleurs blanches laiteuſes, doit s'entendre de même des deux ordres de fleurs blanches lymphatiques.

1°. Ces fleurs blanches peuvent être ſimples, & ne dépendre que d'une ſeule cauſe, ou du ſuintement de la lymphe ou de l'épanchement.

2°. Ces fleurs blanches peuvent être compoſées & dépendre de deux cauſes à la fois, du ſuintement & de l'épanchement de la lymphe; & cette combinaiſon ne doit pas être rare, vû l'affinité des cauſes.

Ajoutons un dernier cas qui peut arriver, & qui arrive ſouvent ſans doute, quoiqu'il ſoit difficile de s'en aſſurer ; c'eſt que les fleurs blanches laiteuſes concourent quelquefois avec les fleurs blanches lymphatiques, & alors cette combinaiſon donne lieu à des fleurs blanches, en partie laiteuſes, & en partie lymphatiques, ou, ſi on l'aime mieux, à des fleurs blanches lymphatiques laiteuſes.

§. III. Explication des différences propoſées dans la Deſcription des Fleurs blanches.

Premiere différence. Les fleurs blanches ſont avec ſuppreſſion des régles, ou ſans ſuppreſſion.

1°. Il y a ſuppreſſion des régles dans le concours de ces trois conditions, quand les fleurs blanches ſont laiteuſes, quand elles ſont du ſecond ou du troiſiéme ordre, quand l'écoulement eſt abondant ; parce qu'alors les vaiſſeaux laiteux ſe vuident à meſure qu'ils ſe rempliſſent, & par conſéquent ne peuvent

jamais comprimer les veines voiſines, juſqu'à détourner le ſang dans les appendices veineuſes, comme il le faut pour la menſtruation. La ſuppreſſion des régles arrive auſſi à la longue dans les fleurs blanches lymphatiques, quand elles ont duré long-tems, qu'elles ont été abondantes, & qu'elles ont épuiſé les malades, ce qui eſt un état directement oppoſé à la pléthore néceſſaire pour l'éruption des régles; mais dans l'un & dans l'autre de ces cas, la ſuppreſſion totale n'arrive qu'après que les régles ont paſſé par pluſieurs dégrés ſucceſſifs de diminution.

2°. Il n'y a point de ſuppreſſion, quand les fleurs blanches ſont laiteuſes & du premier ordre, ou qu'elles ſont lymphatiques & récentes, parce que dans le premier cas, les vaiſſeaux laiteux ne laiſſent guere couler que le trop plein, & reſtent par conſéquent aſſez gonflés pour provoquer les régles; & que dans le ſecond, il n'y a pas encore d'épuiſement capable de ſupprimer l'éruption des régles. Cependant dans ces cas là même, quand le mal dure, l'écoulement des régles s'en

ressent, & après avoir diminué peu-à-peu, il cesse enfin entierement.

Seconde différence. Les fleurs blanches sont ou habituelles, ou sujettes à des intermissions.

1°. Les fleurs blanches laiteuses du second & du troisieme ordre, sont ordinairement habituelles, surtout quand la ténuité du suc laiteux, ou la dilatation des orifices des vaisseaux destinés à le contenir, sont considérables, parce qu'alors ce suc doit distiller continuellement. Les fleurs blanches lymphatiques sont aussi presque toujours habituelles, parce que la lymphe doit s'écouler sans discontinuation, dès qu'on suppose les vaisseaux lymphatiques forcés ou déchirés.

2°. Les fleurs blanches laiteuses du premier ordre sont au contraire toujours intermittentes, parce que alors les vaisseaux ne laissent couler le suc laiteux, qu'ils contiennent, que quand ils en sont trop pleins Les fleurs blanches laiteuses du second & du troisieme ordre sont intermittentes de même, toutes les fois que la ténuité du suc laiteux ou la dilatation des

orifices des vaiſſeaux qui le contiennent, ne ſont portées qu'à un degré aſſez médiocre pour faire que le ſuc laiteux ne puiſſe s'ouvrir une iſſue & s'écouler, qu'après s'être accumulé juſqu'à une certaine quantité, & par conſéquent pendant un certain tems. Par là il eſt aiſé de juger que les fleurs blanches, qui ſont intermittentes, peuvent devenir habituelles, & que quelquefois celles qui ſont habituelles, peuvent auſſi devenir intermittentes.

Troiſiéme différence. L'écoulement des fleurs blanches habituelles eſt ou variable & ſujet à des augmentations, ou uniforme & ſans augmentation.

1o. Les fleurs blanches laiteuſes, qui ſont habituelles, ſont toujours ſujettes à des augmentations, toutes les fois que l'écoulement n'épuiſe pas en entier tout le ſuc laiteux, qui aborde dans les vaiſſeaux de la matrice, parce que ce qui en reſte, doit peu-à-peu y former un amas, qui s'écoulera par intervalles, quand il aura été porté à un certain degré. Les fleurs blanches lymphatiques ſont ſujettes auſſi

à des variations, qui font qu'elles diminuent, quand la lymphe eſt détournée des vaiſſeaux de la matrice par quelque évacuation, ou qu'elles augmentent, quand elle y eſt déterminée par quelque vice dans le régime ou par quelque exercice violent.

2°. Les fleurs blanches laiteuſes, qui ſont habituelles, coulent uniformement & ſans augmentation, toutes les fois que le ſuc laiteux s'écoule en entier à meſure qu'il ſe ſépare, ſans qu'il en reſte jamais dans les vaiſſeaux. Les fleurs blanches lymphatiques ont un cours uniforme de meme, quand il n'y a aucune variation marquée dans le régime, dans les exercices, dans les évacuations, ni dans les autres cauſes non-naturelles.

Quatrieme Différence. Les augmentations des fleurs blanches habituelles gardent un ordre périodique, ou n'en gardent aucun.

1°. Ces augmentations gardent preſque toujours un ordre périodique, quand elles arrivent à des fleurs blanches laiteuſes, parce qu'alors elles dépendent de l'amas du ſuc laiteux accu-

mulé peu-à-peu dans ſes vaiſſeaux, & que ces amas ſe font ſuivant la période des régles.

2°. Ces augmentations ne gardent aucun ordre périodique, quand elles arrivent dans des fleurs blanches lymphatiques, parce qu'elles ne reconnoiſſent alors que des cauſes purement accidentelles. Elles n'en gardent pas même dans les fleurs blanches laiteuſes, quand les cauſes accidentelles ſont aſſez fortes pour déranger l'ordre périodique, qui devroit s'y trouver.

Cinquieme Différence. Les retours des fleurs blanches intermittentes ſont périodiques, ou ne le ſont pas.

1°. Ces retours ſont périodiques, toutes les fois que les fleurs blanches intermittentes ſont des fleurs blanches laiteuſes, parce que ces retours viennent alors de ce que la quantité du ſuc laiteux qui s'eſt accumulé dans les vaiſſeaux de la matrice, eſt aſſez abondante pour les forcer à s'ouvrir, & que c'eſt dans des intervalles réglés & périodiques que cette quantité de ſuc laiteux doit s'accumuler chaque différente fois. Ainſi, dans ces cas-là, à moins que quelque cauſe accidentelle

ne dérange cet ordre, les fleurs blanches, après avoir été suspendues, doivent reparoître quelques jours avant l'éruption des régles, parce qu'il a fallu ce tems là pour l'accumulation du suc laiteux : Elles doivent augmenter de jour en jour jusqu'au tems de l'éruption, parce que la quantité du suc laiteux va en augmentant jusqu'à ce tems là : Elles diminuent ensuite peu-à-peu, à mesure que les vaisseaux laiteux se vuident & que leurs orifices se resserent, & enfin quand ces orifices se sont refermés, elles cessent tout-à-fait, pour revenir de nouveau dans le même ordre, tant qu'il ne surviendra point de cause capable de les déranger.

2°. Ces retours sont au contraire irréguliers, quand les fleurs blanches sont lymphatiques, parce qu'ils dépendent alors du concours fortuit de plusieurs causes accidentelles. Voyez la *Différence troisieme*. Quelquefois on observe la même irrégularité dans les retours des fleurs blanches, même laiteuses, quand l'ordre périodique se trouve interverti par quelque accident étranger, comme on l'a déja dit.

Sixieme Différence. Les fleurs blanches sont de différente couleur, quelquefois blanches comme du lait, comme du petit-lait, comme de l'eau de gruau; quelquefois claires comme de l'eau; quelquefois jaunes, couleur de souci, couleur d'or, jaune-clair; quelquefois vertes, brunes, rougeâtres.

1°. Elles sont blanches comme du lait, comme du petit-lait, comme de l'eau de gruau, lorsqu'elles sont laiteuses du premier, du second ou du troisieme ordre, & que la couleur naturelle du suc laiteux n'est point altérée.

2°. Elles sont claires comme de l'eau, lorsqu'elles sont lymphatiques, & que la lymphe est pure & sans altération.

3°. Elles sont jaunes, & jaunes de différentes nuances, quand la couleur naturelle du suc laiteux ou de la lymphe se trouve altérée par le mélange de quelques parties de bile, plus ou moins abondantes, plus ou moins épaisses, plus ou moins jaunes; ou par le mélange de quelques gouttes de sang, plus ou moins abondantes, plus

ou moins intimement mêlées. La premiere cause n'a pas besoin de preuves ; la seconde peut être prouvée par l'exemple des crachats qu'on rend dans la péripneumonie, dont la couleur jaune & saffranée vient moins du mêlange de la bile, que de celui de quelques gouttes de sang, qui y sont intimement confondues.

4°. Elles sont vertes, quand la bile, qui s'y trouve mêlée, est d'une couleur porracée, ou que les parties purulentes, dont elles sont chargées, leur communiquent cette couleur.

5°. Elles sont rouges, comme de la lavure de chair, & quelquefois même couleur de roses, suivant que la quantité de sang, qui s'épanche & qui s'y méle, est plus ou moins grande, & qu'elle y est mêlée plus ou moins intimement.

Septieme Différence. Quelquefois les fleurs blanches sont sans odeur & sans acrimonie ; quelquefois elles sont âcres & rongeantes ; quelquefois elles ont une odeur forte & même fétide.

1°. Elles sont sans acrimonie, quand l'humeur laiteuse & la lymphe sont

pures & ſans aucun mélange ni de bile, ni de pus ; que ces humeurs ſont fournies par un ſang doux, & qu'elles ne croupiſſent pas dans la matrice.

2°. Elles ſont au contraire âcres & rongeantes dans les trois cas oppoſés, quand ces humeurs ſont altérées par quelque mélange de bile ou de pus ; quand elles viennent d'un ſang âcre & ſalin ; quand elles ſont long-tems retenues dans la matrice, où elles s'échauffent & ſe corrompent.

3°. Elles ont de l'odeur, & ſouvent même une odeur fétide, dans les mêmes circonſtances.

§. IV. *Symptomes.*

I. L'ÉCOULEMENT des fleurs blanches diminue la quantité du ſang, & la diminue d'autant plus, qu'il eſt plus abondant, plus habituel, plus invétéré. De-là vient la maigreur & la pâleur, toujours proportionnées à la grandeur & à la longueur du mal.

II. A meſure que la quantité du ſang diminue, les fibres des muſcles ſe relâchent faute d'être tendues par les

vaisseaux de sang qui les arrosent; & en même tems les esprits animaux y coulent en moindre quantité, parce qu'il s'en sépare moins dans le cerveau. De-là vient le relâchement des muscles & par conséquent l'abbattement & l'épuisement des forces.

III. La diminution du volume de sang cause la diminution de la quantité de salive, qui se sépare dans les glandes de la bouche, ce qui en affoiblit l'action ; & la diminution de l'influx des esprits animaux cause l'atonie des papilles nerveuses de la langue, ce qui en affoiblit la sensibilité. De-là vient l'inappétence & le dégoût.

IV. Par les mêmes raisons, la lymphe stomacale doit se séparer alors en moindre quantité, parce que le volume du sang est moindre : Les fibres de l'estomac doivent en meme tems être dans l'inertie, parce que les esprits n'y coulent plus aussi abondamment. De-là vient que la digestion des alimens est lente & imparfaite.

V. La perte en blanc enleve du sang une partie du chyle ou de la lymphe, qui avoient déja eu le tems de

s'y perfectionner, & pour les remplacer, les premieres voies ne fournissent qu'un chyle mal préparé, & souvent même qu'une sérosité trop abondante, De-là vient la *Cachexie*.

VI. Les contractions du cœur sont foibles dans les fleurs blanches, par les mêmes raisons qui causent la foiblesse des contractions des autres muscles. *Voyez N°.* 2. Le sang ne sera donc poussé que foiblement dans les extrémités capillaires des artères, & les humeurs plus foiblement encore dans les canaux sécrétoires des différens couloirs, lesquels prennent naissance des extrémités des artères capillaires. Mais ces humeurs qui se forment alors d'un chyle mal digéré, sont plus épaisses qu'à l'ordinaire: Elles doivent donc, par le concours de ces deux causes, croupir, s'arréter, s'épaissir dans leurs propres couloirs. De-là viennent les engorgemens & les obstructions des différens viscères, & même des différentes glandes lymphatiques.

VII. Les engorgemens & les obstructions des viscères, lorsque ces embarras sont portés à un certain degré,

gênent le cours du ſang ; & dans les mêmes cas, les engorgemens & les obſtructions des glandes lymphatiques arrêtent le cours de la lymphe. Par la premiere de ces deux cauſes, la ſéroſité lymphatique du ſang arrêté dans ſes vaiſſeaux, doit paſſer plus abondamment dans les veines lymphatiques, qui en naiſſent ; Par la ſeconde, la ſéroſité lymphatique, qui eſt paſſée dans ces veines doit en revenir plus difficilement ; & par le concours de toutes les deux, la ſéroſité lymphatique du ſang doit croupir & s'accumuler en différens endroits du corps, ſuivant les différentes ſituations ; dans les extrémités inférieures, quand les malades ſont long-tems debout ou aſſiſes ; au viſage, aux paupieres, autour des yeux, quand elles ſe tiennent couchées.

VIII. Le mauvais chyle, que les premieres voies fourniſſent journellement au ſang, & les humeurs différentes, que les obſtructions des viſcères retiennent continuellement dans le ſang, en doivent peu-à peu altérer la conſtitution naturelle & lui communiquer

quer enfin une acrimonie vicieuſe. De-là vient que la cachexie, qui n'étoit d'abord que ſéreuſe dans les fleurs blanches, devient à la longue âcre & muriatique.

IX. Par-là les fleurs blanches, de quelque nature qu'elles aient été d'abord, deviennent auſſi preſque toujours âcres & rongeantes, & cauſent enfin dans le vagin & ſur-tout dans la vulve des gerçures ou entamures. De-là les démangeaiſons, les cuiſſons, les excoriations, les ulcères, qui arrivent dans ces parties.

X. Par les mêmes raiſons, les fleurs blanches les moins capables d'irriter dans le commencement, entament à la fin la ſurface interne de la matrice, & y attirent une phlogoſe plus ou moins grande, plus ou moins douloureuſe. De-là viennent la tenſion & la douleur de la matrice; les douleurs des lombes, des reins, des aînes, du pubis, &c. ſuivant les endroits de la matrice qui ſont les plus affectés.

XI. Les accidens mentionnés aux Nos. IX & X, ſont d'autant plus graves & arrivent d'autant plutôt, que les

fleurs blanches ſont plus âcres & plus rongeantes de leur nature, que le tempérament des malades eſt plus bilieux, ou que le régime qu'elles gardent eſt plus mauvais.

XII. Dans ces circonſtances, le vice que le ſang contracte journellement, la qualité purulente de l'humeur, dont la matrice eſt abbreuvée, & dont quelques parties rentrent dans le ſang, les douleurs preſque continuelles de la matrice, & le mauvais chyle, qui vient des premieres voies, doivent enfin exciter une fiévre lente, ſujette à des redoublemens, médiocres dans le commencement, mais qui augmente peu-à-peu, & qui en augmentant, contribue à aigrir le mal de plus en plus.

XIII. Le même méchaniſme, qui contracte & qui reſſerre la veſſie, quand les malades font effort pour piſſer, contracte & reſſerre la matrice dans le même tems. Ainſi l'humeur laiteuſe ou lymphatique, qui croupit dans la matrice, doit en couler, en même tems que l'urine coule de la veſſie, & le mêlange doit s'en faire dans la vulve. De-là vient que dans les femmes, qui

ont des fleurs blanches, les urines ſont épaiſſes, troubles, chargées de filamens ou floccons, & d'autant plus troubles, plus épaiſſes & chargées de floccons plus apparens, que les fleurs blanches ſont elles-mêmes ou plus abondantes, ou plus laiteuſes, ou plus purulentes.

XIV. Les femmes ſujettes aux fleurs blanches ſont preſque toujours ſtériles, & ſuppoſé qu'elles conçoivent, ce qui eſt rare, ou elles font des fauſſes-couches, ou du moins elles n'accouchent preſque jamais que d'enfans foibles, languiſſans, mal ſains. Comme il faut, pour l'explication de ces faits, connoître les conditions néceſſaires pour la conception, pour la geſtation, & pour la nutrition du fœtus, on remet à en parler au *Livre III*, où l'on examinera en détail ce qui concerne ces fonctions.

XV. Par la même-raiſon, c'eſt au *Livre II.* où l'on doit parler de l'ulcère, de l'hydropiſie, & de la chûte de la matrice, qu'on renvoye l'explication des cauſes qui font que les fleurs blan-

ches invétérées attirent si souvent ces sortes de maux.

§. V. *Diagnostic.*

Diagnostic du mal. Les femmes regardent les fleurs blanches comme une maladie honteuse, d'où vient qu'elles ont peine à l'avouer, & qu'elles poussent quelquefois le mystère jusqu'à ne demander conseil qu'à l'extrémité. Souvent même elles cachent encore des circonstances, qui pourroient servir à mieux constater la nature, l'espèce, la cause du mal.

Ce n'est donc pas sans difficulté qu'on parvient à s'assurer qu'elles ont des fleurs blanches, lorsqu'à force de les interroger l'on en arrache l'aveu d'un écoulement blanc ou séreux, assez abondant, sans cuisson, chaleur, ni douleur dans les parties, qui n'est accompagné d'aucune ardeur d'urine, qui ne les empêche pas de souffrir sans douleur l'approche de leurs maris, qui augmente vers le tems des régles, qui diminue quand on s'en éloigne, qui quelquefois cesse & revient périodi-

quement ou irréguliérement, qui même, quand il eſt habituel, eſt ſujet pour l'ordinaire à des variations plus ou moins marquées, plus ou moins irrégulieres.

Cependant avec tous ces ſignes-là, on ne laiſſe pas de confondre ſouvent l'écoulement des fleurs blanches, avec deux autres écoulemens qui viennent des mêmes endroits, ſçavoir l'écoulement d'un ulcère dans la matrice, & l'écoulement d'une chaude-piſſe, ou d'une gonorrhée habituelle & virulente; & c'eſt d'avec ces écoulemens qu'il importe le plus de diſtinguer les fleurs blanches.

I. On peut avoir à diſtinguer les fleurs blanches d'avec l'écoulement purulent de l'ulcère de la matrice dans deux cas; *l'un*, quand les fleurs blanches ſont récentes, *l'autre*, quand elles ſont invétérées.

Le diagnoſtic eſt aiſé dans le *premier cas*, c'eſt-à-dire, quand les fleurs blanches ſont récentes.

1°. En ce que dans les fleurs blanches récentes, la matiere n'a rien de purulent; au lieu qu'elle eſt purulente

dans l'écoulement d'un ulcère de la matrice.

2°. En ce que dans les fleurs blanches récentes la matiere est sans odeur & sans âcreté, ou du moins a peu d'odeur & peu d'âcreté ; au lieu que dans l'écoulement purulent la matiere est toujours fort âcre & fort fétide.

3°. En ce que dans les fleurs blanches récentes, il n'y a ni douleur, ni chaleur dans la matrice, ou qu'il n'y a au plus qu'une douleur & qu'une chaleur fort légeres ; au lieu que la douleur est vive & la chaleur forte dans l'écoulement d'un ulcère.

4°. En ce qu'il n'y a point de fiévre dans les fleurs blanches récentes ; & qu'au contraire il y a toujours une fiévre lente dans l'écoulement purulent d'un ulcère de la matrice.

5°. En ce qu'il n'a point précédé de signe d'inflammation, d'abscès, ni d'ulcère dans la matrice dans les fleurs blanches récentes ; au lieu qu'il en a toujours précédé dans l'écoulement purulent d'un ulcère.

Dans le *second cas*, c'est à-dire, quand les fleurs blanches sont invété-

rées, le diagnoſtic doit être fondé ſur les mêmes ſignes, mais il eſt beaucoup plus difficile, parce qu'il arrive ſouvent que les fleurs blanches invétérées ſont accompagnées de fiévre lente, & même de douleur & de chaleur dans la matrice aſſez vives, & que l'humeur eſt non-ſeulement âcre & fétide, mais même purulente, ou du moins d'une qualité qui approche beaucoup de la purulence, c'eſt-à-dire, qu'il arrive ſouvent que les fleurs blanches invétérées réuniſſent la plûpart des ſignes qu'on vient de marquer, comme propres aux écoulemens purulens : mais auſſi le plus ſouvent ne faut-il pas dans ce cas s'aviſer de diſtinguer ces ſortes de fleurs blanches d'avec ces eſpéces d'écoulemens, parce qu'on ſçait par expérience que les fleurs blanches invétérées deviennent à la longue preſque toujours purulentes dans les perſonnes cacochymes, quoiqu'elles ne le deviennent pas dans toutes au même dégré, ni dans le même eſpace de tems.

II. On peut pareillement avoir à diſtinguer les fleurs blanches d'avec

l'écoulement d'une chaude-pisse dans *trois* cas, lorsque la chaude-pisse est récente; lorsqu'elle est invétérée, & qu'elle a dégénéré en gonorrhée habituelle; lorsque la chaude-pisse & les fleurs blanches se trouvent compliquées ensemble, soit que la chaude-pisse survienne aux fleurs blanches, ou les fleurs blanches à la chaude-pisse.

Dans le *premier* cas, c'est-à-dire, tant que la chaude-pisse est récente, & par conséquent inflammatoire, le diagnostic est assez facile.

1°. En ce que dans les fleurs blanches, il n'y a point d'ardeur d'urine; & qu'il y en a dans la chaude-pisse récente.

2o. En ce que dans les fleurs blanches il n'y a point d'inflammation ni dans la vulve, ni dans le vagin; & que dans la chaude-pisse récente il y a inflammation dans l'un ou dans l'autre endroit, & souvent dans tous les deux.

3o. En ce que dans les fleurs blanches, les femmes souffrent sans douleur l'approche des hommes; & qu'elles ne peuvent pas la souffrir sans douleur dans la chaude-pisse récente.

4°. En ce que dans les fleurs blanches il y a presque toujours douleur aux lombes, plus ou moins vive; & qu'il n'y en a point du tout dans la chaude-pisse récente.

Dans le *second* cas, c'est-à-dire, quand la chaude-pisse a dégénéré en gonorrhée habituelle, le diagnostic est plus difficile, & l'on ne peut le fonder que sur les signes suivans.

1°. Sur ce que l'écoulement des régles subsiste sans diminution dans la gonorrhée habituelle, au lieu qu'ordinairement il cesse ou diminue dans les fleurs blanches de la même date.

2°. Sur ce que la gonorrhée habituelle a été précédée par les signes, qui sont propres à la chaude-pisse récente & inflammatoire; au lieu que ces signes n'ont point précédé dans les fleurs blanches.

3°. Sur ce que dans la gonorrhée habituelle l'écoulement est très-médiocre; au lieu qu'il est ordinairement plus abondant daus les fleurs blanches.

4°. Sur ce que la gonorrhée habituelle se communique à ceux qui ont commerce avec les malades; au lieu

que les fleurs blanches ne ſont jamais contagieuſes, & qu'elles n'aboutiſſent au plus qu'à produire de légeres excoriations ſans ſuite.

Dans le *troiſieme* cas, c'eſt-à-dire, quand les fleurs blanches & la chaude-piſſe ſe trouvent compliquées, ou c'eſt 1°. Parce que la chaude-piſſe ſurvient aux fleurs blanches ; & alors on a eu le tems de reconnoître d'avance les fleurs blanches par les ſignes qui leur ſont propres, & qu'on a rapportés au commencement de cet article : & quand la chaude-piſſe ſurvient, on doit la reconnoître par les ſignes qui la déſignent, tels que l'ardeur d'urine ; la chaleur, la phlogoſe, l'inflammation des parties, la douleur dans l'acte vénérien, &c.

Ou c'eſt 2°. Parce que les fleurs blanches ſurviennent à la chaude-piſſe, ce qui eſt pourtant rare, & alors on a dû d'avance diſtinguer par ſes ſignes la chaude-piſſe, quand elle a commencé ; & on peut diſtinguer à leur tour les fleurs blanches, par les ſignes qui les caractériſent, quand elles ſurviennent.

III. Les ſignes qu'on vient de rapporter, ſuffiroient pour diſtinguer les fleurs blanches d'avec la chaude-piſſe & même d'avec la gonorrhée habituelle & virulente, ſi l'on pouvoit toujours compter ſur la vérité du rapport qu'on fait. Mais il arrive quelquefois que les malades n'ont eu que des chaude-piſſes légeres, qui n'ont pas cauſé aſſez d'ardeur d'urine, ni aſſez de chaleur dans les parties pour ſe faire remarquer; d'autres fois, il arrive que les malades peu attentives ou mal inſtruites ne ſe ſont pas apperçues de ces accidens, quoique plus marqués, ou les ont négligés comme de peu de conſéquence; enfin, il arrive plus ſouvent encore que les malades ont de fortes raiſons de cacher ce qu'elles ont eu & qu'elles ont obſervé, pour tâcher de faire prendre le change. Dans ces cas, voici les moyens de ſe tirer de l'incertitude où elles laiſſent par ſimplicité, ou d'éviter les piéges qu'elles tendent par malice, & de ſe procurer les lumieres néceſſaires pour juger ſi l'écoulement, dont elles ſe plaignent, doit être rapporté à une gonorrhée virulente habituelle,

ou à de ſimples fleurs blanches.

1°. On doit d'abord bien peſer la quantité de l'écoulement. En général, l'écoulement eſt toujours médiocre dans la gonorrhée habituelle, au lieu qu'il eſt ordinairement aſſez abondant dans les fleurs blanches. Ainſi l'on peut décider aſſez sûrement pour les fleurs blanches, quand l'écoulement eſt abondant ; mais il ne faut pas diſſimuler que quand il eſt médiocre, ce ſigne n'eſt pas auſſi déciſif pour la gonorrhée, parce qu'il y a des fleurs blanches, qui ne ſont guere plus abondantes, qu'une ſimple gonorrhée.

2°. Dans ce dernier cas, il faut avoir recours à la viſite des malades. On diſtingue dans les femmes trois ſiéges de la chaude-piſſe, & par conſéquent tout autant de ſiéges de la gonorrhée habituelle. 1o. La proſtate, d'où la matiere coule dans le haut de la vulve par les orifices des lacunes à droite & à gauche de l'urèthre : 2°. Les glandes de Cowper placées au bas de la vulve dans l'iſthme, ou autour de l'entrée du vagin, d'où la matiere coule dans le bras de la vulve près de l'anus, ou dans le

fond de la vulve, près de l'entrée du vagin.: 3°. Les glandes mêmes du vagin, d'où la matiere tombe dans le canal du vagin, & s'écoule de-là dans la vulve.

Dans les deux premiers cas, par la visite des malades, ou l'on s'assure de la réalité de la gonorrhée; quand on voit à l'œil la matiere sortir des lacunes ou des orifices des glandes de Cowper; quand on la voit à l'œil se ramasser au haut, au bas, au fond de la vulve, sans que rien coule du vagin; quand on distingue à l'œil la rougeur de l'extrémité des lacunes, ou des orifices des glandes de Cowper, ou l'on s'assure, au contraire, qu'il n'y a que de simples fleurs blanches, quand on voit la matiere couler du vagin, sans aucune altération dans les extrémités des différens canaux excrétoires de la prostate & des glandes de Cowper.

3°. Mais on n'a pas le même avantage dans le troisieme cas, parce que dans la gonorrhée du vagin la matiere coule du fond du vagin même, comme dans les fleurs blanches les plus simples. Il ne reste donc alors d'autre ressource que de s'informer de la conduite

des malades, ou de celle de leurs maris, si elles sont mariées; & si l'on a des soupçons raisonnables, on doit employer sans hésiter les remedes, qui conviennent pour la gonorrhée, & qui heureusement ne sont pas contraires aux fleurs blanches. Cette pratique procurera bientôt les éclaircissemens nécessaires, car si elle réussit en plein, c'est une preuve que le mal n'étoit qu'une simple gonorrhée; si elle ne réussit point du tout, c'est une marque que le mal n'est que des fleurs blanches; si elle réussit, mais ne réussit qu'imparfaitement, on aura raison d'en conclure, que le mal étoit une gonorrhée & des fleurs blanches compliquées ensemble.

IV. On ne feroit jamais dans cet embarras, s'il étoit vrai qu'il y eût un signe certain pour distinguer l'écoulement de la gonorrhée d'avec celui des fleurs blanches, comme plusieurs [1] Mé-

[1] Johannes Fernelius, *Patholog. Lib. VI. Cap.* 16.

Jean Liebault, *De la santé, fécondité & maladies des femmes. Lib. II. Cap.* 86.

Ludovicus Mercatus, *De affection. Mulier. Lib. I. Cap.* 15.

Rodericus à Castro, *De Morbis Mulierum. Lib. I. Cap.* 14.

decins l'ont prétendu. A les en croire, il n'eſt queſtion que de s'informer ſi l'écoulement dont on ſe plaint, dure pendant les régles, ou s'il ceſſe quand elles coulent. Dans le premier cas, c'eſt toujours, ſelon eux, une chaude-piſſe ou une gonorrhée ; ce ne ſont jamais que des fleurs blanches dans le ſecond.

On n'a pas cru néceſſaire de mettre ici les paſſages des Auteurs, qui ont avancé ces faits comme des faits certains, on s'eſt contenté de les indiquer, afin qu'on pût les conſulter ; mais on a trouvé à propos de rapporter les propres paroles de Baglivi, [1] qui, ſans citer perſonne, prononce comme de ſon chef ſur cette matiere du ton le plus déciſif. Cet exemple pourra ſervir à mettre en garde les jeunes Médecins

Lazare Pé, *Maladies des Femmes*, *Liv. II. Cap.* 36.

Jacobus Primeroſius, *de Morbis Mulierum.*

François Mauriceau, *Maladies des Femmes groſſes. Traité Anatomique des Parties des Femmes qui ſe ſervent à la génération*, *Cap.* 6.

Gualtherus Charleton, *De Cauſis Catameniorum & uteri Rheumatiſmo. Cap.* 8.

Petrus Freſart, *Emmenolog. Cap.* 10.

[1] *Praxeos*, *Lib. II. Cap.* 8. *Artic.* 3.

contre l'air de confiance, avec lequel cet Auteur a coutume de décider dans les cas même les plus problématiques.

Fluor albus uterinus, dit-il, *& gonorrhæa gallica adeò similibus concomitantur symptomatis, ut quisquis Medicorum ferè semper decipiatur in illorum diagnosi, præsertim cùm mulierculæ verecundiâ perfusæ gonorrhæam per impurum scortum contractam fluoribus uterinis mentiantur. Ne succedant in posterum hæc incommoda, dabo signum infallibile tales morbos ad invicem distinguendi. Pete à muliere, an superveniente menstruo sanguinis fluxu, perseveret quoque eodem tempore fluor ille albæ materiæ; si dicat quòd sic, significato eidem quòd morbus, à quo divexatur, sit gonorrhæa gallica; si verò, durante menstruatione fluor albus evanescat, & eâdem finitâ denuò regrediatur, pro certo habeas mulierem fluore uterino laborare. Cætera signa fallunt, hoc vero constans est & mulierum dolum apertè deludit.*

Mais malgré le nombre des suffrages, & le ton décisif de Baglivi, qui semble les autoriser, rien n'est plus

mal fondé, rien n'eſt plus faux que ce prétendu ſigne. 1o. L'écoulement des fleurs blanches ne ceſſe point pendant les régles, il ne fait que diſparoître, parce que l'écoulement du ſang, qui vient des mêmes endroits, ne permet plus de le diſtinguer. 2°. Il eſt évident que dans la gonorrhée, qui a ſon ſiége dans les glandes du vagin, & c'eſt de celle-là dont il s'agit ici, la même choſe doit arriver par la même raiſon, attendu que le ſang des régles, qui ſe méle alors intimement avec la matiere même de la gonorrhée, l'empêche de pouvoir être diſtinguée, & voilà ce qui rend abſolument inutile ce prétendu ſigne dans cette eſpèce de gonorrhée, dont il eſt principalement queſtion. 3°. J'ajoute que ce ſigne eſt inutile de même dans les gonorrhées des glandes de Cowper, & même dans celles des proſtates, lorſque les régles ſont abondantes, parce qu'il eſt impoſſible que toute l'étendue de la vulve ne ſoit pas alors inondée du ſang qui coule du vagin, ce qui doit altérer la matière qui ſort des canaux excrétoires de ces

glandes, & empêcher de la pouvoir distinguer.

V. Nous aurions grand tort de nous être tant occupés d'un diagnostic aussi difficile, s'il étoit vrai, comme le prétend Pitcarn, que ce diagnostic fût inutile. Il ne faut pas même s'aviser, selon lui, de distinguer la gonorrhée virulente d'avec les fleurs blanches, parce que les fleurs blanches, même lorsqu'elles n'ont rien de vérolique, ne peuvent presque jamais se guérir que par les remedes des maux vénériens : *Non opus est*, [1] dit il, *distinguere inter fluorem muliebrem gallicum & non gallicum, cum rarò (secùs ac in viris possit fluor albus tolli, etiamsi virulentus non sit, nisi remediis lui gallicæ propriis.*

C'est sur ce principe, que cet Auteur n'ordonne point de remede pour les fleurs blanches, où il ne fasse entrer le mercure doux, le cinnabre, le gayac, la salsepareille, &c. mais ce principe est faux, & cette pratique dangereuse. La raison fait assez comprendre que les remedes anti-vénériens ne

[1] *Elementor. Medicin.* Cap. 27.

ſçauroient convenir aux écoulemens, qui n'ont rien de vénérien ; & ſur cet article l'expérience eſt parfaitement d'accord avec la raiſon.

Diagnoſtic des eſpèces du mal. Quand la maladie eſt une fois bien reconnue, il faut tâcher d'en diſtinguer les diffé-rentes eſpèces, & pour en juger, il faut examiner l'état des chauffoirs.

I. Les fleurs blanches ſont laiteuſes, quand la matiere eſt épaiſſe, qu'elle s'arrête ſur un des côtés du chauffoir, ſans en pénétrer les plis, qu'elle poiſſe beaucoup, &c. Et on les regarde comme laiteuſes de la premiere, de la ſeconde, ou de la troiſiéme eſpéce, ſuivant que la matiere eſt plus ou moins blanche, ou qu'elle a plus ou moins de rapport avec l'eau de gruau.

Les fleurs blanches ſont au contraire lymphatiques, quand elles ſont ſéreuſes, qu'elles s'imbibent facilement dans les plis du chauffoir & les pénètrent, qu'elles poiſſent ou peu, ou point, &c.

II. Le ſimple examen des chauffoirs inſtruit de même ſi la matiere de la perte eſt blanche, jaune, verte, rou-

ge, & à quel dégré elle l'eſt ; comme auſſi ſi elle a de l'odeur, & à quel degré elle en a.

III. Ce n'eſt guere que par le rapport des malades, qu'on peut ſçavoir ſi la matiere eſt âcre, ſi elle ronge ou excorie les parties, ſi elle cauſe des cuiſſons, &c. ou ſi elle eſt au contraire exempte de ces mauvaiſes qualités.

IV. Enfin, c'eſt des malades qu'on doit encore apprendre ſi l'écoulement des fleurs blanches eſt habituel, ou ſujet à des intermiſſions, ſi ces intermiſſions ſont périodiques ou non, ſi l'écoulement habituel ne ſouffre pas des variations, & ſi ces variations ne ſuivent pas quelque ordre réglé, &c.

Diagnoſtic des cauſes du mal. Le troiſiéme article du diagnoſtic des fleurs blanches, regarde les cauſes qui les produiſent ; & ces cauſes ſont différentes ſuivant la différence des eſpéces de fleurs blanches.

I. Si l'humeur des fleurs blanches eſt laiteuſe, c'eſt-à-dire, ſemblable à du lait, à du petit lait, ou à de l'eau de gruau, on ne doit attribuer le mal qu'à l'épanchement de l'humeur lai-

teuſes de la matrice ; & cet épanchement, du moins quand il commence, ne reconnoît pour cauſes en général, que l'abondance & la fluidité de l'humeur laiteuſe de la matrice, ou la dilatation & le relâchement des orifices des vaiſſeaux deſtinés à la contenir ; mais l'application de ces cauſes varie dans les cas particuliers.

Ainſi 1°. Quand l'humeur eſt épaiſſe, blanche, ſemblable à du lait, & qu'elle ne coule qu'à l'approche des régles, les fleurs ne viennent que de la trop grande abondance de cette humeur, ſur tout ſi les malades ſont graſſes, qu'elles mangent beaucoup, qu'elles faſſent peu d'exercice, ou qu'elles ayent ſupprimé leur lait depuis peu, ſuppoſé qu'elles fuſſent nourrices.

2°. Quand l'humeur eſt plus claire, mais blanche & ſemblable à du petit-lait, & que l'écoulement en eſt habituel, les fleurs blanches viennent alors, & de l'abondance & de la liquidité de cette humeur, & quelquefois du relâchement des orifices des vaiſſeaux qui doivent la contenir.

3°. Quand l'humeur eſt mucilagineuſe & ſemblable à de l'eau de gruau, & que l'écoulement ne paroît que vers le tems des régles, les fleurs blanches viennent alors, ou de la ſeule liquidité trop grande de cette humeur; ou, ce qui eſt le plus ordinaire, de ſa trop grande liquidité & du relâchement des vaiſſeaux deſtinés à la contenir.

4°. Quand l'humeur eſt mucilagineuſe & ſemblable à de l'eau de gruau, & que l'écoulement eſt habituel, les fleurs blanches viennent dans ce cas, & de la trop grande liquidité de cette humeur, & du relâchement des orifices des vaiſſeaux où elle s'amaſſe.

II. Si l'humeur des fleurs blanches eſt ſéreuſe & purement lymphatique, on ne peut rapporter le mal qu'à l'épanchement de la lymphe; & cet épanchement vient, ou de ce que la lymphe ſuinte à travers les tuniques de ſes vaiſſeaux trop pleins, ou de ce qu'elle s'extravaſe hors de ſes vaiſſeaux déchirés, ce qui dépend de la nature des cauſes qui occaſionnent le mal.

Ainſi 1°. Si l'on ſçait que la malade ſoit ſujette à une deſcente de matrice;

qu'elle ait dans la matrice des obſtructions, des tubercules, quelque ſquirrhe, ou quelque cancer ; que les glandes lymphatiques qui ſervent d'entrepôt à la lymphe qui revient de la matrice, ſoient obſtruées, engorgées, endurcies, &c. & que l'on ait des preuves que ces différentes cauſes ſoient encore récentes, ou d'un dégré d'activité médiocre, dans ces cas, les fleurs blanches lymphatiques ne doivent être attribuées qu'à un ſimple ſuintement de la lymphe, à travers les tuniques des vaiſſeaux lymphatiques trop pleins, ſur-tout quand l'écoulement eſt peu abondant.

2o. Au contraire, ſi l'on a des preuves que ces mêmes cauſes, ou quelqu'une d'entr'elles, ſoient anciennes, ou portées du moins à un degré très-fort, il eſt à craindre que les vaiſſeaux lymphatiques ne ſoient déjà déchirés à force d'être trop pleins, ou trop long-tems pleins ; & dans ces cas, il y a lieu de ſoupçonner que les fleurs blanches lymphatiques viennent déjà de l'extravaſation de la lymphe, ſurtout quand elles ſont abondantes.

3°. On ne peut point douter de la dilacération des vaiſſeaux lymphatiques, ni ſe diſpenſer de rapporter les fleurs blanches à l'extravaſation de la lymphe qui en eſt la ſuite, quand on eſt inſtruit que la tunique interne de la matrice a ſouffert quelque diſtraction violente, quelque excoriation, quelque éroſion, quelque exulcération, &c.

III. Enfin, de quelque eſpéce que ſoient les fleurs blanches, & de quelque cauſe qu'elles viennent, leur couleur, leur odeur, leur âcreté, ſont des indices certains de l'état de l'intérieur de la matrice.

Ainſi 1°. Si l'humeur des fleurs blanches, ſoit laiteuſes, ſoit lymphatiques, eſt blanche, claire, ſans odeur & ſans âcreté, c'eſt une preuve qu'il n'y a dans la matrice aucune ſolution de continuité; ou du moins que la ſolution de continuité qui peut y être, doit étre très-récente, puiſqu'elle ne ſuppure pas ſenſiblement.

2°. Que ſi au contraire l'humeur eſt jaune, verte, rougeâtre, ſi elle ſent mauvais, ſi elle eſt âcre & rongeante, on ne peut point douter alors qu'il n'y ait

ait dans la matrice quelque déchirure, & quelque déchirure ancienne, puisqu'elle est déjà suppurée & ulcérée.

3°. Enfin, plus la couleur naturelle de l'humeur est altérée, plus l'odeur en est fétide, plus l'âcreté en est grande, & plus on doit en conclure que l'exulcération de la matrice est grande, profonde ou ancienne.

§. VI. *Prognostic.*

I. En général 1°. Les fleurs blanches sont une maladie incommode, qui rend les femmes mal propres & moins agréables à leurs maris.

2°. Les fleurs blanches sont une maladie toujours fâcheuse par les accidens qu'elles ont accoutumé d'attirer; tels que la stérilité, l'épuisement, la cachexie, la maigreur, le dégoût, les obstructions, la bouffissure, la chûte ou l'ulcère de la matrice, &c.

3°. Les fleurs blanches sont une maladie ordinairement longue, opiniâtre, difficile à guérir, sur-tout dans les femmes mal constituées, cacochymes, dont le sang est vicié, ou qui ont la ma-

trice foible, obſtruée ou entamée ; & dans ces cas, la maladie dure preſque autant que la vie.

4°. Les fleurs blanches ne ſont incommodes, fâcheuſes, difficiles à guérir, que lorſqu'elles ſont habituelles & abondantes ; car d'ailleurs elles ſont ſupportables, ſans danger, & même ſuſceptibles de guériſon, quand elles ſont modérées, & qu'elles laiſſent de longs intervalles libres.

6°. Enfin, de ſoi les fleurs blanches, même quand elles ſont habituelles & abondantes, ſont rarement une maladie mortelle, à moins qu'elles n'attirent l'hydropiſie, la fiévre lente, l'ulcère, le ſquirrhe, le cancer de la matrice.

II. En particulier, 1°. Les fleurs blanches laiteuſes ſont moins fâcheuſes & plus aiſées à guérir, que les fleurs blanches lymphatiques, en ce qu'elles ne ſuppoſent aucun vice dans la matrice, ou qu'elles n'y ſuppoſent qu'un ſimple relâchement des vaiſſeaux laiteux, à quoi l'on peut aiſément remédier ; au lieu que les fleurs blanches lymphatiques ſuppoſent toujours dans la matri-

ce, ou des obſtacles, qui y arrêtent la circulation de la lymphe, & qu'il n'eſt pas facile d'enlever, ou des dilacérations dans l'intérieur de la matrice, qu'il eſt encore plus difficile de cicatriſer.

2°. Entre les fleurs blanches laiteuſes, celles qui ſont véritablement laiteuſes, ſont les plus faciles à guérir, parce qu'elles ne ſuppoſent aucun vice local. Celles qui ſont demi-laiteuſes tiennent le ſecond rang, parce qu'elles ne ſuppoſent le plus ſouvent qu'un ſimple excès de fluidité dans l'humeur laiteuſe de la matrice, ce qu'on peut aiſément corriger. On doit mettre au troiſiéme rang celles qui ſont mucilagineuſes, comme de l'eau de gruau; parce qu'outre la trop grande fluidité de l'humeur laiteuſe, elles ſuppoſent encore pour l'ordinaire un relâchement dans les orifices des vaiſſeaux laiteux de la matrice.

3°. De quelque nature que ſoient les fleurs blanches laiteuſes, celles qui ſont ſujettes à des intermiſſions, ſoit périodiques, ſoit irrégulieres, ſe guériſſent plus aiſément que celles qui ſont

habituelles ; parce que dans ces dernieres il y a toujours un relâchement dans les orifices des vaiſſeaux laiteux de la matrice, qui n'eſt pas dans les autres, ou du moins qui n'y eſt pas ſi grand.

4°. Il ſuit de-là, que plus les intermiſſions des fleurs blanches laiteuſes ſeront longues & l'écoulement petit, & plus auſſi les fleurs blanches ſeront guériſſables ; & par la raiſon des contraires, que plus les fleurs blanches laiteuſes ſeront habituelles & abondantes, & plus auſſi elles réſiſteront à l'action des remedes.

5°. Entre les fleurs blanches lymphatiques, celles qui viennent du ſimple engorgement des vaiſſeaux lymphatiqnes, d'où la lymphe eſt forcée de s'échapper par voye de ſuintement, ſont plus aiſées à guérir que celles qui viennent de la dilacération ou de l'éroſion de ces mêmes vaiſſeaux ; parce que dans ces derniers cas il y a une ſolution de continuité qui aggrave toujours le mal, quelque légere qu'elle puiſſe être.

6°. De quelque eſpéce que ſoient les

fleurs blanches lymphatiques ; elles ſont toujours d'autant plus dangereuſes, le reſte étant égal, qu'elles ſont plus abondantes ou ſujettes à des augmentations plus longues & plus fréquentes ; parce qu'il eſt évident que les cauſes qui les produiſent, doivent être dans ce cas, ou plus univerſelles dans l'étendue de la matrice, ou du moins plus graves, ſi elles ne ſont pas plus univerſelles.

III. A choſes égales 1°. Les pertes blanches âcres, rongeantes, fétides, ſont plus dangereuſes & plus opiniâtres que celles qui n'ont ni odeur, ni acrimonie, parce qu'elles menacent la matrice d'une exulcération plus prochaine, ou même qu'elles ſuppoſent le plus ſouvent cette exulcération déjà faite.

2°. Les pertes jaunes, verdâtres, rougeâtres, &c. ſont plus dangereuſes & plus opiniâtres, que celles qui ſont blanches ou claires, parce qu'elles ſont toujours plus âcres & plus rongeantes.

3°. Les pertes invétérées ſont plus difficiles à guérir que les pertes récentes, parce qu'elles ſuppoſent une

cause plus ancienne & plus suspecte, parce qu'il y a plus sujet de craindre que la face interne de la matrice n'en soit déjà entamée.

4°. Les pertes accompagnées de douleur dans la matrice, sont plus dangereuses que celles qui sont sans douleur; parce que la douleur est une marque que la matrice est enflammée, ulcérée, ou menacée de cancer; ce qu'on n'a pas à craindre, quand il n'y a point de douleur dans la matrice.

5°. Les pertes sont ordinairement plus aisées à guérir & moins dangereuses dans les jeunes femmes, en qui le sang est pour l'ordinaire plus doux, & le ressort de la matrice plus fort, ou du moins plus aisé à rétablir, que dans les femmes âgées, en qui le sang est plus âcre, & le relâchement de la matrice plus difficile à corriger.

IV. On doit regarder comme absolument incurables. 1°. Les fleurs blanches invétérées, sur-tout dans les femmes d'une constitution délicate, ou qui sont âgées, cacochymes, &c.

2°. Les fleurs blanches qui dépendent du squirrhe, de l'ulcère, ou du

cancer de la matrice ; ou qui ont déjà dégénéré en quelqu'une de ces maladies, parce que ces maladies ſont incurables.

3°. Les fleurs blanches qui ſont accompagnées de douleurs lancinantes dans la matrice ; car ces douleurs annoncent toujours une diſpoſition carcinomateuſe actuelle ou prochaine.

4°. Les fleurs blanches qui ont jetté les malades dans la fiévre lente, dans le maraſme, dans l'anaſarque, dans l'hydropiſie, d'où il eſt preſque impoſſible de les retirer.

V. Dans aucun cas 1°. On ne doit ſonger à arrêter l'écoulement des fleurs blanches, qu'après avoir préparé les malades par des remedes propres à évacuer les humeurs vicieuſes, à adoucir le ſang, & à rétablir les digeſtions.

2°. Dans aucun cas, à l'exception ſeule des fleurs blanches purement laiteuſes, qui ne viennent que de la trop grande abondance du lait utérin, on ne doit pas entreprendre d'arrêter bruſquement l'écoulement des fleurs blanches, de peur que l'humeur retenue

n'affecte quelque partie plus importante.

3°. Dans aucun cas, il ne faut entreprendre de guérir, quand même on le pourroit, les fleurs blanches qui sont invétérées dans les femmes mal constituées, cacochymes, déjà âgées, &c. de peur de les jetter dans quelque maladie encore pire; mais il faut se contenter dans ces cas de la curation palliative.

4°. Il faut employer la même curation dans tous les autres cas où les fleurs blanches sont incurables, & où par conséquent l'unique ressource qui reste, est de rendre le mal plus supportable.

§. VII. *Curation.*

COMME les fleurs blanches sont de deux espéces, ou laiteuses ou lymphatiques, & que ces deux espéces constituent deux maladies différentes, il s'ensuit que la curation en doit être différente aussi. Ainsi il convient de la traiter en deux articles séparés. On y

en joindra même un troiſiéme, pour la cure palliative de l'une & de l'autre eſpéce de fleurs blanches, quand on ne pourra pas réuſſir à les guérir radicalement, ou que le mauvais état des malades ne permettra pas même de l'entreprendre.

Curation des Fleurs blanches laiteuſes.

Les fleurs blanches laiteuſes dépendent de trois cauſes, ou de la trop grande abondance de l'humeur laiteuſe, ou de la trop grande fluidité de cette humeur, ou du trop grand relâchement des orifices des vaiſſeaux de la matrice, deſtinés à la contenir.

I. Si l'humeur laiteuſe ne pêche qu'en ce qu'elle eſt trop abondante, ce qui fait qu'elle remplit trop ſes propres vaiſſeaux, & force leurs orifices à s'ouvrir trop tôt, pour la laiſſer s'écouler, il faut dans ce cas pour y remédier,

1°. Ordonner aux malades un régime de vivre convenable, & les obliger de ſe modérer ſur la quantité de la

nourriture, de ſe réduire à ne manger que des alimens moins ſucculens, de faire plus d'exercice, de dormir moins, &c.

2°. Les faire ſaigner ſouvent, pour diminuer le volume du ſang & des humeurs, & les faire toujours ſaigner du bras, pour mieux détourner le ſang de la matrice.

3°. Les purger fréquemment, pour entraîner par en bas une partie du chyle des premieres voies, & procurer en même tems, & par le même moyen, d'autres évacuations qui déſempliſſent les vaiſſeaux par les urines ou par les ſueurs.

4o. Les faire vomir de tems en tems dans les mêmes vûes, ſuppoſé que leur conſtitution délicate, ou le mauvais état de leur poitrine, ne s'oppoſent pas à cette indication.

5o. Leur faire ſervir tous les jours des lavemens, avec la décoction de la racine d'ariſtoloche, des feuilles d'armoiſe, ou de mercuriale, ou des fleurs de camomille, de mélilot, de matricaire, &c. ou l'on ajoutera de l'huile d'anet ou de laurier, à la doſe d'une

once, pour les rendre carminatifs, ou qu'on rendra purgatifs, en y délayant de la pulpe de caſſe, ou du diaphenic, ou en y faiſant bouillir un ou deux gros de feuilles de ſenné.

6°. Enfin, ſi le mal réſiſte, ordonner des diurétiques ou des ſudorifiques, pour détourner par les urines ou par les ſueurs, une partie de l'humeur laiteuſe trop abondante; ou du moins des fondans & des apéritifs, pour atténuer cette humeur, & la mettre en état de paſſer des vaiſſeaux laiteux de la matrice, dans les veines lymphatiques, qui en prennent naiſſance, & ſuivre ainſi le cours ordinaire de la circulation de la lymphe.

II. Si l'humeur laiteuſe eſt trop fluide, & qu'elle s'échappe inſenſiblement par les orifices de ſes propres vaiſſeaux ſans aucun relâchement de leur part, il faudra, pour y remédier, travailler à la rendre plus épaiſſe par les remedes ſuivans.

1°. Par l'uſage d'alimens nourriſſans & incraſſans, comme les bons potages, les crêmes de ris, les gruaux, les ſe-

moules, &c. cuits avec du bouillon, ou du lait d'amandes.

2°. Par l'ufage du lait d'âneffe, pris une ou deux fois le jour, ou de celui de vache pris de même le matin & le foir, ou même pris pour toute nourriture, fuppofé que l'eftomac puiffe le foutenir.

3°. Par l'ufage des tifannes propres à donner un peu plus de liaifon aux principes du fang, comme la tifanne de racines de guimauve, de nénuphar, ou de grande confoude.

4°. Par l'ufage modéré des narcotiques, pour faire dormir la malade, ce qui contribue très-efficacement à épaiffir le fang & les humeurs.

5°. Par l'ufage des abforbans ou aftringens, dont on va parler dans l'*art. fuivant*, & entre lefquels on choifira les plus doux & les moins ftyptiques.

III. Si les orifices des vaiffeaux laiteux font trop ouverts, & qu'ils ne puiffent plus contenir l'humeur laiteufe, qui y aborde, il faudra tâcher d'en rétablir le reffort en les deffléchant & les fortifiant, ou en les refferrant & les fronçant.

On employe dans la *premiere* vue, c'eſt-à-dire, pour les deſſécher & les fortifier,

1°. Les bains & les étuves des eaux thermales, ſur-tout de celles qui ſont bitumineuſes ou ſulfureuſes.

2°. Les douches ſur les reins, les lombes, l'os ſacrum avec les mêmes eaux, ce qu'on répétera plus ou moins, ſuivant la qualité des eaux.

3°. Les injections avec les mêmes eaux dans la matrice, ou les fumées de ces eaux, reçues par un entonnoir.

4°. L'uſage intérieur des mêmes eaux, à la doſe & pendant le tems qui convient ſuivant leur qualité & leur effet.

5°. Les ſudorifiques, comme les bouillons de vipères pendant douze, quinze, vingt jours; ou les tiſannes & les bochets avec la guayac, le ſaſſafras, la ſquine, la ſalſepareille, &c. pendant quinze jours, trois ſemaines, ou un mois.

6°. Les diurétiques comme les bouillons ou les tiſannes avec les racines de perſil, de panicault, *Eryngium*, d'arrête-bœuf, *Anonis*, &c. les clopor-

tes, le ſel de Glauber, *l'Arcanum duplicatum*, &c. pendant le tems que l'on jugera à propos.

7°. En particulier la décoction de la racine de cabaret; *Aſarum*, & de celle de ache, *Apium*, dont Galien [a] ſe ſervoit avec ſuccès pour guérir les fleurs blanches invétérées de la femme de Boetus, & qui peuvent tenir leur rang entre les diurétiques.

Pour remplir la *ſeconde* indication, c'eſt-à-dire, pour reſſerrer & froncer les orifices des vaiſſeaux laiteux de la matrice, on peut ſe ſervir ou des vulnéraires légerement aſtringens, qui reſſerrent doucement, ou des aſtringens tout purs, qui reſſerrent plus fortement.

1°. Les Vulnéraires légerement aſtringens ſont,

RACINES.

du Sceau Notre-Dame. *Sigillum beatæ Mariæ.* de grande Conſoude.	En tiſanne ou en décoction depuis une demie-once juſqu'à une once ſur une pinte d'eau.

[a] Lib. *de Præcognit. ad Poſthumum. Cap.* 8.

FEUILLES.

De Bugle. * De Sanicle. * De Paquerette. *Bellis flore albo.* De Menthe. De Sauge. * D'Argentine. * De Pied-de-Lyon. *Alkimilla.* De Verge dorée. * De Marrube. De Calament. * De Pouliot. *Pulegium.* De Romarin. * De Pyrole. * De Toute-bonne. *Sclarea sive Horminum* De Nummulaire.	En tiſanne, décoction, ou bouillon, depuis une demi-poignée, juſqu'à une poignée par priſe.

SUCS,

* Le Maſtich. * Le Ladanum. * La Myrrhe.	En poudre & en ſubſtance, depuis un ℈ß juſqu'à ℈j ou ℈jß.

BOIS.

Le Lentiſque.	En décoction, à la doſe de ℥j. ſur une pinte d'eau.
Le bois de Genevrier.	En ſubſtance & en poudre depuis ℈j juſqu'à ℈ij

BEAUMES.

* De Pérou, ſec ou liquide. De Tolu. * De Copaü. * De Canada.	Par gouttes, depuis IV. juſqu'à X. roulées dans du ſucre rapé, ou entre deux couches de ſyrop.
* La Térébenthine.	Depuis ℈j juſqu'à ʒß. délayée dans un jaune d'œuf.

20. Les Aſtringens purs ſont les

VÉGÉTAUX.

RACINES.

* De Biſtorte. * De Tormentille. * De Filipendule. De Sceau de Salomon. De Pimprenelle. De Quinte-feuille.	En décoction, depuis ℥j. juſqu'à ℥jß. ſur une pinte d'eau.

FEUILLES.

De Plantain. * D'Ortie morte. *Lamium* ou *Galeopſis.* * De Mille-feuille. * De Turquette, *Herniaria.* * De Bourſette. *Burſa paſtoris.* * De Preſle. *Equiſetum.* De *Thalictrum.*	En décoction, depuis une demi-poignée juſqu'à deux ſur chaque pinte d'eau. Le ſuc clarifié juſqu'à deux onces.

FLEURS.

* Les Balauftes. * Les Rofes rouges de Provins. Le *Bedeguar*, ou Eponge d'Eglantier.	En décoction, jufqu'à ℥ß. par pinte. En fubftance jufqu'à ℈ij. en poudre.

FRUITS.

Les glands rôtis au four avec leurs cupules. * Les noix de Gales. * Le fruit de Sumach. Les noyaux de Dattes. Les Coquilles de Noifettes.	De même.

SUCS.

* Le fang de dragon. * Le Maftich. L'hypocifte. *L'Acacia vera.* * Le cachou brut, *Catechu.*	En fubftance, réduits en poudre depuis ℈ß. jufqu'à ʒß. En décoction à double dofe.

BOIS OU ECORCES.

Les Santaux. Le Liége brûlé.	En décoction & rapés, à la dose d'une once par pinte. En ſubſtance & en poudre, depuis ℈ß. juſqu'à ℈j.

ANIMAUX.

* L'os de Seche. La Tête de Brochet. Les Coques des œufs couvés. * L'Yvoire porphyriſée.	En poudre, depuis ℈ß. juſqu'à ʒß.

MINÉRAUX.

* Les Coraux préparés. * Le ſuccin ou Karabé. * La Terre ſcellée. L'Oſtéocolle. * L'Alun de Roche.	En poudre depuis ℈ß. juſqu'à ℈j.

PRÉPARATIONS.

Les Syrops	
de Grenades.	A la dose d'une ou de deux onces.
de Corail.	
de Roses rouges.	
de Roses seches.	
de grande Consoude.	
d'Ortie.	

LES EAUX.

de Pied de Lion.	De même.
d'Argentine.	
de Mille-feuille.	
d'Ortie-morte.	
Feuilles de Chêne.	

AVEC ces différens remedes choisis & dosés comme il faut, on peut faire, à son gré, ou suivant le goût des malades, des tisannes, des apozèmes, des bouillons, des potions, des juleps, des

bols, des opiates, des poudres, des tablettes, &c. en suivant les regles convenables pour la munipulation de chaque espéce de composition.

IV. Enfin, si les causes des fleurs blanches laiteuses se trouvent compliquées, ou deux à deux, ou mêmes toutes les trois classes ensemble, il faudra dans ce cas combiner aussi les remedes qui conviennent à chaque classe de ces causes, pour proportionner la qualité de la curation à l'état du mal.

Curation des fleurs blanches lymphatiques.

Les fleurs blanches lymphatiques reconnoissent deux premieres causes; le suintement de la lymphe à travers les tuniques des vaisseaux destinés à la contenir, quoique ces vaisseaux soient entiers; ou l'épanchement de la lymphe hors de ses propres vaisseaux, quand ils sont déchirés. D'*un* côté, la premiere de ces causes, c'est-à-dire, le suintement vient de ce que les vaisseaux lymphatiques sont trop pleins de

la lymphe, qui y eſt arrêtée, ou par le tiraillement que cauſe la chûte de la matrice, ou par l'obſtacle qu'oppoſent les ganglions, les tubercules, les ſquirrhes, les obſtructions de la matrice. De l'*autre* côté, l'autre cauſe, c'eſt-à-dire, l'épanchement eſt toujours la ſuite des gerçures, des entamures, des déchirures, qui arrivent dans la tunique intérieure de la matrice, & par conſéquent dans les vaiſſeaux lymphatiques qui l'arroſent. Ainſi, dans la curation des fleurs blanches lymphatiques, il faut avoir attention à trois cauſes : 1°. à la chûte de la matrice : 2°. Aux obſtructions, tubercules, ganglions, ſquirrhes de la matrice : 3°. Aux gerçures, déchirures, entamures de la tunique intérieure de la matrice, & des vaiſſeaux lymphatiques qui s'y diſtribuent.

I. Quand les fleurs blanches lymphatiques ſont cauſées ou entretenues par la chûte de la matrice, il faut employer ſans délai les remedes qui conviennent pour cette maladie, & qu'on trouvera dans le *Chapitre X. du Li-*

vre II. Mais en attendant qu'ils ayent un ſuccès heureux, on doit ſe ſervir d'un cercle utérin pour contenir la matrice. Souvent même le mal eſt ſi grand ou ſi invétéré, qu'on ne peut guere eſpérer de le guérir radicalement, & qu'il n'y a d'autre reſſource que de tâcher d'en diminuer les mauvais effets, & d'en prévenir les ſuites par l'uſage continuel de ce cercle.

II. Quand les fleurs blanches lymphatiques dépendent d'obſtructions, de tubercules, de ganglions, ou de ſquirrhes de la matrice, il faut s'attacher à guérir ou à diminuer ces maux autant qu'on peut; & employer pour cet effet les délayans & les apéritifs, ou ſéparément ou enſemble, ſelon l'état du mal & la conſtitution des malades. On parlera amplement des délayans dans l'*article ſuivant*, à l'occaſion de la cure palliative. Quant aux apéritifs & aux fondans, quoiqu'on en ait déja parlé dans les *Chapitres IV* & *VIII*, en parlant des régles ſupprimées & des pâles couleurs, on ne laiſſera pas de rapporter ici les remedes de cette claſſe les plus uſités.

VÉGÉTAUX.

1°. *RACINES.*

* D'Asperges. * De Panicault. *Eryngium.* * D'Arrête-bœuf. *Anonis.* * De Petit Houx. *Bruscus.* * De Garance. *Rubia Tinctorum.*	Depuis ℥j. jusqu'à ℥jß.
* De Patience Sauvage. *Lapathum acutum.*	Depuis ℥ß. jusqu'à ℥j.

FEUILLES.

* De Chicorée Sauvage. * De Pimprenelle. * De Scolopendre. * D'Aigremoine. * De Cresson de Fontaine. * De Cerfeuil.	Depuis une poignée jusqu'à deux.

ANIMAUX.

* Cloportes.	xx ou xxx. par pinte

SELS.

SELS.

* Sel admirable de Glauber. * *Arcanum duplicatum.*	Depuis ʒß. jusqu'à ʒj. par prise.

Avec quoi on fait des tisannes, des apozèmes, des bouillons, qui réunissent les qualités & les avantages des délayans, & des fondans. On n'a qu'à choisir les racines, les feuilles, les sels qu'on jugera les plus convenables.

2°. *GOMMES OU RESINES.*

* Gomme Ammoniac. Opoponax. * Galbanum. Sagapenum. Bdellium.	Dequis iv. grains jusqu'à x.

3°. *PREPARATIONS MARTIALES.*

* Saffran de Mars apéritif. * Rouille de Fer porphyrisée. * Saffran de Mars préparé à l'eau, ou Ethiops Martial. * Sel deMars de riviere	Depuis xij. jusqu'à xxiv. grains.

* Fleurs Martiales.	Depuis viij. jusqu'à xvj. grains.

4°. *PRÉPARATIONS MERCURIELLES qui ne purgent pas.*

* Ethiops minéral préparé par le feu.	Grains xv ou xx.
* Cinabre artificiel.	Grains iv. jusqu'à viij.

5°. *ANIMAUX.*

Poudre de Cloportes.	Jusqu'à ℈j. & ℈ij

Avec quoi, en choisissant deux ou trois de ces drogues, on peut composer des poudres, des bols, des opiates, des pillules, dont on peut faire user avec les bouillons & les apozèmes marqués ci-dessus.

III. Quand les fleurs blanches lymphathiques viennent des déchirures ou gerçures de la tunique interne de la

matrice, & des vaiſſeaux lymphatiques dont elle eſt parſemée, il faut d'abord faire uſage des remedes glutinans & des nourritures farineuſes, pour conſolider les parties déchirées, & paſſer enſuite aux vulnéraires pour affermir la cicatrice.

1°. Les remedes glutinans ſont,

LES RACINES.

* De Guimauve. * De grande Conſoude. *Symphytum majus.* * De Nénuphar. *Nymphæa.*	Une once.

LES FEUILLES.

* De Bouillon blanc. *Verbaſcum.* * De Pourpier. * De Laitue. * De Bourrache. De *Cymbalaria.*	Une ou deux poignées.

Avec quoi l'on fait des tisannes, des bouillons, des apozèmes, auxquels on peut ajouter la corne de cerf, ou l'yvoire rapées, à la dose d'une demi-once par pinte.

2°. Les nourritures farineuses sont

Le Ris.
Les Gruaux d'Orge, d'Avoine.
L'Orge perlé.
La Semoule.
Le Vermichel.
Le Sagou. †

dont on se sert pour nourir les malades pendant les premiers jours, & à quoi l'on doit ajouter les bouillons de

† Le Sagou vient des Indes Orientales. C'est la moelle d'une espéce de Palmier, qui y croît, & qu'on appelle *Toda Panna*. On abbat ces arbres, quand ils sont d'une certaine grosseur, on en fend le tronc, on en détache la moelle, qui est abondante, on la pile dans un mortier, on la réduit en pâte, & on la délaye dans de l'eau qu'on passe. On laisse rasseoir, ce qui est passé, & après avoir versé l'eau qui surnâge, on fait sécher le sédiment, dont on forme des pelottes, ou qu'on égraine. Le Sagou fournit une nourriture très legere, & très-adoucissante, on le prépare avec du bouillon ou du lait, à son choix.

poiſſon, de grenouilles, de limaçons ou de tortues, quand il s'agit d'adoucir & d'incraſſer le ſang plus efficacement.

3°. *Sucs epaissis.*

Le Ladanum. L'Hypociſte. L'Acacia. * Le ſang de dragon.	Depuis x. juſqu'à xx. grains.

Gommes ou Résines.

* La Gomme arabique. * La Gomme adragant. Le Succin, ou Karabé,	Depuis xv. juſqu'à xxx. grains,

qu'on peut employer pour compoſer des bols, des opiates, ou des pillules, dont on uſe conjointement avec les bouillons.

Pour ce qui eſt des Vulnéraires, on trouvera, ceux qui ſont les plus recommandés ci-deſſus *pag.* 254 *& ſuivantes*, & il ſeroit inutile de les répéter.

IV. Enfin, quand les cauſes des fleurs

blanches lymphatiques ſont compliquées enſemble ou deux à deux, ou même toutes les trois à la fois, il faut dans ces cas, comme nous l'avons dit à l'égard des fleurs blanches laiteuſes, combiner enſemble les remedes, qui conviennent pour chacune de ſes cauſes, afin de les combattre toutes de front.

Curation palliative des Fleurs blanches.

On a vû ci-deſſus §. *VI. Art. IV & V.* les cas, où l'on ne doit point ſe flatter de guérir les fleurs blanches, & les cas où l'on ne doit pas entreprendre de les guérir, quand même on pourroit eſpérer d'y réuſſir. Il faut donc dans ces cas ſe contenter de la cure palliative, deſtinée à adoucir la violence du mal, & à en retarder les effets.

Dans cette vue, 1°. On doit preſcrire aux malades un régime exact; les réduire, s'il ſe peut, aux potages, aux ris, à la ſemoule, ne leur permettre du moins de manger que peu de viande, bouillie ou rôtie, & leur interdi-

te abſolument toute ſorte de ragoûts ; leur défendre de même l'uſage du vin, ou ne leur en accorder qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour ſoutenir leur eſtomac.

2°. Avoir ſoin de les purger ſouvent, mais avec des médecines douces, qu'on compoſera avec la caſſe, les tamarinds, la rhubarbe, la manne, les ſyrops de pomme, de chicorée compoſés, ou de fleurs de pêcher, &c.

3°. Ordonner de tems en tems de petites ſaignées du bras, ſi les malades ſont jeunes, ſi elles ſont mal réglées, ſi elles ont le pouls plein, & ſur-tout ſi elles reſſentent des douleurs dans la matrice ou dans le bas-ventre.

4°. Leur faire faire un grand uſage des remedes adouciſſans, humectans ; délayans, comme,

Des bouillons de Poulet, de Veau de Grenouilles, avec des herbes rafraîchiſſantes, telles que la Bourrache, la Laitue, le Piſſenlit, la Pariétaire, dans les perſonnes ſeches & maigres, mais auxquels on fera bien d'ajouter quelques Ecreviſſes

de riviere dans les malades d'une constitution phlegmatique.

Des apozèmes ou décoctions avec les racines de grande Consoude, de Guimauve, d'Oseille, & les feuilles de Laitue, de Pourpier, de Bouillon-blanc, où l'on ajoutera quelque syrop approprié, à la dose d'une once ou d'une once & demie par prise, tels que ceux de Violette, de Guimauve, de grande Consoude.

Du Petit-lait clarifié & ferré, où l'on ajoutera quelque cuillerée de suc dépuré de Cerfeuil, d'Ortie morte, ou de Mille-feuille, & une once d'eau Seconde de chaux.

Du Lait d'Anesse ou de Chèvre, une ou deux fois le jour, ou même de celui de Vache pris pour toute nourriture, supposé que l'estomac puisse le soutenir.

Des demi-bains, ou des bains entiers d'eau tiéde, pourvu que la poitrine soit en assez bon état pour en permettre l'usage.

Enfin, des eaux minérales ferrugineuses, legeres, prises à une quantité modérée, mais continuées pendant

long-tems, telles que les Eaux de Forges, de Paſſi, de Spa.

Entre ces remedes, les bouillons, les apozèmes, & même le petit-lait conviennent dans l'hiver ; on doit renvoyer an printems & à l'automne l'uſage du lait ; & c'eſt dans l'été qu'on doit principalement inſiſter ſur l'uſage des bains & des eaux minérales, ce qui n'empêche pas que dans des cas preſſans on ne puiſſe faire uſage de ces remedes en toute ſaiſon.

5°. Ordonner, ſelon le beſoin, de legers narçotiques, comme la décoction d'une ou de deux têtes de pavot ; le ſyrop de diacode ou de karabé, à la doſe de trois à quatre gros ; le laudanum liquide, à la doſe de 10, 12 ou 15 gouttes ; ou le laudanum en ſubſtance, à la doſe d'un grain ; les pillules de cynogloſſe ou de Starkey, à la doſe de quatre ou cinq grains, &c. en augmentant ces doſes ſelon l'occurrence.

6°. Recommander aux malades non ſeulement de ſe laver pluſieurs fois le jour avec une légere décoction de racines de guimauve ou de feuilles de

bouillon-blanc, ou même de feuilles de cerfeuil, où l'on mêlera un peu d'eau ſeconde de chaux, ou quelque gouttes d'eau vulnéraire à l'eau, mais même les engager à faire des injections, du moins une fois tous les jours, avec la décoction de guimauve, l'eau d'orge, ou le petit-lait bien clarifié.

7°. Interdire aux malades, qui ſont mariées tout uſage du mariage, ou du moins l'uſage fréquent. Leur défendre auſſi toute ſorte d'exercices, à pied, à cheval, en voiture & les obliger à mener une vie ſédentaire, & à ſe tenir preſque toujours aſſiſes ou couchées.

8°. Leur propoſer de ſe laiſſer ouvrir aux bras un ou deux cautères, ſurtout à celles qui ſont d'une conſtitution phlegmatique & pituiteuſe, fort cacochymes ou déja âgées. C'eſt un remede ſouvent utile dans ces cas, mais il faut avouer que c'eſt un remede ſi lent & d'ailleurs ſi déſagréable, qu'il y a peu de femmes qui veuillent s'y aſſujettir.



Précautions néceſſaires dans la Curation des Fleurs blanches.

I. On ne doit jamais entreprendre de guérir les fleurs blanches, qu'après avoir travaillé à adoucir & à purifier le ſang par un uſage convenable des remedes délayans & adouciſſans, tels que ceux qu'on vient de propoſer pour la cure palliative.

II. Il faut même inſiſter d'autant plus long-tems dans l'uſage de ces remedes préparatoires, que les fleurs blanches ſont plus invétérées, qu'elles arrrivent à des malades plus cacochymes, ou qu'elles ſont d'une qualité plus âcre & plus rongeante.

III. On peut employer toujours avec confiance, dans le traitement des fleurs blanches, les délayans, les humectans, les adouciſſans, dans les cas où l'uſage en paroîtra indiqué, parce ces remedes ne peuvent point ſupprimer l'écoulement tout d'un coup, & ne ſçauroient faire aucune impreſſion ſur la matrice.

IV. Au contraire, on ne ſçauroit

être trop circonſpect dans l'uſage des apéritifs, de vulnéraires, des aſtringens, même dans les cas où ils conviennent le mieux, parce que ces remedes ou peuvent ſupprimer l'écoulement par force, ou peuvent attirer une inflammation dans la matrice.

V. Pour éviter ces inconvéniens, la prudence demande de joindre preſque toujours les délayans avec les apéritifs; les humectans avec les aſtringens; les adouciſſans avec les vulnéraires.

VI. Il faut même, pour plus grande sûreté, modérer l'action de ces remedes, ou du moins l'impreſſion qu'ils peuvent faire ſur la matrice, par l'uſage modéré de quelques narcotiques, qu'on donne à petites doſes.

VII. Malgré ces précautions, il faut encore être attentif à ceſſer l'uſage de ces remedes, dès qu'on s'apperçoit que la matrice s'échauffe, ou qu'elle devient douloureuſe.

VIII. On juge bien que dans ces principes, l'on ne ſçauroit jamais approuver les injections dans la matrice, trop aſtringentes comme celles qu'on

pourroit faire avec la décoction de l'écorce de grenade, des balaustes, des roses rouges, sur-tout si l'on y ajoutoit de l'alun, de la pierre médicamenteuse de Crollius, de la poudre de Verny, ou même du sang de dragon.

IX. On peut tout au plus permettre les fumigations avec les fleurs de sauge, de menthe, de mille-feuille, &c. ou avec le mastich, le ladanum, la gomme de genevrier, l'ambre jaune, &c. pourvû qu'on ne les employe que dans les relâchemens de la matrice, & qu'on ne les fasse qu'à petites doses, & avec les précautions convenables, pour n'introduire la fumée que simplement tiede.

X. Enfin, on ne doit pas se presser d'annoncer la guérison, sur la seule cessation de l'écoulement, mais il faut attendre que le cours des régles soit bien rétabli dans les femmes qui sont d'âge à être encore réglées, & dans celles qui ont passé cet âge, que le bon état se soutienne sans accident, & sans que l'humeur affecte d'autres parties.

Remedes recommandés pour la guérison des Fleurs blanches, & dont on peut user sans danger dans certains cas.

I. Un demi-gros ou un gros de térébenthine de Venise, mêlée avec un scrupule de rhubarbe en poudre, en forme de bol, sur quoi on boit un verre de tisanne dégourdie. On prend ce remede dix ou douze jours de suite, il purge doucement & il fortifie le ressort des vaisseaux de la matrice. Riviere [1] assure qu'il s'en est servi avec beaucoup de succès.

II. Le syrop de fiente d'âne. On le prépare en faisant infuser quatre poignées de cette fiente fraîche dans une chopine ou trois demi-septiers d'eau-rose. On passe cette infusion en exprimant le marc, on y ajoute un poids égal de sucre, & on en fait un syrop, dont la dose est d'une once le matin à jeûn pendant plusieurs jours. On a déja proposé ce remede pour la perte

[1] Centur. 1. *Observ.* 46.

de ſang, mais Ballonius [1] le recommande auſſi pour la perte blanche, comme un remede d'une vertu admirable.

III. Une décoction légere d'une once de pignons ordinaires, écraſés avec leur coque, & d'une once de gui de chêne rapé, dans deux pintes d'eau, pour en faire la boiſſon ordinaire pendant quelque tems. Ce remede réunit les qualités d'un aſtringent & d'un glutinant. Dominique [2] Panarole vante ce remede, comme un remede admirable, qu'il dit avoir éprouvé pluſieurs fois. On peut en faire l'eſſai ſans inconvénient.

IV. Du bœuf fumé, bien déſſéché au feu & réduit eu poudre, délayé dans une demi-verre de gros vin rouge à la doſe d'un gros, & pris le matin à jeûn pendant quelques jours. Ce remede à mérité l'approbation de [3] Foreſtus. Ce n'eſt dans le fond qu'un ſimple aſtringent aſſez doux, mais qui

[1] Comment. *ad Hiſtor. II. Libr. II. Conſiliorum.*

[2] *Obſerv.* 48. *Pentecoſt.* 2.

[3] *Lib. XXVIII. Obſerv.* 16. *in Schol.*

n'a rien qui doive le rendre préférable à plusieurs autres remedes de la même qualité.

V. La décoction de feuilles de chêne, à la dose de cinq ou six onces, où l'on délaye un gros de caillette de liévre, & qu'on fait prendre à jeûn tous les matins pendant dix jours.[1] Mercurial propose ce remede comme un remede qu'il a plusieurs fois éprouvé dans des fleurs blanches invétérées, & c'est en effet un bon astringent.

VI. La décoction du guayac, ou de squine, ou de salsepareille, ou la décoction de ces trois drogues ensemble en forme de tisanne sudorifique, à la dose de deux verres par jour, l'un le matin à jeûn, & l'autre l'après-midi quatre ou cinq heures après le dîner. On rend cette décoction ou tisanne purgative, quand on le juge à propos par l'addition des follicules de senné, ou des tamarinds, à une dose convenable.

Rien n'est plus recommandé dans les Auteurs, qui ont écrit depuis environ deux cens ans, mais je crains

[1] De Morbis Mulier. *Lib. VI. Cap. 7.*

bien qu'ils n'aient ſouvent confondu les fleurs blanches ſimples, avec les écoulemens vénériens ou gonorrhées virulentes. Ces décoctions & ces tiſannes peuvent convenir dans ces derniers cas dans les perſonnes graſſes & phlegmatiques, mais elles ne conviennent jamais dans les fleurs blanches, que dans les cas marqués ci-deſſus §. *VI. Art. III. n°. 5, pag. 246.*

VII. La décoction de ſaponaire, qu'on prépare en faiſant bouillir trois poignées de feuilles de cette plante, deux de feuilles de filipendule, & une de feuilles de *Cymbalaria* dans neuf livres ou neuf chopines d'eau, qu'on réduit à ſix, & dont on fait prendre deux verres tous les matins à jeûn.

Ce remede a été recommandé [1] par un célèbre Empirique, nommé Jean-Baptiſte Zapata, & il a mérité l'approbation de [2] Louis Septale. Mais cette décoction n'eſt guere d'uſage, que dans la gonorrhée virulente qui

[1] Li Maravglioſi Secreti di Medicina è Cirurgia. *Cap. 9.*

[2] Animadv. *Lib. VII. Animadv.* 215.

eſt devenue habituelle. C'eſt auſſi cette maladie, qu'il ſemble qu'on doive entendre par les fleurs blanches, dont parle Zapata : du moins c'eſt ainſi que l'a entendu [1] David Spleiſſ, qui a traduit en latin & commenté l'ouvrage de Zapata.

VIII. La décoction de millet dans l'eau commune, connue ſous le nom de la *Décoction d'Ambroiſe*, priſe pour boiſſon ordinaire en forme de tiſanne, & continuée pendant pluſieurs jours. C'eſt un ſudorifique ou diurétique doux, qui convient dans les cas, où les vaiſſeaux laiteux de la matrice ſont trop relâchés, & c'eſt apparemment dans ces cas que [2] Mercurial en a éprouvé les bons ſuccès, dont il parle.

IX. Un demi-gros ou un gros de Conſerve [3] de fleurs d'ortie morte, en latin *Lamium*, avalé le matin à jeûn. On fait prendre par-deſſus une ou deux

[1] Sous le titre de *Mirabilia*, *ſive Secreta Medico-Chirurgica*, ... *ex Italico idiomate in Latinum verſa*. Ulmæ, 1696. in-8°.

[2] De Morbis Mulier. *Lib. IV. Cap.* 7.

[3] Joh. Bauhinus, *Hiſtor. Plantar. Lib. XXVIII. Cap.* 119.

tasses d'une infusion des mêmes fleurs en guise de thé.[1] Raïus approuve ce remede dans les fleurs blanches, & il est vrai que l'ortie morte, en qualité de plante diurétique, est très-propre à raffermir le ressort de la matrice, quand il est trop relâché, comme il arrive souvent dans les fleurs blanches invétérées.

X. La Teinture de myrrhe tirée avec l'esprit-de-vin tartarisé, & donnée à la dose de dix ou douze gouttes dans quelque véhicule convenable, ou dans quelque bol, pendant plusieurs jours.[2] Boerhaave loue beaucoup ce remede dans les fleurs blanches, & il est bon; mais il est encote plus efficace, quand cette teinture est faite avec l'eau de Rabel suivant le procédé qu'on a décrit dans le[3] Traité des Maladies Vénériennes.

XI. Le lait de vache écrêmé & ferré, à la dose de six ou sept onces, mêlé avec quatre onces de suc dépuré de

[1] *In Catalogo Plantarum Angliæ.*

[2] Chim. *Processu.* 57.

[3] *De Morbis Venereis. Lib. IV. Cap.* 12. *Pag.* 534. Seconde édition.

creſſon & pris le matin à jeûn pendant trois ſemaines ou un mois avec les précautions ordinaires. C'eſt un remede diurétique & adouciſſant en même tems, & propre par conſéquent à corriger la trop grande âcreté du ſuc laiteux & le trop grand relâchement des vaiſſeaux de la matrice deſtinés à le contenir.

XII. La poudre de la racine de filipendule, délayée dans un verre de décoction de racine de panais ſauvage, *Paſtinaca ſylveſtris tenuifolia*, C. B. P. Ce remede eſt recommandé par [1] Simon Paulli, comme éprouvé dans des fleurs blanches invétérées & opiniâtres, & il a mérité l'approbation de Needham, & d'Herman Corbeus, cités par [2] Raïus.

XIII. La décoction des fleurs de Melilot, dont on prend un verre le matin à jeûn pendant quelque tems. C'eſt un remede propoſé par un Médecin [3] Allemand, dont on peut faire uſage ſans danger.

[1] *In quadripart. Botanico.*
[2] Hiſtor. Plantar. *Tom. I.*
[3] Johannes Michaëlis, *in not. in Schroderum.*

Remedes proposés pour les Fleurs blanches, mais suspects, & même dangereux.

I. QUELQUES Auteurs conseillent dans les fleurs blanches le [1] camphre en substance, réduit en poudre & donné à la dose d'un demi-gros ; ou [2] la moitié d'une noix muscade grillée & pulvérisée. On délaye ce camphre ou cette noix muscade dans un once & demie ou deux oncesd'eau-rose ou d'eau distillée de nénuphar, & on les fait avaler le matin à jeûn pendant quelques jours de suite.

Mais il faut bien se garder d'une confiance aveugle pour ces remedes. On ne doit jamais employer dans les fleurs blanches des remedes de cette nature atténuans, aromatiques, spiritueux, qu'avec beaucoup de discernement & beauçoup de circonspection, parce qu'ils ne conviennent que

[1] Wolfgangus Hoeferus, *Hercul. Medic. Lib. VII. Cap.* 1.
Jean Liebault, *De la santé, fécondité & Maladies des femmes. Liv. II. Cap.* 35.
[2] Hieronymus Reusnerus. *Observ.* 101.

dans les cas du relâchement des vaisseaux de la matrice ; qu'on ne peut dans ces cas les ordonner avec sûreté, que dans les femmes d'un tempérament gras ou pituiteux ; & que dans ces femmes même la prudence veut qu'on ne les ordonne qu'à des doses plus petites, que celles qu'on propose.

II. Je ne crois pas qu'on doive approuver non plus la fécule de Brioine, ou couleuvrée blanche, qu'un [1] Médecin Allemand donnoit à la dose d'un gros dans les tablettes suivantes.

℞ *Fæculæ Bryoniæ* ℨj.
Seminis Papaveris albi ℥ij.
Myrrhæ ℥iß.
Cum Saccharo in aquâ Cerasorum nigrorum soluto. f. Rotulæ.

La fécule de Bryoine est un emmenagogue, dont l'action porte trop sur la matrice, & peut par conséquent y causer des engorgemens fâcheux & même inflammatoires, sur-tout dans les cas où il n'y a nulle espérance de

[1] Gothofredus Samuel Polisius, *Myrrholog. Sect. IV. Cap.* 13. *Artic.* 3.

réussir à provoquer les régles, & ces cas sont en grand nombre dans les femmes qui ont des fleurs blanches invétérées.

III. On doit porter un jugement encore plus sévère sur l'eau proposée sous le nom d'*Eau d'Esculape*, par [1] un Médecin, ou plutôt un Empirique Espagnol, qui n'a pas laissé d'avoir de la réputation en son tems. Pour préparer cette eau, on met du vinaigre dans une cucurbite de cuivre étamée en dedans, qu'on couvre d'un chapiteau de plomb, & on en fait la distillation en la maniere ordinaire. La liqueur qui en coule, & qui est douce est d'un jaune doré, est l'eau d'Esculape en question, dont on propose de donner le matin à jeûn deux ou trois onces pendant quelques jours, & qu'on vante comme un remede excellent pour plusieurs maux, & sur-tout pour les fleurs blanches les plus abondantes & les plus invétérées.

Mais ce remede est trop suspect, pour pouvoir être employé sans impruden-

[1] Giovan Battista Zapata. *Li Maraviglios Secreti di Medicina è Cirurgia*, Cap. 13.

ce. Ce n'eſt dans le fond qu'un vinaigre diſtillé, qui n'eſt devenu doux au goût & d'un jaune doré, que parce qu'il s'eſt chargé de pluſieurs parties de plomb, qu'il a détachées du chapiteau dans la diſtillation, Ce n'eſt qu'à ces parties de plomb, qu'on peut rapporter la vertu qu'on attribue à cette eau; & ce ſont ces mêmes parties de plomb, qui doivent diſſuader de s'en ſervir, pour peu qu'on veuille faire attention à ce qu'on a dit ci-deſſus *pag.* 162. 163. du danger, qu'il y a d'employer intérieurement des diſſolutions ou des préparations de plomb.

IV. Je ne crois pas pouvoir me diſpenſer de parler de quelques remedes contre les fleurs blanches, qu'on trouve dans une Diſſertation ſur cette maladie, jointe à un Traité intitulé, *Suite de la Deſcription des Maladies Vénériennes*, & de dire librement le jugement que je crois qu'on en doit porter. Comme cette Diſſertation eſt imprimée avec Approbation & Privilége, & qu'on y parle avec beaucoup de confiance, il ſeroit à craindre qu'elle ne fît aſſez d'impreſſion ſur les perſonnes

nes mal inſtruites, pour leur faire adopter ces remedes, ſi l'on n'avoit pas ſoin de les avertir de leur qualité. Voici le premier de ces prétendus ſpécifiques.

« Mettez dans une terrine, *dit l'Auteur de la Diſſertation*, une livre de » bon ſublimé corroſif, & trois quar» terons de limaille de fer ; laiſſez la » terrine à la cave, ayant ſoin de bien » remuer ces deux drogues tous les » jours ; & lorſque le tout eſt diſſous » en forme de pâte, on jettera la ma» tiere dans un chaudron d'eau ; & » avec une cuiller de fer, on prendra » l'ébullition, qu'on jettera ſur du pa» pier brouillard, afin de faire couler » l'eau & avoir la poudre, que l'on » fait ſécher, pour en uſer tous les » trois ou quatre jours, à la doſe de ſix » à ſept grains, avec cinq ou ſix grains » de ſcammonée d'Alep. Ce remede ſe » prend dans une cuillerée de ſoupe, » & l'on dîne par-deſſus à ſon ordi» naire, ou le ſoir avant ſouper. Ceux » qui ne voudront pas le prendre en » poudre, pourront l'incorporer dans » la confection amecque (*Hamec*) . . .

» Ce remede eſt un bon fondant, agit
» fort doucement, en provoquant deux
» ou trois ſelles ».

Il eſt aiſé de juger que dans cette manipulation, la plus grande partie du ſublimé corroſif s'unit aux parties de limaille, & y demeure fortement unie, de ſorte que la poudre qui reſte ſur le papier brouillard, contient autant de ſublimé que de limaille. Ainſi, en donnant ſix à ſept grains de cette poudre, on donnera par priſe une doſe d'environ trois grains ou trois grains & demi de ſublimé corroſif.

V. Le ſecond remede qu'on recommande eſt peut-être encore plus dangereux. Cependant, *de tous ceux* que l'Auteur prétend *avoir mis en uſage depuis vingt années*, qu'il dit *avoir eu occaſion de voir de ces ſortes d'indiſpoſitions*, (des fleurs blanches) c'eſt *celui qui lui a toujours paru*, à ce qu'il aſſure, *le plus utile à ces maladies.*

» Prenez demi-gros de bon ſublimé
» corroſif, dix-huit grains de précipité
» rouge, dix-huit grains de mercure
» doux, une demi-once de mercure
» coulant ; triturez bien le ſublimé

» corroſif & le mercure coulant, afin
» de bien éteindre la corroſion du ſu-
» blimé ; ajoutez enſuite le précipité
» rouge & le mercure doux ; triturez
» encore, afin de tout unir enſemble ;
» ajoutez alors à la maſſe peu à peu,
» en triturant toujours, demi-gros de
» nacre de perles, demi-gros de ca-
» nelle, & cinq gros de ſcammonée
» d'Alep ; mêlez le tout, & en faites
» des bols avec le ſyrop de coing. On
« uſe de ces bols depuis vingt-cinq
» grains juſqu'à trente.

Si ces bols ſont préparés ſelon les régles, il ne doit y avoir dans la doſe de trente-ſix grains, à laquelle on les ordonne par priſe, que douze grains de ſyrop de coings ; & les poudres doivent faire les vingt-quatre grains reſtans. Sur ce pied-là, il y aura dans chaque priſe 1 grain & $\frac{1}{3}$ de ſublimé corroſif, $\frac{2}{3}$ de grain de précipité rouge, autant de mercure doux, 6 grains & $\frac{2}{3}$ de mercure coulant, & 13 grains $\frac{1}{3}$ de ſcammonée. Je doute que l'addition du mercure coulant, puiſſe aſſez adoucir le ſublimé corroſif, & le précipité

rouge pour rendre sûr l'ufage d'un pareil remede.

VI. Pour appuyer l'action de ce remede, l'Auteur veut qu'on donne alternativement avec ces bols, le fyrop purgatif qui fuit.

« Prenez fix gros d'agaric & fix gros » de fenné, faites bouillir le tout dans » trois chopines d'eau, jufqu'à la ré- » duction du tiers. Ayez une pinte » d'eau-de-vie, une livre de fucre, fix » gros de fcammonée d'Alep ; mettez » ces trois drogues enfemble dans une » terrine fur un réchaud ; mettez le feu » à l'eau-de-vie, & agitez-la, afin » qu'elle brûle autant qu'il fera poffi- » ble ; laiffez refroidir votre liqueur, » paffez-la à travers une étamine, & » mêlez-la avec l'autre infufion. L'u- » fage de ce fyrop eft d'en donner de- » puis fix cuillerées jufqu'à huit ».

Affurément cet Auteur ne craignoit pas les effets de la fcammonée d'Alep. Il en faifoit entrer 13 $\frac{1}{3}$ grains en fubftance dans chaque prife de bols, dont on vient de parler ; & il donne ici huit cuillerées, c'eft-à-dire, au moins qua-

tre onces d'un ſyrop, qui doit contenir, tout calcul fait, la teinture de 27 à 30 grains de ſcammonée, ſans compter la décoction du ſénné & de l'agaric, qui entrent d'ailleurs dans cette compoſition. Je doute que ſur cent femmes, qui ſont ſujettes aux fleurs blanches, on en trouvât deux qui puſſent ſoutenir l'action réitérée de tant de purgatifs, & de pareils purgatifs, ſurtout ſi elles étoient déjà épuiſées par la maladie, comme cela arrive toujours dans les fleurs blanches invétérées.

VII. Ce n'eſt pas encore tout. L'Auteur prétend qu'on doit ajouter à ces remedes l'uſage du baume ſuivant.

« Prenez ſix livres de juſquiame » verte avec ſa racine, ſix livres de » langue de chien & ſa racine, quatre » livres de feuilles de tabac, vingt-» cinq pintes de vin ; faites cuire le » tout enſemble cinq à ſix heures, » puis retirez les herbes & les racines. » Paſſez la liqueur, que vous mettrez » dans un autre vaiſſeau ; à quoi vous » ajouterez quinze pintes de bonne » huile vierge ; faites bouillir le tout,

» jusqu'à ce que l'huile & le vin ne fré»
» missent plus. Alors laissez refroidir,
» & versez doucement cette liqueur. Il
» y en a, qui.. donnant un des bols,
N. *V*. & alternativement une prise du
» syrop purgatif, *N*o. *VI*. font avaler
» dans les jours d'intervalle que lais-
» sent ces purgatifs, une ou deux cuil-
» lerées de ce baume; & c'est, *ajoute-*
» *t-il*, ce que je fais faire souvent ».

Il semble que cet Auteur ait pris à tâche de rassembler tout ce qu'il y a de plus suspect dans la Matiere Médicinale. A l'usage interne du sublimé corrosif, que personne n'oseroit employer, il ajoute ici une forte décoction de jusquiame & de tabac, c'est-à-dire, de deux plantes, dont l'usage interne est regardé comme très-dangereux.

VIII. On trouve dans cette Dissertation une lettre d'*un Sçavant*, qu'on ne nomme pas, mais *que la Physique & l'Anatomie*, dit-on, *ont rendu célébre*. Ce *Sçavant* Anonyme, quel qu'il soit, ressemble beaucoup à l'Auteur; il suit du moins les mêmes principes. Il prétend que *pour les Ecrouelles*, *le sublimé*

corrosif est spécifique intérieurement; & pour ne nous arrêter qu'à ce qui regarde notre sujet, il conseille dans les fleurs blanches *de faire des injections dans le vagin avec le* Lac Mercurii *de la Pharmacopée de Baltus.* Il est vrai qu'il veut *qu'on affoiblisse ce remede, en mettant*[1] *quatre onces de liqueur sur chaque gros de sublimé corrosif.* Mais il ajoute, qu'*on sera surpris en combien peu de tems ces écoulemens virulens seront arrêtés.*

Le lait de Mercure, dont parle cet Auteur, est décrit dans la Pharmacopée de Bate, & c'est de cette Pharmacopée qu'il entend parler, sous le nom de *Pharmacopée de Baltus.* Selon Bate, pour faire ce lait, il faut dissoudre six gros de sublimé corrosif dans douze onces d'eau de fumeterre; ce qui est à raison d'un gros pour deux onces, & le double par conséquent de ce que l'Anonyme prescrit. Bate ne dit rien sur l'usage de ce lait; il se contente de renvoyer à ce qu'il a dit ailleurs sur l'u-

[1] Bate ne met que deux onces d'eau de fumeterre sur chaque gros de sublimé corrosif pour faire son lait de Mercure.

fage de *l'eau mercurielle ;* mais à l'arti-
cle de cette eau, il marque qu'elle eft
excellente pour les boutons, les puf-
tules, & les rougeurs du vifage : *Ad
faciei ruborem, puftulas, &c. curanda,
certiffima aqua.* Il ne lui donne aucun
ufage interne ; & à l'égard de l'ufage
externe, il avertit même qu'il ne faut
que toucher légérement la peau avec
de petites gouttes de cette eau, &
qu'il faut les effuyer d'abord avec un
linge : *Tange loca fæpe cum guttulâ mi-
nutiffimâ ftatim exficcando cum linteo.*
Sur quoi il faut obferver que cette eau
mercurielle dont parle Bate, n'eft com-
pofée que de deux gros de fublimé cor-
rofif, diffous dans une livre d'une émul-
fion, faite avec la décoction de racine
de lis, c'eft-à-dire, qu'elle eft deux
fois plus foible que le lait de Mercure
de l'Anonyme. Cependant Bate, qui
connoiffoit la nature de cette eau, ne
la propofoit que comme un cofméti-
que extérieur, prefcrivoit de n'en tou-
cher les endroits de la peau qui étoient
affectés, qu'avec de très-petites gout-
tes, & très-légerement, & vouloit
qu'on eût foin de les effuyer fur le

champ. Comment donc le *Sçavant* anonyme, qui ſemble avoir pris Bate pour guide, a-t-il la témérité de propoſer d'injecter dans le corps, & dans des parties auſſi délicates que la matrice & le vagin, de pleines ſeringues d'une diſſolution de ſublimé corroſif, deux fois plus forte que l'eau mercurielle de Bate, & par conſéquent deux fois plus corroſive.

IX. M. Morgan, Médecin Anglois,[1] aſſure « que la teinture des mouches » cantharides, donnée dans une forte » décoction de guayac eſt utile dans » les fleurs blanches lorſqu'elles ſont » récentes; mais que quand elles ſont » invétérées, il faut avoir recours aux » remedes mercuriels.

Il eſt certain que cette teinture a été propoſée pour la gonorrhée virulente par pluſieurs Auteurs, comme on l'a dit dans le Traité *de Morbis Venereis, Tom. I. pag.* 272. 499. & il y a apparence

[1] *The Mechanical practice of phyſick.* Lond. 1735. in-8°.

Voyez les *Eſſais & Obſervations de Médecine de la Société d'Edimbourg*, traduits en François par M. Demours, Docteur en Médecine. *Tom. IV. pag.* 629.

que M. Morgan ne les propose pour les fleurs blanches, que parce qu'il confond les fleurs blanches avec la gonorrhée vénérienne, comme il semble le donner à entendre en conseillant l'usage *des remedes mercuriels dans les fleurs blanches, lorsqu'elles sont invétérées.* Mais si cela est, M. Morgan est tombé dans deux erreurs, l'une de fait, en supposant que les fleurs blanches ne différent point de la gonorrhée vénérienne, car il est très-certain que ce sont deux maladies différentes; l'autre de droit, en supposant que la teinture de cantharides convient tant dans la gonorrhée virulente, que dans les fleurs blanches, car on a remarqué dans l'endroit du Livre, qu'on vient de citer, que l'usage de cette teinture étoit non-seulement suspect, mais même dangereux dans la gonorrhée virulente, & cette remarque est encore plus sûre à l'égard des fleurs blanches.



CHAPITRE XI.

De la Cessation des Régles, & des accidens qu'elle peut attirer.

§. I. DESCRIPTION.

LES régles, qui ne commencent qu'à un certain âge, cessent de même dans un certain tems; & comme le tems, où elles commencent, n'est pas toujours le même, celui où elles cessent, varie aussi dans les différens sujets, dans les différens tempéramens, dans les différens pays, dans les différens états; mais en général les femmes commencent à se déranger & à perdre leurs régles vers la 45 ou la 50me. année de leur âge.

Tantôt les régles cessent tout d'un coup, sans qu'il ait précédé aucun signe de diminution, ce qui est rare: Tantôt elles cessent peu-à-peu & par degrés, c'est-à-dire, qu'elles viennent

d'abord moins abondantes, qu'elles retardent ensuite, qu'elles manquent après cela une ou deux fois, qu'elles reparoissent de nouveau, & qu'enfin elles cessent tout à fait : Quelquefois ces variations durent peu, & quelquefois elles continuent pendant six mois, un an, deux ans même.

Dans quelques femmes, les régles cessent sans aucun accident, ou avec des accidens si légers, qu'ils ne méritent point d'attention : Dans d'autres, la cessation des régles attire des vapeurs hystériques très-fortes, & très-vives : Dans quelques-unes, il arrive des pertes de sang, longues, opiniâtres, dangereuses ; dans quelques autres les régles en cessant laissent des pertes en blanc, difficiles à guérir.

Enfin, il y a des femmes, qui en perdant leurs régles, sont exposées à la fois, ou du moins par intervalles, à plusieurs de ces accidens, mais différemment combinés, c'est-à-dire, que les unes ont des vapeurs & des pertes de sang; les autres des pertes de sang & des pertes en blanc ; & d'autres des pertes en blanc & des vapeurs : Il y

en a même qui ont des vapeurs, des pertes de ſang & des pertes en blanc, tantôt alternativement, & tantôt en même tems.

§. II. *CAUSES ET SYMPTOMES*

C'EST une propriété conſtante des fibres élaſtiques de toutes les parties ſolides du corps, de durcir avec l'âge & de ſe raccourcir. C'eſt-là ce qui fait perdre, à meſure qu'on avance en âge, le coloris de la peau, la fraîcheur du teint, le moëlleux de la carnation; c'eſt de-là que viennent les rides, le deſſéchement, le raccorniſſement des gens vieux; en un mot, c'eſt-là le principes des changemens qui annoncent, ou qui accompagnent la veilleſſe.

Les fibres de la matrice & les tuniques de tous les vaiſſeaux, qui l'arroſent, ſont ſujettes aux mêmes changemens: Et quand la régle ne feroit pas auſſi générale, on auroit raiſon de l'établir pour la matrice, ſur l'exemple des mammelles qui ont avec la matrice une affinité connue, tant pour la ſtructure, que pour les fonctions, & qui, comme on ſçait, s'affaiſſent & ſe flétriſ-

ſent dans les femmes vers la 45 ou 50ne. année de leur âge.

On peut donc regarder comme un fait conſtant, que vers la 45 ou 50me. année, la matrice ſe reſſerre & ſe fronce; que les vaiſſeaux laiteux de la matrice s'affaiſſent, ſe rappetiſſent, & ne peuvent plus recevoir l'humeur laiteuſe, qui avoit accoutumé de s'y ſéparer; que les appendices veineuſes, reſſerrées de même, ne peuvent plus s'ouvrir, ni pour recevoir le ſang qui y eſt détourné, ni pour le laiſſer épancher dans la cavité de la matrice; & qu'ainſi l'appareil ou le méchaniſme néceſſaire pour la menſtruation de la part de la matrice, tel qu'on l'a expliqué ci-deſſus, *Chapitre II.* manque alors entierement.

C'eſt pourquoi les régles doivent naturellement ceſſer vers la 45 ou 50e. année, par une ſuite néceſſaire des changemens que l'âge cauſe dans les vaiſſeaux laiteux & dans les appendices veineuſes de la matrice. Quoique ces changemens ſoient en grand nombre, & qu'ils puiſſent arriver de différentes manieres & en différentes cir-

constances, comme il eſt aiſé d'en juger par les variations, que l'on remarque dans les accidens, qui précédent ou qui accompagnent la ceſſation des régles dans les différens ſujets, on peut pourtant les rapporter aſſez aiſément à quatre claſſes ou états principaux.

Premier Etat de la Matrice.

DANS cet état, les vaiſſeaux laiteux de la matrice reſſerrés ne ſe prêtent point, ou ſe prêtent peu à l'entrée de l'humeur laiteuſe, ne ſe rempliſſent point de cette humeur ou s'en rempliſſent peu, ne compriment point, ou ne compriment que peu les veines utérines voiſines, ne détournent point le ſang dans les appendices veineuſes, ou n'y en détournent que peu ; & alors ces appendices, *d'un* côté foiblement dilatées par le peu de ſang qui aborde, & de *l'autre* trop reſſerrées par le reſſort de leurs fibres, ne s'ouvrent que peu, ou ne s'ouvrent point, ce qui fait que les régles après avoir diminué pendant quelque tems, ceſſent enfin tout-à-fait.

Dans cet état, 1°. Quelquefois la période des régles subsiste, mais la quantité des régles diminue : La période des régles subsiste, parce que les vaisseaux laiteux de la matrice sont encore assez dilatables pour se prêter à l'entrée de l'humeur laiteuse, & par ce moyen se gonflent encore assez pour procurer le retour régulier des régles dans l'intervalle d'un mois; mais alors la quantité des régles diminue, parce que les appendices veineuses plus resserrées se refusent davantage à la dilatation, & ne s'ouvrent qu'imparfaitement.

2°. Quelquefois, & c'est l'inverse du premier cas, la quantité des régles se soutient, mais la période en devient plus longue : La quantité des régles se soutient, pa ce que les appendices veineuses, encore assez souples, s'étendent, se dilatent, & s'ouvrent suffisamment pour l'écoulement ordinaire des régles; mais la période devient plus longue, parce que les vaisseaux laiteux, qui se trouvent plus denses, donnent plus difficilement entrée à l'humeur laiteuse, & ont besoin

par cette raiſon d'un plus long intervalle pour en être aſſez remplis.

3°. Quelquefois la quantité des régles diminue & les retours reculent ; ce qui renferme les deux cas précédens, & c'eſt alors une preuve que les vaiſſeaux laiteux trop reſſerrés ont plus de peine à ſe dilater, & que les appendices veineuſes ont en même tems plus de peine à s'ouvrir.

4°. Il y a des femmes, en qui la quantité des régles diminue & la période retarde peu-à-peu par degrés & uniformement, & il y en a d'autres, en qui ces diminutions & ces retardemens varient irrégulierement. Dans le premier cas, le reſſerrement des vaiſſeaux laiteux & des appendices veineuſes de la matrice augmente proportionnément, & le ſang conſerve un mouvement uniforme : Au lieu que dans l'autre, ces vaiſſeaux ſe reſſerrent inégalement par l'action de quelque cauſe étrangere, ou du moins, le ſang ſe trouve-t-il agité de quelque mouvement irrégulier.

5°. Dans quelques femmes, la ceſſation des régles traîne ainſi ſix mois,

un an, deux ans, &c. parce qu'il leur faut ce tems pour que les vaiſſeaux de la matrice ſe reſſerrent ſuffiſamment, ce qui eſt aſſez ordinaire dans les femmes d'un tempérament ſanguin ou phlegmatique, & ordinairement c'eſt le mieux, parce que la nature a par ce moyen plus de tems pour s'accoutumer à la ceſſation des régles.

6°. Dans d'autres femmes, les régles ceſſent plus vîte, & comme tout d'un coup, parce que les vaiſſeaux de la matrice ſe reſſerrent plus promptement, ce qui arrive dans les femmes d'un tempérament bilieux ou mélancholique, & leur attire ſouvent des accidens fâcheux, à cauſe que les régles étant trop promptement ſupprimées, le corps ſe trouve ſurchargé d'une pléthore incommode.

7°. Quand les régles ceſſent par le reſſerrement ſimultanée & proportionné des vaiſſeaux laiteux & des appendices veineuſes de la matrice, ou du moins par un reſſerrement aſſez uniforme & aſſez égal, on n'a aucun accident à craindre du côté de la matrice, parce qu'il ne s'y fait aucun engorge-

ment. On a tout au plus 1°. Quelque dégoût ou quelque envie de choſes abſurdes, quand l'humeur laiteuſe abonde dans le ſang & qu'elle ſe mêle avec la ſalive ou le levain de l'eſtomac. 2°. Quelques maux de tête & quelques étouffemens, quand le ſang retenu par une ceſſation trop prompte, ſurcharge les vaiſſeaux de la tête & du poûmon, & y produit une pléthore.

Ce premier état arrive dans les femmes, en qui la matrice eſt naturellement bien conſtituée & exempte de tout vice.

En qui tous les vaiſſeaux, toutes les tuniques, toutes les fibres de la matrice ont un reſſort à peu-près égal.

En qui les régles ceſſent d'elles-mêmes, par le ſeul cours de la nature, ſans aucune cauſe fortuite ou étrangere.

Et en qui par conſéquent les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes de la matrice ſe reſſerrent par leur propre reſſort, & ſe retréciſſent uniformément & proportionnément.

Second Etat de la Matrice.

DANS ce ſecond état, les vaiſſeaux laiteux de la matrice encore aſſez ſouples ſe prêtent à l'entrée de l'humeur laiteuſe, ſe gonflent, compriment les veines voiſines, & en y arrêtant le ſang, le forcent à ſe détourner dans les appendices veineuſes, qui s'en rempliſſent; mais les orifices de ces vaiſſeaux laiteux, de même que ceux des appendices veineuſes, refuſent de s'ouvrir, parce qu'ils ſe trouvent plus reſſerrés, ce qui fait que les vaiſſeaux s'enflent en vain, & que les régles ne paroiſſent point, quoique d'ailleurs tout ſemble y être diſpoſé.

Dans cet état, 1°. Les femmes ſentent l'approche de leurs régles, comme ſi elles alloient paroître, parce que les vaiſſeaux laiteux & les vaiſſeaux ſanguins de la matrice s'enflent, comme dans le tems de la menſtruation ordinaire.

2°. Les incommodités, qui précedent ou qui accompagnent les régles, ſont alors plus longues, plus opiniâ-

tres & quelquefois plus fortes que dans l'état naturel, parce que les vaisseaux ne pouvant pas se vuider, restent plus long-tems enflés, & même s'enflent quelquefois plus qu'à l'ordinaire.

3°. Quand les impressions, que souffre alors la matrice, sont fort grandes ou fort vives, elles attirent de véritable vapeurs hystériques, ou du moins des accidens qui appartiennent à ces vapeurs, comme des rougeurs & des chaleurs, qui montent souvent au visage tout d'un coup, & qui se terminent par des sueurs momentanées; des étouffemens convulsifs, des étranglemens de gorge, des contractions du diaphragme, des grouillemens d'entrailles, des pleurs ou des rires involontaires, &c.

4°. Ces accidens diminuent peu à peu, & deviennent insensiblement plus foibles, & plus rares, parce que les vaisseaux laiteux & les appendices veineuses se resserrent plus de jour en jour, & se prêtent moins tous les mois à la dilatation, ce qui fait qu'ils s'engorgent moins. Il arrive cependant assez souvent, que ces accidens durent

un an ou deux, quoique ce ne ſoit pas avec la même violence.

Ce ſecond état eſt ordinaire aux femmes, qui ont les orifices des vaiſſeaux laiteux & des appendices veineuſes naturellement plus ſerrés & plus denſes, que les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes mêmes.

Aux femmes, en qui la tunique interne de la matrice eſt trop ferme & trop nerveuſe, & reſſerre trop étroitement par conſéquent les orifices des vaiſſeaux laiteux & des appendices veineuſes, qu'elle embraſſe & qui paſſent au travers.

Sur-tout aux femmes, qui n'ont point accouché, ou qui ont rarement accouché, & en qui par cette raiſon les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes ont été moins dilatées, & ſont demeurées par conſéquent moins dilatables,

Troiſieme Etat de la Matrice.

DANS ce troiſieme état, les vaiſſeaux laiteux ſe rempliſſent d'humeur laiteuſe, parce qu'ils ſont encore aſſez

ſouples pour ſe laiſſer dilater ; mais ils ne ſe vuident pas, parce que leurs orifices plus reſſerrés refuſent de s'ouvrir. Par-là ces vaiſſeaux trop pleins compriment les veines voiſines, y arrêtent le cours de la circulation, détournent le ſang dans les appendices veineuſes & forcent ces appendices à s'ouvrir dans la matrice, ce qui produit une perte de ſang, tantôt plus, & tantôt moins abondante.

Dans cet état, 1°. La perte de ſang eſt habituelle & opiniâtre, parce que les vaiſſeaux laiteux, qui demeurent pleins, compriment toujours les veines, & en détournent le ſang dans les appendices veineuſes, qui ſont par ce moyen forcées de demeurer ouvertes.

2°. La perte de ſang eſt non-ſeulement opiniâtre, mais elle redouble périodiquement tous les mois, parce que les vaiſſeaux laiteux, qui s'enflent davantage périodiquement tous les mois, compriment alors plus fortement les veines, & y arrêtent davantage le cours direct du ſang, qui eſt forcé de ſe détourner plus abondamment dans les appendices voiſines.

3°. La tenſion que le gonflement

tonique des vaiſſeaux laiteux cauſe dans les tuniques de la matrice, attire ſouvent des accidens de vapeurs hyſtériques, tels que ceux dont on a parlé dans le *ſecond état de la matrice*, n°. 3.

4°. Quoique ces pertes de ſang ſoient opiniâtres, elles ceſſent enfin de ſoi-même, parce que les vaiſſeaux laiteux ſe rappetiſſent peu-à-peu, qu'en ſe rappetiſſant, ils ſe refuſent à l'entrée de l'humeur laiteuſe, dont ils ne ſe rempliſſent plus, & qu'ainſi ils ne compriment plus les veines, & n'arrêtent plus la circulation du ſang.

5°. Mais ces pertes, en ceſſant, laiſſent ſouvent des pertes blanches lymphatiques, qui viennent des legeres entamures ou gerçures, qui reſtent à l'extrémité des appendices veineuſes, même après qu'elles ſe ſont reſſerrées, & d'où la lymphe découle, juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement conſolidées.

6°. Quelquefois même ces pertes dégénérent en ulcère de la matrice, quand les entamures ou gerçures des orifices des appendices veineuſes viennent à ſuppurer, & que la ſuppuration eſt âcre & rongeante.

Ce

Ce troisiéme état est commun dans les femmes, en qui les orifices des appendices veineuses sont plus lâches, que ceux des vaisseaux laiteux.

Dans les femmes, en qui il y a dans la matrice des endroits naturellement plus foibles, & où les veines & surtout les appendices veineuses sont variqueuses.

Dans les femmes, qui ont souvent accouché, ou qui ont eu des accouchemens longs, laborieux, difficiles, & en qui les appendices veineuses ont été souvent relâchées ou déchirées, & la matrice même inégalement affoiblie dans les endroits, où le placenta a été attaché.

Enfin, dans les femmes, à qui dans le premier ou le second état de la cessation naturelle des régles, ci-dessus décrits, on a eu l'imprudence de faire des saignées du pied, pour rappeller les régles, comme si elles avoient été supprimées par maladie.

Quatriéme Etat de la Matrice.

DANS ce dernier état, les vaisseaux

laiteux continuent de recevoir l'humeur laiteuſe, mais en la recevant, ils la laiſſent s'écouler dans la matrice par leurs orifices, qui reſtent ouverts & dilatés, ou qui ſont facilement dilatables. Ainſi ces vaiſſeaux ne s'enflent point, ne compriment point les veines, n'arrêtent point le cours du ſang, ne le détournent point dans les appendices veineuſes, ne forcent point ces appendices à s'ouvrir, en un mot ne cauſent point d'éruption de régles.

Dans cet état, 1°. Les femmes ne ſont point réglées en rouge, mais elles ſont ſujettes à des fleurs blanches habituelles, qui augmentent périodiquement tous les mois dans le tems des régles, parce que c'eſt alors que l'humeur laiteuſe ſe ſépare le plus abondamment.

2°. Comme les vaiſſeaux de la matrice ne ſe gonflent point, & ne font aucune impreſſion ſur les tuniques de la matrice, les femmes ne ſont point expoſées dans cet état à aucun accident de vapeur hyſtérique; mais elles tombent dans l'épuiſement, dans la maigreur, & dans le maraſme par la

continuité de la perte en blanc.

3°. Quelquefois même le mal dégénere, en ulcère de la matrice, quand l'humeur laiteuſe, à force de s'écouler, relâche & enfin entame les orifices des vaiſſeaux laiteux, & même quelquefois la face interne de la matrice, ſur-tout dans les perſonnes en qui cette humeur eſt âcre & rongeante.

4°. Cependant, pourvu que les femmes ſoient naturellement ſaines, & qu'elles ſoient bien conduites, il arrive ſouvent que cette perte ceſſe enfin peu à peu, à meſure que la matrice & les vaiſſeaux laiteux ſe reſſerrent.

Cet état arrive ordinairement dans les femmes d'une conſtitution phlegmatique & pituiteuſe, qui ont été ſujettes à des fleurs blanches habituelles, & en qui les orifices des vaiſſeaux laiteux ſont relâchés de longue main.

Dans les femmes, qui ont le tiſſu de la matrice, & ſur-tout celui de ſa tunique intérieure, trop lâche, ſoit par la conformation naturelle, ſoit par les dérangemens que les groſſeſſes précédentes y ont cauſés.

Enfin, dans les femmes, en qui l'on

a employé mal à propos des apéritifs & des emmenagogues pour rappeller les régles qui cessoient naturellement ; & dont on prenoit la cessation pour une suppression.

Etats Composés de la Matrice.

AUX quatre états simples qu'on vient d'expliquer, on doit ajouter plusieurs autres états composés, qui résultent de la combinaison des états simples, du moins des trois derniers, lorsqu'ils concourent ensemble en même tems, & dans la même malade, quoique en différens endroits de la matrice : mais après ce qu'on vient de dire des états simples, il suffit d'indiquer en peu de mots ces états composés, & d'en marquer les principaux symptomes.

Ainsi 1°. Quand le second & le troisieme état concourent ensemble, les femmes sont exposées à tous les symptomes de ces deux états, c'est-à-dire, qu'elles ont des vapeurs hystériques, comme dans le second état, & des pertes de sang, comme dans le troisieme.

2°. Dans le concours du ſecond & du quatrieme état, les femmes ont des vapeurs hyſtériques & des fleurs blanches laiteuſes, c'eſt-à-dire, les ſymptomes du ſecond & du quatrieme état.

3°. Quand le troiſieme état concourt avec le quatrieme, les femmes ont des pertes en rouge & des pertes en blanc, ou laiteuſes, ou lymphatiques, qu'on ne peut pas diſtinguer quand elles arrivent enſemble, & que la perte en rouge eſt abondante; mais qu'on diſtingue aiſément, dès que la perte en rouge ceſſe ou diminue.

4°. Enfin, dans le concours du ſecond, du troiſieme & du quatrieme état, qui eſt rare ſans être impoſſible, les femmes ſont expoſées à la fois aux vapeurs hyſtériques, aux pertes de ſang & aux pertes en blanc, c'eſt-à-dire, aux ſymptomes, qui ſont propres à chacun de ces trois états ſimples.

Ces différens états compoſés arrivent, quand les différentes cauſes, qui donnent lieu aux états ſimples, concourent enſemble, & agiſſent à la fois ſur différens endroits de la matrice;

& pour en juger, on n'a qu'à peser les degrés d'affinité, que peuvent avoir les différentes causes des états simples de la matrice, & en inférer les différens cas des combinaisons possibles, qui peuvent en résulter.

§. III. *DIAGNOSTIC.*

I. LE Diagnostic de la cessation des régles se réduit à distinguer la cessation que l'âge amene, d'avec la suppression des régles par maladie, & la suppression par grossesse, avec lesquelles on peut la confondre.

1°. On la distingue d'avec la suppression par maladie, 1°. En ce que la cessation naturelle n'arrive que vers la quarante-cinquieme ou cinquantieme année, au lieu que la suppression arrive à tout âge : 2°. En ce que la cessation n'arrive presque jamais tout-à-coup, mais peu à peu & par reprises, au lieu que la suppression est ordinairement subite & absolue : 3°. En ce que la cessation est pour l'ordinaire sans accidens ou avec des accidens légers, au lieu que la suppression a ordinaire-

ment des ſuites plus fâcheuſes.

Quand les femmes ſe rendent juſtice ſur leur âge, quand tous ces ſignes ou du moins pluſieurs ſe rencontrent enſemble, quand on ſçait peſer la valeur de ces ſignes, il eſt difficile de demeurer incertain ſur la nature & la cauſe de la ceſſation des régles ; en tout cas, l'incertitude ne dure pas long-tems, & les ſuites apprennent dans un mois ou deux ſi la ceſſation doit être rapportée au ſimple cours de la nature, qui amene la fin des régles, ou à l'effet de quelques cauſes accidentelles, qui arrêtent les régles contre l'ordre naturel.

2°. Il n'eſt pas ſi facile de diſtinguer la ceſſation naturelle des regles d'avec la ſuppreſſion par groſſeſſe : auſſi les femmes s'y trompent-elles plus ſouvent. Celles qui n'ont point d'enfans, qui ſouhaitent en avoir, & qui approchent de leurs 45 ou 50 ans, prennent pour des groſſeſſes toutes les ceſſations de régles, qui leur arrivent de tems en tems, & qui préludent à la ceſſation abſolue. Au contraire, celles

qui ont plusieurs enfans & qui n'en veulent plus, prennent pour une cessation naturelle de leurs régles de véritables grossesses.

Ce n'est pas qu'on ne sçache bien qu'en général les femmes ont des dégoûts, des fantaisies bizarres, des maux de cœur, des envies de vomir & même des vomissemens fréquens dès les premiers mois de la grossesse ; que le sein devient alors plus tendu, plus plein, plus ferme, & le ventre au contraire plus plat & plus affaissé, &c. Mais on sçait que ces accidens ou du moins des accidens assez approchans arrivent quelquefois dans la cessation naturelle des régles, lorsqu'elle est subite ou laborieuse; & c'est ce qui autorise ou confirme le doute. Cependant cette incertitude, quelque illusion qu'on cherche à se faire, ne sçauroit durer long-tems, & le quatrieme ou le cinquieme mois apportent des éclaircissemens certains, car alors ou l'on sent remuer l'enfant, & l'on ne peut plus contester la réalité de la grossesse, ou l'on ne le sent point remuer, & l'on

est forcé d'avouer qu'il n'y a point de grossesse, mais que les régles sont cessées naturellement.

Heureusement, ni dans ce cas, ni dans le précédent le doute où l'on peut être pendant quelques mois, ne sçauroit nuire aux malades : La cessation naturelle des régles ne demande presque point de remedes, ou ne demande guere d'autres remedes que quelques saignées du bras & quelques stomachiques. Or, ces remedes conviennent également & à la suppression des régles par maladie, & à la grossesse. La grossesse même n'en demande jamais d'autres ; & pour la suppression, qui a ordinairement besoin de remedes plus actifs, tels que les purgatifs & les apéritifs, on peut sans danger en différer l'usage pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'on ait eu le tems de s'éclaircir sur la véritable cause, qui fait manquer les régles.

II. Le Diagnostic des différentes espéces de cessation de régles, soit simples, soit composées, est évident, & pour l'établir, on n'a qu'à interroger les malades.

1°. C'eſt la premiere eſpece de ceſſation, & la ceſſation la plus naturelle, quand il n'y a ni gonflement, ni tenſion, ni douleur dans le matrice, & que la ceſſation des régles n'attire aucun accident, ou n'attire que des accidens légers de pléthore & de pâles couleurs.

2°. C'eſt la ſeconde eſpece de ceſſation, quand le mouvement périodique des régles eſt encore marqué tous les mois, & marqué par le gonflement, la tenſion, la douleur de la matrice, par la plûpart des accidens des pâles couleurs, &, ce qui eſt plus fort encore, par des attaques de paſſion hyſtérique.

3°. C'eſt la troiſieme eſpece de ceſſation, quand il arrive des pertes de ſang périodiques, qui quelquefois à force de ſe prolonger, deviennent habituelles, & qui ſont ordinairement accompagnées de vapeurs hyſtériques, de dégoût, de fantaiſies bizarres, &c.

4°. C'eſt la quatrieme eſpéce, quand les femmes ſont expoſées à des fleurs blanches, opiniâtres, habituelles, qui redoublent périodiquement, & qui attirent à la longue, quand on les néglige, l'épuiſement & le maraſme.

5°. Ce ſont enfin des eſpéces de ceſſation composées, lorſque les ſymptômes qui arrivent, appartiennent à pluſieurs des eſpéces ſimples qu'on vient de propoſer, & forment des combinaiſons nouvelles, qui peuvent varier de pluſieurs façons.

III. Le Diagnoſtic des différens états de la matrice & de ſes vaiſſeaux, dans les ceſſations des régles, doit ſe déduire de la nature & de l'eſpéce de chaque ceſſation, ſuivant la théorie qu'on a propoſée.

Ainſi, dans la premiere eſpéce de ceſſation, on peut compter que les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes de la matrice, ſe reſſerrent également & uniformément, & ſe refuſent en même tems à l'entrée de l'humeur laiteuſe & du ſang.

Dans la ſeconde eſpéce, il eſt évident que les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes ſe dilatent encore, & reçoivent comme à l'ordinaire l'humeur laiteuſe & le ſang, mais que leurs orifices trop reſſerrés, refuſent conſtamment de les laiſſer couler.

Dans la troiſiéme, tout eſt dans le

même état que dans la ſeconde, excepté que les orifices des appendices veineuſes cédent enfin, s'ouvrent ou ſe déchirent, & laiſſent épancher le ſang abondamment dans la matrice.

Dans la quatriéme, ce ſont au contraire les orifices des vaiſſeaux laiteux qui s'ouvrent, & qui laiſſent couler dans la matrice toute l'humeur laiteuſe qui y aborde; ce qui cauſe des fleurs blanches opiniâtres.

Enfin, dans les eſpeces de ceſſation plus compoſées, la nature & la qualité des accidens qui les accompagnent, ſuffiſent pour indiquer les états plus compoſés des vaiſſeaux laiteux & des appendices veineuſes de la matrice.

§. IV. *Prognostic.*

I. La ceſſation des régles vers la quarante-cinquiéme ou cinquantiéme année, eſt un mouvement de la Nature, ou une ſuite néceſſaire de la conſtitution du corps, & ſur-tout de la matrice; & par conſéquent on ne doit point regarder ce dérangement comme dangereux en ſoi. Tout le danger qu'il peut

avoir, vient toujours, ou de ce qu'il arrive trop tôt, ou de ce qu'il arrive avec des accidens.

II. Le dérangement arrive trop tôt quand il arrive à 30, 35 ou 40 ans; ou quand il arrive même à 45 ou 50 par quelqu'accident fortuit, comme quelque peur, quelque chagrin, quelque fausse-couche, &c.

Dans ces cas, le dérangement n'est jamais sans danger, soit parce qu'il est à craindre que les vaisseaux laiteux & les appendices veineuses de la matrice, ne se resserrent & ne se rappetissent pas également & uniformément; soit parce que le suc laiteux qui abonde non-seulement dans le cas d'un dérangement prématuré, mais dans le cas d'un dérangement subit, peut attirer des accidens fâcheux.

III. Le dérangement arrive avec des accidens, quand il attire des vapeurs violentes, quand il cause des pertes de sang considérables, quand il laisse après soi des fleurs blanches habituelles, quand il paroît menacer la matrice de quelque engorgement, de quelque squirrhe, de quelque cancer, de quel-

que ulcère, &c. Dans tous ces cas, on juge de la grandeur du danger par la nature, le nombre, la violence des accidens, ce qui fait varier le prognoſtic preſque à l'infini.

IV. C'eſt ſur les accidens, qui ſont propres à chaque eſpéce de ceſſation des régles, & qui les accompagnent, qu'on doit régler le prognoſtic qui appartient à chaque eſpéce.

Ainſi, 1°. Comme dans la premiere eſpece de ceſſation, il n'y a point d'accident du côté de la matrice; que tout ſe réduit aux ſuites des pâles couleurs & de la pléthore, qu'on peut aiſément corriger; que les malades ne ſont pas mêmes expoſées aux vapeurs, du moins à des vapeurs bien fortes, cette eſpéce de ceſſation eſt ſans aucun danger, ou ne menace que d'un danger bien léger.

2°. Comme dans la ſeconde eſpece de ceſſation, les malades ont à un fort haut degré tous les accidens des pâles couleurs & de la pléthore; qu'elles ſont expoſées à des vapeurs hyſtériques violentes, qui fatiguent & qui allarment encore davantage; qu'il y a ſujet de craindre à tout moment, ou

une hémorrhagie utérine, ou des fleurs blanches abondantes; qu'il arrive souvent que cette espéce de cessation laisse des engorgemens opiniâtres, ou des obstructions squirrheuses dans la matrice, il est aisé de juger que cette espece de cessation doit être beaucoup plus dangereuse que la précédente.

3°. Comme dans la troisieme espéce de cessation, il y a tous les accidens des pâles couleurs, de la pléthore & des vapeurs; & que ces accidens, lorsqu'il sont longs & opiniâtres, produisent souvent dans la matrice des obstructions & des squirrhes; comme il y a outre cela dans cette cessation une perte habituelle de sang, & que cette perte est toujours suivie d'un épuisement considérable, & qu'elle attire souvent l'ulcère ou le cancer de la matrice, on doit regarder cette espéce de cessation, comme plus dangereuse encore que les deux premieres.

4°. Dans la quatrieme espece de cessation, les fleurs blanches habituelles & opiniâtres, qui lui sont propres, menacent de la consomption, & de la fiévre lente, & même de l'ulcère &

du cancer de la matrice. Ainſi dans cette eſpece de ceſſation, le danger n'eſt guere moins grand que dans la troiſieme.

5°. A l'égard des eſpeces de ceſſation des régles plus compoſées, on doit en évaluer le danger ſur le nombre, la nature & la violence des ſymptomes qui les accompagnent, ou ſur la qualité des maladies qu'elles peuvent attirer.

§. V. *Curation.*

La maniere de traiter les accidens qui arrivent dans la ceſſation des régles, ne differe point de la maniere de traiter ces mêmes accidens en tout autre cas. Ainſi on peut conſulter le *Chap. XIII. du Livre. II. De la Paſſion hyſtérique ou des Vapeurs*, pour la guériſon des accidens vaporeux, qui ſont ordinaires dans la ſeconde eſpéce de ceſſation des régles; le *Chap. IX de ce Livre Des Régles immodérées*, pour la guériſon de la perte de ſang, qui arrive dans la troiſieme eſpéce de ceſſation des régles; & le *Chap. X de ce même Livre, Des Fleurs blanches,* pour la gué-

rifon des fleurs blanches, qui font particulieres à la troifieme efpéce de ceffation des régles; & c'eft dans ces différens cas, qu'on doit faire ufage de la curation propofée dans ces Chapitres, en obfervant toutes les précautions, qui y font prefcrites.

Par ce moyen, la curation, qui appartient à ce Chapitre, fe trouve réduite à la maniere de traiter la premiere efpece de ceffation des régles, ou, pour mieux dire, à la maniere de prévenir les accidens dans les femmes, qui commencent à fe déranger, ou de remédier à ces accidens quand ils font médiocres, qu'ils ne conftituent point de maladies particulieres, & que ce ne font que de legers fymptomes de vapeurs, de pléthore ou de pâles couleurs.

En général, dès que les femmes ont lieu de croire qu'elles commmencent de fe déranger, elles doivent fi elles font fages, veiller à leur fanté avec plus de précaution; & ces précautions doivent redoubler fi l'état de la matrice ou la conftitution du fang don-

nent quelque lieu de craindre les ſuites du dérangement.

Pour cet effet, 1°. Il faut les ſaigner ſouvent pendant un an au moins, & quelquefois pendant deux ans, pour diminuer le volume du ſang, qui regorge dans les vaiſſeaux; & les ſaigner toujours du bras, pour détourner le ſang de la matrice. Il eſt difficile de rien déterminer de précis ſur le nombres des ſaignées, parce qu'il y a des femmes, qui ont beſoin d'être ſaignées tous les mois, & qu'il y en a d'autres, à qui deux ſaignées par an ſuffiſent. Mais communément on réïtere la ſaignée de trois mois en trois mois, & même quelquefois de deux mois en deux mois, ſuivant le tempérament & la maniere de vivre des femmes, qui ſe dérangent.

2°. Il faut leur preſcrire un régime exact, tant pour la quantité, que pour la qualité des alimens : Pour la *quantité*, afin que les femmes, en mangeant moins, faſſent moins de ſang & moins d'humeur laiteuſe : Pour la *qualité*, afin que ne prenant que des alimens légers, aqueux, peu nourriſſans, elles

faſſent un ſang & une humeur laiteuſe, moins épais, & moins propres à s'arrêter dans les vaiſſeaux de la matrice.

3°. Il faut les purger de tems en tems avec des purgatifs doux, comme les tamarinds, la manne, la caſſe, la rhubarbe, le ſel végétal, le ſel d'Epſom, &c. pour nettoyer les premieres voies, & détourner par les ſels une partie du chyle qui forme dans le ſang l'humeur laiteuſe.

4°. Il faut les aſſujettir en tout cas à prendre tous les jours des remedes ſimples avec l'eau tiede, ou avec la décoction d'armoiſe, de matricaire, ou de mélilot, &c. On pourra y ajouter deux onces d'huile d'amandes douces, ou une once de catholicum fin, ou une once de caſſe mondée, ſi le ventre n'étoit point libre; Que ſi la malade eſt tourmentée de vents, on pourra y ajouter une once d'huile de laurier, ou faire le lavement avec une décoction de baies de laurier.

5°. Il faut leur faire faire un uſage journalier, ou du moins un uſage fréquent des diurétiques légers, pour faire écouler l'humeur laiteuſe par les

urines. Telles ſont les infuſions de capillaire, de thé, de ſauge, de méliſſe, de vulnéraires de Suiſſe; ou les décoctions légeres de cerfeuil, de matricaire, d'armoiſe, &c. Telles ſont auſſi les eaux minérales, rafraîchiſſantes, & diurétiques, comme celles de Forges, de Paſſi, &c.

6°. Il faut même employer des diurétiques encore plus efficaces, en cas que les accidens fuſſent plus forts, & pour cet effet on pourra ajouter à ces infuſions ou à ces décoctions un gros ou un gros & demi par jour de ſel admirable de Glauber; d'*arcanum duplicatum*, de ſel prunelle, ou de tartre vitriolé; ou même paſſer ces infuſions ou ces décoctions ſur une vingtaine de cloportes pilées & réduites en pâte.

Enfin, ſi les attaques de vapeurs ſon fréquentes & importunes, il faut faire prendre aux malades à petites cuillerées des potions anti-hyſtériques, qu'on compoſera avec les eaux diſtillées des trois noix, de ceriſes noires, ou de fleurs de tilleul, où l'on ajoutera ſur quatre onces vingt ou trente gouttes de teinture de myrrhe,

& autant de celle de caſtor, & où l'on pourra même diſſoudre quelques grains d'*aſſa fœtida*, ou mêler quelques gouttes de teinture anodyne, ſi les accidens de vapeurs ſont forts & accompagnés de convulſions ou de mouvemens convulſifs.

Précautions néceſſaires dans le Traitement des Femmes qui ſe dérangent.

I. Il faut toujours éviter la ſaignée du pied dans le tems du dérangement des régles, parce qu'elle attire le ſang dans les ramifications de l'aorte deſcendante, ce qui ſurcharge les vaiſſeaux de la matrice, qui en viennent, augmente le gonflement & la tenſion de la matrice, redouble les accidens des vapeurs, & cauſe même ſouvent des hémorrhagies utérines.

II. Par la même raiſon, on doit s'abſtenir de tout uſage d'emmenagogues, de fondans, d'apéritifs, d'eaux thermales, &c. parce qu'il faut bien ſe garder de ſonger à rappeller des régles, qui ne demandent qu'à ceſſer. Quand

on s'écarte de cette conduite, tout ce que l'on fait, loin de ſoulager les malades, n'aboutit ordinairement qu'à aggraver le mal, & à attirer des pertes de ſang difficiles à guérir.

III. Il ne ſuffit pas de diminuer la quantité de la nourriture, il faut encore, comme on l'a déja remarqué, interdire tous les alimens, qui fourniſſent une nourriture trop ſucculente, & qui peuvent produire un chyle trop gras & trop épais. Tels ſont le bœuf, le mouton, les perdrix, les crêmes de ris trop ſucculentes, les bouillons trop forts, les conſommés, le lait, le chocolat, &c.

IV. C'eſt par une ſuite du même principe qu'il faut faire éviter tout ce qui peut échauffer ou agiter le ſang & par-là le faire raréfier, parce que la raréfaction produit ſur les vaiſſeaux de la matrice, à peu-près les mêmes effets que la pléthore. Ainſi l'on doit interdire aux femmes dans ce tems-là les veilles, les paſſions trop vives, les exercices trops grands, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, & même du vin, à moins que cet uſage ne ſoit très-modéré, le

caffé, le chocolat, ſur-tout fait avec la vanille, &c.

V. Comme l'uſage du mariage met les fibres de la matrice dans des contractions fortes & toniques, qui en gênant le cours du ſang, l'obligent de s'arrêter dans les vaiſſeaux & dans les appendices veineuſes de la matrice, & d'en forcer les ouvertures, l'uſage du mariage, ſur-tout l'uſage trop fréquent, ne ſçauroit être que nuiſible dans les dérangemens, qui ſont laborieux, & principalement dans ceux qui ſont accompagnés de pertes de ſang.

VI. Si les femmes ſont ſujettes à quelque infirmité habituelle, quelle qu'elle ſoit, & quelque partie du corps qu'elle affecte, elles doivent s'attendre à la voir ſe renouveller ou s'augmenter dans le tems du dérangement, & il eſt important de les en avertir d'avance, afin qu'elles en ſoient moins effrayées, & qu'elles aient plus de docilité pour les remedes qu'on leur ordonne, & pour le régime, qu'on leur preſcrit.

VII. En général, il eſt à ſouhaiter

que le dérangement se fasse promptement, pourvû qu'il se fasse sans accident, comme il arrive dans les femmes bien constituées, & en qui la matrice conserve un ressort égal dans toutes ses parties ; mais lorsque le dérangement est laborieux, ou qu'il est accompagné de quelque accident un peu grave, il est avantageux qu'il se fasse lentement & peu-à-peu, afin que les vaisseaux de la matrice ayent le tems de se resserrer également, & que la nature puisse s'accoutumer à la privation des régles ; du moins ne faut-il rien faire qui puisse précipiter les mouvemens de la nature, & forcer les vaisseaux de la matrice à des resserremens irréguliers capables d'y attirer des engorgemens.

VIII. Quand il se présente dans la cessation des régles des cas plus composés, où il arrive tantôt des pertes en rouges, & tantôt des pertes en blanc ; tantôt des engorgemens dans la matrice, & tantôt des coliques utérines ou des vapeurs, &c. il faut peser & apprécier les causes & le danger de ces accidens, & se déterminer ou à les combattre

les

les uns après les autres, en commençant par les plus dangereux ou les plus pressans ; ou à les combattre tous à la fois, en mariant, si cela se peut, les différens remedes qui sont propres pour chaque accident en particulier.

IX. Enfin, il faut se défier des régles qui perséverent après 50 ans. J'ai vû des femmes qui avoient passé cet âge, & qui se glorifioient d'être encore réglées, comme de jeunes femmes. Mais en les examinant avec soin, j'ai toujours trouvé que ces prétendues régles étoient un véritable état de maladie, & provenoient ou de quelque exulcération, ou de quelque engorgement de la matrice, ou de quelque disposition variqueuse de ses veines, & la plûpart de ces femmes, en qui les régles duroient si long-tems finissoient par un cancer ou un ulcère à la matrice.

Il en est à peu-près de même des filles qu'on dit être réglées à neuf ou à dix ans, & qui ont en effet à cet âge des écoulemens périodiques. C'est presque toujours l'effet de quelque vice dans la matrice ou dans le vagin, auquel il faut remédier par quelques saignées

& par l'uſage des bouillons rafraîchiſſans, du petit lait, du lait d'âneſſe & des demi-bains. Tant il eſt vrai que la Nature, toute variable qu'elle paroiſſe dans le détail des circonſtances, eſt plus conſtante qu'on ne croit, ſur les régles eſſentielles de l'œconomie animale.



CAPUT XII.

De Furore uterino, seu Μητρομανία.

Furor Uterinus morbi genus est spurcum & propudiosum : Sed commodè cadit, quòd raró obvenit ; attamen non ita raró, ut è Muliebrium Morborum numero expungi possit, aut à Medico, qui eosdem explicandos susceperit, debeat omitti, ceu à plerisque factitatum video, ut mox indicabitur. Ipse quidem officii mei esse duxi de illo differere, sed cùm me puduerit de obscœnis gallicè dicere, satius visum est latino sermone uti, « [1] in quo » vocabula & tolerabiliùs se habent, » & accepta jam usu sunt, cùm in om» ni ferè Medicorum volumine trac» tentur.

§. I. *Descriptio.*

Furor Uterinus, græcè Μητρομανία, derepentè numquam invadit, sed per fallentia incrementa lentis passibus in-

[1] Celsus, *de re Medicâ, Libr. VI. Cap.* 18.

greditur, eo, qui ſequitur, ordine:

I. Incidit aliquando, ut Virgines viro jam maturæ, ſi quem amaſium perditè ament, quo potiri non detur; ut Puellæ paleſtræ venereæ aſſuetæ, à quâ arcentur invitæ; ut mulieres nuptæ, quæ frigido vel ſeni conjunctæ ſunt, ut juniores Viduæ, quæ marito valido & ad opus non ſegni, quocum conſueverant, ſunt orbatæ, libidinosè cogitent altè, fortiter, frequenter, continuò, præſertim ſi in libidinem proclives ſint naturâ, quam proclivitatem intendant magis in dies, legendo mileſias fabulas, quæ non teneros tantum, ſed etiam laſcivos amores ſpirant & edocent; cantitando verſus feſcenninos; colloquendo ſæpiſſimè de rebus venereis cum ſodalibus; petulcis digitis ſeſe contrectando, aut ſe contrectari patiendo; aurem præbendo facilem virorum blandimentis, illecebris; in cibos adhibendo edulia ſalſa, piperata, acria, fumo indurata; vino meraciore, liquoribus ſpirituoſis, potu Caffe, Chocolatâ utendo vel potiùs abutendo; quæ ſingula, auctâ ſanguinis acrimoniâ, veneris cupiditatem inflammant.

Ea quidem in principio levia, ſed ſi pergant, paulatim ingraveſcunt. Manent in eâdem cogitatione perpetuò defixæ, à quâ nolunt ſe dimoveri; id unum cogitant, in eo totæ ſunt; cætera nec vident, nec curant; triſtes, meditabundæ, ſilent vel muſſitant; libidinem quâ æſtuant, cautè diſſimulantes & contegentes, quoad ejus facere poſſunt. At ſi fortè quis venuſtus adoleſcens, imò ſi vir qualiſcumque occurrat, laſcivientibus oculis illum cupidè ſpectant, & ſi quid dixerit blanditiarum, ut communis fert uſus, avidè auſcultant, lætæ arrident, geſtiunt, prævertunt ſeriò quæ joco dicta ſunt, & non tantùm faciles, imò etiam paratas ultrò ſeſe præbent.

II. Quæ jam nimia eſt, gliſcit tamen in dies ægritudo; effrenatâ & furioſâ veneris cupiditate, quaſi œſtro, percitæ, pudicitiæ immemores, inconſideratè multa garriunt, quæ libidinem quâ flagrant, apertè produnt, & depoſitâ omni verecundiâ, impotenti animo, obvios quoſvis, notos ignotoſve ad opus provocant, ſollicitant verbis flagitioſis & turpibus. Si cunc-

tentur, pelliciunt voce, geſtu, & ſi pertinaciùs renuant, probris illos inſectantur altâ voce, &, quantum valent, conantur pugnis impetere.

III. Hucuſque tamen morbus, quantumlibet gravis, intra melancholici delirii fines ſe continet, ſed brevi in apertam maniam erumpit. Amentes vociferantur, abſurda deblaterant, nutu, geſtu, ſermone, circumſtantium libidinem tentant, imò quandoque ut pelliciant efficaciùs, ſuccinctæ ſe nudas exhibent; in reluctantes vel ſegnes inſiliunt furibundæ, apertè delirant de multis, ſi non de omnibus. Adſunt verò ſimul ſymptomata omnia, quæ maniam comitari ſolent, agrypnia, anorexia, fervor totius corporis, frigoris tolerantia, ſitis defectus dùm æſtuant, pigrities alvi, urinæ ſpiſſæ, paucæ, croceæ, lutulentæ, &c.

Cave tamen putes hæc omnia in omnibus, & eodem modo concurrere; ſingula in ſingulis variè variant, pro temperie & indole nativâ, pro educatione quâ informatæ ſunt, pro morbi vehementiâ, ita ut hæc affectio ſibi ſemper conſtans & ſuî ſimilis, in eo quod eſ-

ſentiale eſt, in cæteris omnibus diſpar ſit & diſſimilis.

Morbus ille, utcunque rarus, frequentiùs tamen occurſat in regionibus calidioribus, ubi intenſior eſt cauſarum energia, à quibus inducitur; ideòque mirari ſubit [1] Hippocratem, Galenum, Celſum, Areræum, Oribaſium, Paulum Æginetam, qui in Græciâ & Italiâ Medicinam tractaverunt, de eo altè ſilere. Sed mirationem majorem facit taciturnitas Medicorum, qui inter nos ante renatas literas floruerunt, eorum preſertim, qui in climate calidiore, ubi morbus ille debuit olim, ut hodie; vulgatior eſſe, [2] nempe Arnaldi de Villanovâ, Valeſci de Tarantâ, Bernardi Gordonii, Gullielmi Rondeletii inter Narbonenſes; Antonii Guainerii, & Alexandri Bene-

[1] Adducitur tamen ex Hippocrate & ex Galeno locus unus & alter, quibus, ſi benignè accipiantur, morbus verbo indicari vel perſtringi videtur.

[2] Illi omnes, inter cætera deliriorum genera, *de Amore inſano* Virorum in Mulieres mentionem faciunt, ſpecialibus capitulis; ſed νεγ ρῦ quidem de Furore uterino inter muliebres, quos explicant.

dicti [1] inter Italos, à quibus, dùm cæteros morbos muliebres explicant, morbus ille consultò prætermissus esse videtur, quasi noluissent de affectu dicere, cujus Antiquiores mentionem nullam fecissent.

Soranus, Medicus Græcus, qui sub Trajano principe floruit, Galeno paulò antiquior, solus est, quem sciam, qui de Furore uterino expressè dixerit. Interciderunt quidem illius Scripta, sed Aëtius, fatetur ab eo depromptum esse *Caput* 74 *Libri XVI* Operis sui *de Contractâ ex Veteribus Medicinâ, in* quo de affectione illâ disertè quæstio est. Illud autem Aëtii caput inscriptum quidem *De Furore uterino*, sed cùm hæc inscriptio Jani Cornarii sit, qui Aëtium latinè reddidit, & cujus interpretatio Basileæ prodiit apud Frobenium, anno 1535, placuit Græcos fontes adire, ut certò nossem, quo genuino vocabulo Aëtius, vel potiùs Soranus ipse, quem

[1] Mirum profectò Alex. Benedictum de Furore uterino silere suo loco inter Morbos Muliebres, cùm ipse Observationem unam referat fæminæ ab utero furentis, *Libr. I. Cap.* 28. *de Insaniâ, pag. m.* 49.

exſcripſit, morbum græcè nominaſſet [1]; in quo provinciam ſuſcepi difficilem & opinione operoſiorem. Nam opus, Aëtii libros continet ſexdecim, quorum octo tantùm priores apud Aldum & Aſulanum Venetiis in *fol.* græcè editi ſunt, anno 1535. Reliqui octo poſteriores latent adhuc inediti. Sed opportunè mihi ſuccurrit in Bibliothecâ regiâ locupletiſſimâ quatuor eſſe integra Græca Aëtii exemplaria manuſcripta; nec mora, illa pervolutavi diligenter, unde mihi conſtitit caput illud ab Aëtio inſcribi περὶ τῆς Μητρομανίας.

Eodem quoque vocabulo uti memini, tùm Nicolaum Myrepſum, Alexandrinum, apud quem proſtat Antidotus, quam valere ar *contra Metromaniam*, quo nomine *Furorem uterinum* intelligi extra dubium eſt; tùm apud Zonaram, Hiſtoricum Græcum, qui narrat *Annalium Tom. III, pag.* 23. " Euſebiam, „ uxorem Conſtantii Imperatoris, filii „ Conſtantini Magni, formâ quidem „ celebrem, ſed ob maritum calami- „ toſam, cùm naturâ, tùm morbis „ mollem, & ad venerem ſegniorem,

[1] De Antidotis *Sect, I, Cap.* 218.

„ unde paulatim contabescens ante
„ Constantium decessit, nullo unquam
„ fœtu edito , & , ut quidam dicunt ,
„ uterino Furore percita mortua est ;
„ καὶ μητρομανίας νοσήματι περιπεσοῦσα
„ ἐξέλιπε. „

Sunt alia quædam ejusdem morbi nomina. Sic à [1] Moschione , Medico Græco recentiore , sed incertæ ætatis , [2] *Satyriasis* appellatur. Sic à nonnullis Recentioribus dicitur *Nymphomania* , quasi dicas *Maniam Clitoridis* , cui olim *Nympha* nomen fuit ; vel *Erotomania* , hoc est , *Mania amoris* ; sed à vocabulis istiusmodi abstinebimus , quoniam non sunt communi usu recepta.

§. II. *Causæ.*

Patet attendenti in Furore uterino duos morbos conjungi , effrænatam & vesanam veneris cupiditatem , quæ ab uteri vitio ; & delirium initio melancholicum , & deinceps maniacum, quod à vitio cerebri dependet. Si ambo con-

[1] *De affectibus muliebribus , Cap.* 128.

[2] Nomine minùs idoneo , & detorto à consimili virorum affectu.

currant, aderit Furor uterinus, de quo queſtio eſt; ſi defecerit alterutrum, erit vel effrænata coeundi cupiditas ſine delirio; vel melancholia aut mania ſimplex ſine veſano veneris deſiderio. Proinde ad explicandam Furoris uterini naturam, ordine dicendum eſt, 1°. De effrænatâ veneris cupiditate ſimplici: 2°. De eâdem conjunctâ cum delirio melancholico: 3°. Demùm, de eâdem, cùm in maniam abit.

Primò. Effrænata veneris cupiditas inducitur vividiore & fortiore ſuccuſſione organorum, quæ ſunt in fœminis ſedes voluptatis venereæ, haud diſpari modo, quo fames aut ſitis intenſa oritur à validiore impreſſione ventriculi aut faucium tunicis illatâ.

Organa autem, quæ in fœminis voluptati venereæ excitandæ à naturâ deſtinantur, plurima ſunt.

1°. Clitoris, quæ omnium conſenſu exquiſitiſſima eſt voluptatis ſedes, unde vulgò dicitur *amoris dulcedo*.

2°. Tota vaginæ amplitudo, quantùm patet, maximè tamen pars ejuſdem antica, quæ cum vulvâ connectitur, & anguſtiſſima eſt.

3°. Facies interna ipsiusmet uteri, quæ & ipsa voluptatem sentit, & ad venerem sollicitat, perinde ac in fame & siti intensiore certum est ventriculum esurire & sitire. Quæ autem de uteri sensu dicimus, possunt inde confirmari quòd in animantibus cesset venerea cupiditas, ubi primùm utero gerunt; hebescat tunc saltem in fœminis, imminuto scilicet uteri sensu.

4°. Debent etiam inter organa, quæ veneri favent, recenseri vasa cuncta, quæ secernendo semini vacant in fœminis, quippe quæ & ipsa in consortium voluptatis veniunt. Ea autem sunt, 1°. Prostata, quæ in fœminis urethram ambit, & duobus ostiolis seu *lacunis* ad latera urethræ in partem vulvæ superiorem, subter clitoridem, secretum humorem ubertim profundit : 2°. Glandulæ Cowperianæ, quæ in perineo, isthmi instar, inter anum & vulvam intercedente sitæ sunt, & juxta caruncularum myrtiformium radices bino ductu patescunt ad vaginæ principium : 3°. Glandulæ plurimæ, solitariæ, vel racematim congestæ, quibus vaginæ facies consita est, unde

humorem ſubviſcidum ſemini analogum excerni certum eſt : 4°. Lacunæ variæ, cæcæ, per faciem vaginæ diſperſæ, unde depluit humor limpidus & ſubviſcidus, ſed paucus : 5°. Demùm, oſcula varia excretoria per internam uteri faciem diſtributa è quibus prolicitur in actu venereo humor non paucus, ſubpinguis, quo uteri cavitas madet.

His præſuppoſitis, quæ in dubium venire non poſſunt, conſequens eſt fœminas poſſe vividioribus organorum impreſſionibus percelli, atque adeò ad venerem magis inflammari tribus de cauſis. 1°. Si ſuccuſſiones, quæ debent memoratis organis imprimi ad movendum in fœminis veneris ſenſum & deſiderium, validiores ſint : 2°. Si diſpoſitio peculiaris organorum ad excipiendas illas ſuccuſſiones neceſſaria ita intendatur, ut excipiantur vividiùs : 3°. Demum, ſi concurſu ſimultaneo utriuſque cauſæ, & motiones inferantur organis validiores, & ab iiſdem excipiantur vividiùs, unde debent veneris ſenſus & cupiditas augeri in ratione duplicatâ.

I. Succussiones, quibus in fœminis accenditur veneris desiderium, ad tria revocari possunt; 1°. Ad affrictus organorum sæpiùs memoratorum, blandos, certi gradûs & certæ speciei, quibus titillantur : 2o. Ad punctiunculas lenes gratasque, quibus stimulantut : 3°. Ad morsiunculas blandas, certæ & determinatæ intensionis, quibus vellicantur. Qualis autem gradus, qualisve species harumce motionum esse debeat, ut sensus venereus inde sequatur, nullâ certâ ratione definiri potest. Id unum liquidò constat differre illas à motionibus aliis earumdem partium, quibus dolor inducitur, ut motiones ventriculo & faucibus illatæ ad famem & sitim, discrepant à motionibus earumdem partium, à quibus dolor.

Jam vero affrictus muliebrium hîc locum non habent; quia fiunt à causis extrinsecis, quæ Furorem uterinum non producunt; ac proinde in duas alias causas oportet tantùm inquirere, punctiunculas scilicet & morsiunculas, quæ eòdem proximè recidunt, & quæ inducuntur à semine vel seminali humore depluentibus in vulvam, vagi-

nam, uterum, & illarum partium cavitates perluentibus.

Illæ autem punctiunculæ sive morsiunculæ vividiores sunt, atque adeò ad venerem fortiùs exstimulant, 1°. Si semen & seminales humores quantitate abundent: 2°. Si acrimoniâ peccent: 3°. Si simul abundent copiâ, & peccent acrimoniâ.

1°. Abundant autem copiâ, si sanguis ipse, unde scaturiunt, abundet in corpore, ut in fœminis.

Quæ lautè & opiparè vivunt, & edulia, jusculenta, polytropha in cibos adhibent. *In genere*, ait S. Hieronymus, [1] *quodcumque cupediarum genus, omnisque ventris saturitas seminarium est venerei amoris.*

Quæ mollem & sedentariam vitam vivunt, unde parcior transpiratio, quâ sanguinis quantitas non satis exhauritur.

Quæ habent organa secernendo semini à naturâ destinata, ampliora & patentiora ex conformatione nativâ, unde uberior illius humoris secretio.

Demùm, quæ ex frequenti cum

[1] In *Epistolâ ad Furiam.*

viris consuetudine, & iteratis mulie-
brium titillationibus, uberiore gaudent
seminis proventu. Sic nemini non no-
tum est iteratâ suctione lac in mam-
mis, & repetito ptyalismo salivam in
glandulis salivalibus copiosiùs secerni.

2°. Semen peccat acrimoniâ præter-
naturali in fœminis.

Quæ sunt temperamenti biliosi, atra-
bilarii, & quarum sanguis acer, muria-
ticus, ammoniacalis semen ejusdem
conditionis subministrat.

Quæ vescuntur cibis salitis, pipe-
ratis, fumo induratis, acrioribus; quæ
vinum meracius aut liquores spirituo-
sos bibunt; quæ sese proluunt choco-
latâ aut decocto, caffe, quæ singula sunt
veneris irritamenta.

Quæ sanguinis fervorem & acrimo
niam intendunt vigiliis diutiùs pro-
tractis, aut animi pathematis vehemen-
tioribus, quibus sanguis exardescit.

3°. Fit concursus utriusque semi-
nis vitii, nempe copiæ & acrimoniæ,
quoties concurrunt causæ à quibus
utrumque solet induci, quas quidem,
si non omnes at saltem plerasque non
rarò concurrere posse manifestum est

ex affinitate, quam inter se habent.

II. Dispositio peculiaris, quâ organa quælibet ad vividiùs excipiendas succussiones illatas comparantur in tribus consistit; 1o. In tenuitate & exilitate fibrillarum nervearum, quibus fit ut, cæteris paribus, faciliùs, celeriùs, fortiùs succutiantur; 2o. In tensione majore earumdem fibrillarum, quæ, cæteris paribus, idem præstat: 3o. In simultaneo concursu tùm exilitatis, tùm tensionis majoris fibrillarum nervearum, unde fit ut earumdem oscillatio, cæteris paribus, facilior, celerior fortior fit in duplicatâ ratione.

1o. Nerveæ autem muliebrium fibrillæ exiliores sunt,

Ex primigeniâ conformatione; sic constat organa quædam in his sensu gaudere acutiore, quàm in aliis subjectis; imò verò in eodem subjecto partes esse quasdam, quæ præ aliis sentiant acutiùs.

Ex iteratione sæpè repetitâ prægressarum succussionum, ut in illis quæ frequenti veneris usui vel muliebrium fricationi dudùm assuetæ sunt, unde fibræ nerveæ flexibiliores & vibratilio-

res fiunt; quemadmodum in instrumentis musicis compertum est fides sive chordas, quæ sæpiùs pulsatæ sunt, acutiùs sonare.

2°. Fibræ eædem magis tensæ sunt; unde vibrantur fortiùs,

A nativâ conformatione. Inde repetenda est diversa sentiendi facultas in diversis organis; sic videt ille acutiùs, audit alter liquidiùs.

Ab exarescentiâ, quæ accidit in fœminis, quarum loci naturâ vel morbo ficciores sunt.

Ab inflammatione phlogode muliebrium, quâ fibrillæ nerveæ distrahuntur validiùs. Inducitur autem illa tensio phlogodes vel ab erethismo, in quem fibræ uteri aguntur iteratis punctionibus & vellicationibus, quas semen acrius infert, vel à catameniis instantibus, maximè si diutiùs morentur & subsistant.

3°. Demùm, fibræ illæ nerveæ exiliores sunt & simul nimis tensæ, quoties coucurrunt, si non omnes, saltem aliquæ ex causis quas memoravimus; & debent illæ sæpiùs concurrere propter affinitatem. Quoties autem fit ille

concurſus, toties inde futurum eſt ut ſenſus rei venereæ intendatur in ratione duplicatâ tùm nimiæ exilitatis, tùm majoris tenſionis fibrillarum nervearum.

III. Porrò tandem, ſi contingat duas cauſas hactenus recenſitas, quarum altera à ſeminis copiâ vel acrimoniâ, altera à nimiâ fibrillarum exilitate vel tenſione dependet, unà concurrere, ut plerumque ſolent, quoniam affines ſunt, fiet inde ut *hinc* ſemine acriore & copioſiore nerveæ muliebrium fibrillæ fortiùs laceſſantur; & *illinc* ſimul motiones, quæ illis inferuntur, excipiantur vividiùs, quia, cùm ſint exiliores & nimiùm tenſæ, magis vibratiles ſunt; unde conſequens eſt fore ut veneris ſenſus cupiditaſque intendantur in ratione duplicatâ utriuſque cauſæ.

Secundò. Hactenus de effrænatâ in venerem propenſione diximus, qualis in *primo* morbi ſtadio, quæ tamen Furorem uterinum non facit, niſi ſuperveniat delirium, ſaltem melancholicum, de quo jam dicendum, ſed paucis.

Itaque 1°. Ægrotæ, utcunque veneris cupiditate ardeant, quamdiù ſui

compotes ſunt, ex naturali diſſonantiâ ſeu heterochroniâ fibrarum cerebri, quibus in mente refricantur ideæ tùm ſubjecti, tùm attributi hujuſce propoſitionis, *libidini obſequi nec honeſtum, nec licitum eſt*, id verum eſſe omni aſſeveratione affirmant, neque ab eâ opinione dimoventur unquam, quantumvis æſtuent libidinis ardore.

2°. Sed iteratis ac frequentiſſimis fibrarum illarum ſuccuſſionibus, quæ ſimul fiunt, accidit tandem, ut fibræ acceſſu mutuo ad eumdem tonum perveniant, & ex diſſonis conſonæ, ſeu quod eòdem recidit, ex heterochronis evadant iſochronæ, unde ægræ mutatâ opinione, jam affirmare debent indubitanter, quod negabant anteà, nempe *libini obſequi honeſtum & licitum eſſe*, & inde *delirium melancholicum*, quod *ſecundum* morbi *ſtadium* conſtituit.

3°. In principio tamen, præternaturalis illa fibrarum conſonantia morbo inducta, ſibi non conſtat perpetuò, ſed variè variat diverſis de cauſis, ſi veneris cupiditas hebeſcat; ſi ſomni quiete præcipites fibrarum motiones compeſcantur; ſi anodynorum uſu fi-

bræ relaxentur ; si fervor nimius sanguinis tepescat ; si ægræ monitis, objurgationibus, imò verberibus ad officium revocatæ resipiscant, unde est quòd delirium melancholicum in illo morbi stadio plerumque mutabile sit, vehementiâ & intensione, & pariter mutabilia quoque ægræ dicta, factaque.

Tertiò. Sed omnia in deteriùs ruunt in *tertio* morbi stadio, in quo

1°. Quidem, ut morbi diuturnitate, inter se tono perfectè mutantur fibræ, quæ repræsentant ideas subjecti & attributi propositionis allatæ, sic illæ tono quoque mutantur simul cum aliis fibris non paucis, quibus excitantur ideæ variæ, quæ ad venerem pertinent, ita ut jam consonent cum fibris multis, quibuscum dissonabant, & cum aliis dissonent, quibuscum consonabant antea, unde ægræ debent ex illâ fibrarum mutatione affirmare, quæ negabant, & negare, quæ affirmabant, & hinc delirium varium & multiplex, cui Furor brevi quoque accedet, quippe ægræ à rectâ ratione deviæ, & vehementiore spirituum motu concitatæ in omnes

impetum facient furiatæ, quos omnes vident ſibi adverſari, atque inde *Delirium* verè *Maniacum.*

2°. Notandum tamen in Maniâ, quæ Furorem uterinum facit, delirium tametſi latiùs pateat, quàm melancholicum, non eſſe univerſale, ſed circa pauciora aliquot objecta verſari, quæ ad res venereas pertinent, ut modò dicebamus, unde prima mali labes, quod Maniæ uterinæ non proprium eſt, ſed convenit in omnem Maniam *deuteropathicam*, quæ delirium melancholicum conſequitur; contrà quàm accidit in Maniâ *protopathicâ*, in quâ delirium multò latiùs patet. Sed hæc indicaſſe ſufficiat, quæ fuſiùs & dilucidiùs explicabuntur in Tractatu *de Morbis Capitis*, quem brevi edituros eſſe ſperamus, ſi Deus vitam & otium dederit.

§. III. *DIFFEERNTIÆ.*

Quamquam Furor uterinus morbus ſit naturâ ſatis ſibi conſtans, ſuas tamen, patitur differentias, non eſſentiales quidem, ſed quas tamen opor-

tet præcognitas habere ad pleniorem morbi notitiam.

Itaque Furor uterinus I. Diſtinguitur ratione ſtatûs, ſive ſtadii,

1°. In *Incipientem,* in quo immodica quidem ſalacitas adeſt, ſed quam ægræ, adhuc ſui compotes & turpitudinis conſciæ quam abhorrent, fortiter reprimunt, vel cautè contegunt.

2°. In *Confirmatum* cum delirio melancholico, in quo invaleſcente morbo, ſalacitas ita effrænata eſt, ut ægræ jam deliræ, depoſitâ verecundiâ, ſi ſuî copiam ultrò non offerunt, at ſaltem ſe ad opus paratas eſſe ſatis ſignificant geſtu, laſciviâ, vivâ voce.

3°. In *Deploratum* cum delirio maniaco, in quo morbus in Maniam erumpit, hoc eſt, in delirium magis univerſale cum furore, atque adeò in quo, depoſito omni pudore, ægræ, impotenti animo, planè vecordes viros quoſcumque ad concumbendum ſollicitant & urgent, & ſi renuant, in illos inſiliunt furibundæ.

II. Diſtinguitur ratione cauſæ in Furorem,

1°. Qui à *vitio ſeminis* copioſioris,

vel acrioris, vel acrioris ſimul & copioſioris, unde aucta in venerem ſtimulatio.

2°. Qui à *vitio fibrillarum* nervearum muliebribus intertextarum, quæ ſolitò vibratiliores ſunt ob exilitatem, vel ob tenſionem, vel ob tenſionem ſimul & exilitatem, unde vividior ſenſûs venerei perceptio.

3°. Demum, qui à *vitio* tùm *ſeminis*, tùm *muliebrium*, in quo omnia ſunt magìs intenſa in ratione duplicatâ cauſarum ſimplicium.

III. Diſtinguitur ratione ſymptomatum, quæ ſuperveniunt,

1°. In Furorem *uterinum ſine delirio*, qualis eſt in primo ſtadio, dùm incipit.

2°. In Furorem *uterinum cum delirio melancholico*, qualis eſt in ſecundo ſtadio, ſive confirmatus.

3°. In Furorem *uterinum cum delirio maniaco*, qualis eſt in ſtadio tertio jam deploratus.

§. IV. *Symptomata.*

Symptomata Furoris uterini diverſa ſunt pro diverſo morbi ſtadio, ſed cuncta

cuncta ex propositâ theoriâ facili negotio deducuntur, ceu totidem consectaria.

I. In *primo* stadio, 1°. Ægræ sentiunt invitæ se flagrare libidine, sed sibi probè consciæ *turpe & probrosum esse desideriis istiusmodi obsequi*, hærent anxiæ, solitariæ, segreges, mœstæ, meditabundæ, tacitæ.

2°. Sed nihilominùs obscœnis cogitationibus perpetuò defixæ obtusiùs afficiuntur ab aliis quibuscumque sensationibus, à fame etiam & siti, & inde est quòd illæ nec esuriant, nec sitiant, quantacumque sit esuriendi & sitiendi causa.

3°. Imò verò tam vivida est illa de rebus venereis meditatio, quâ perpetuò detinentur, ut fibræ cerebri, quibus illarum rerum ideæ refricantur, fortiter tensæ sine intermissione oscillent, ex quo fit ut illæ præternaturam vigilaces sint.

4°. Interim turpitudinis suæ consciæ & adhuc dùm mentis integræ cupiditatem quâ æstuant conantur continere, vel cautè contegere.

5°. At verò si inciderit sermo pro-

cacior, si quid blanditiarum audiant; si se illecebris tentari putent, animi impotentes malè tecta desideria citò manifestant.

6°. Solet tamen in illo stadio morbus inducias interdùm habere, quas adhibita remedia, aëris vel tempestatis mutatio, diæta accuratior, critica quædam evacuatio producunt, & in quibus ægrotæ consideratiùs se gerunt, & videntur resipiscere, quamquam raró perfectè; sed dilucidis illis intervallis nimiùm non fidendum, quippe quibus morbus recidivus brevi succedat, priore pejor & intensior.

II. In *secundo* stadio, 1°. Invalescente morbo, incipiunt tono ita perverti, ut suprà dictum est, fibræ cerebri, quæ rebus venereis refricandis naturâ destinatæ sunt, ut cùm ægræ certò conscirent anteà *licitum non esse libidini se dedere*, jam ex errore novo, quod est principium delirii melancholici, hæreant ancipites, & interdùm mente consistere videantur, insanam cupiditatem reprimendo; interdùm verò, depositâ verecundiâ, libidini conentur obsequi, obvios quos

cunque procaciter alliciendo, vel apertè rogando.

2°. Si qua ſpes eis affulgeat fore ut adipiſcantur quod cupidè deſiderant, hilares garriunt, blandiuntur, quos detinent, ut properent, poſtulant, rogant, errore ductæ quo tunc cæcantur. At ſi ſentiant ſpe ſuâ ſe deludi, mœrentes & querulæ recedunt muſſitando.

3°. Verùm omnia in dies magis ingraveſcunt, & naturalis fibrarum tonus ita tandem pervertitur, ut illarum diſſonantia abeat in perfectam conſonantiam, atque adeò ægræ tunc firmam ſibi perſuaſionem inducant *ſibi licere ſe libidini dedere*, & proinde dicant faciantque omnia, quæ ſuadet turpiſſimus mentis error.

III. In *tertio* ſtadio, 1°. Morbus in Maniam recidit, ut modò dictum eſt, & ægræ mente alienatæ, maximè circa ea quæ ad rem veneream pertinent, obſcœna, impudica verba proferunt continuò, obvios quoſvis notos, ignotoſve, ad opus ſollicitant, cunctantes urgent & compellunt, & ſi pertinaciùs reluctentur, eos pugnis & unguibus impetunt furibundæ.

2°. Porrò accedunt cætera symptomata, quæ Maniam comitari solent, ut agrypnia constans, famis & sitis defectus, fervor totius corporis, sed sine febre, frigoris tolerantia, alvi pigrities, urinarum paucitas, spissitudo, color croceus, &c. quibus explicandis supersedemus, cùm non sint hujus loci.

IV. Præter hæc adsunt alia symptomata, quæ ad omnia morbi stadia perinde pertinere videntur. Sic 1°. Vellicatio fortior, quam semen acrius utero & vaginæ infert, erethismos ferè continuos illarum partium ciet, unde convulsivè contractæ vasa stringunt circumflua, cursum sanguinis morantur, atque adeò locum dant phlogosi, qualem pluries in cadaveribus metromaniacarum [1] observatam fuisse legimus. Ea autem phlogosis, ut interdùm morbi causam esse suprà vidimus, sic aliquando merum est illius symptoma, sed quo, si superveniat, morbi vehementia multùm intenditur.

2°. Inde minimè mirum, si ferveant in Metromaniâ, & exarescant mulie-

[1] Josephus Lanzonus, *Miscellan. Natur. Curiosor. Decur. III. Ann. 5. & 6.*

bria, si uteri & vaginæ parietes seu tunicæ rigeant, si vagina à rigentibus tunicis distenta tentigine [1] hiet perpetuò & adaperta sit, quæ singula Observatione comperta sunt.

3°. Vero consentaneum est inde quoque venire, quòd in Metromaniacis Clitoris [2] valdè turgeat solitò grandior; quòd ovaria ambo, vel alterutrum, tumeant præternaturaliter, humore spisso, viscido, purulento; vel ovulis naturalem molem excedentibus plena sint; quòd tubæ ipsæmet similem labem non rarò participent, ut in pluribus ægrotis morbo defunctis [3] observatum est.

[1] Christian. de Helwich. *Ephemerid. German. Centur. I. & II. pag.* 310.

[2] Clitoris tumet etiam in Metromaniacis propter fricationem, quâ abutuntur.

Joh. Michaelis *Praxis Clinicæ Specialis Casu* 22.

Dominicus le Duc, *Zodiaci Medico-gallici Ann.* 1. *Observat.* 7.

Fridericus Lochnerus, *Ephemerid Germanicar. Centur. VII. & VIII.*

Stephanus Blancardus, *Anatom. Practicæ; Centur. II. Observat.* 99. Item *Collectanea Medico-physica, Part. I. Observat.* 28.

Carolus Philippus Gesnerus, *Actor. Physico-medicor, Volum. VII. Observat.* 30.

4°. In metromaniacis *virus distillat* aliquando *ab inguine*, sive quòd petulcis digitis locos contrectando perpetuò, ut venerem sollicitent, quid paucum scabendo eliciant spissum viscidumque, quod è vulvâ manat; sive quòd ab ulcere fistuloso uteri vel vaginæ quid purulentum profundatur.

5°. Liquet ex dictis in Furore uterino tumores, steatomata, hydatides, apostemata, puris colluviem, phlogosim uteri & partium quæ utero confines sunt, sæpe numero morbum antecedere tanquam causas, vel subsequi tanquam symptomata; & quoties alterutrum evenit, quomodocumque eveniat, toties morbum induci, qui curationem nullam admittit absolutoriam, sed ex quo ægrotantes, post cruciatus varios plurimosque, miserâ morte, tardiùs citiùsve intereunt.

§. V. *Diagnosis.*

I. *Diagnosis morbi* evidens est signis pathognomonicis, quæ recensuimus, nempe salacitate effrænatâ, delirio melancholico circa venerea, & de-

lirio maniaco, quod melancholico ſuccedit.

II. *Diagnoſis ſtatuum* ſeu *ſtadiorum* morbi non minùs obvia. 1°. Si adſit ſola ſalacitas effrænata, quam ægræ quidem mentis adhuc integræ conentur continere, aut ſaltem contegere, ſed cujus tamen interdùm non obſcura præbeant indicia, *primus* erit morbi *ſtatus*, ſeu *primum ſtadium*.

2°. Si invaleſcente laſciviâ incipiant deſipere, & delirio teneantur melancholico circa res venereas, ac eam perſuaſionem in animum inducant *ſibi licere libidini obſequi*, atque adeò ex opinione impurè errante ſe gerant, adeſt *ſecundus* morbi ſtatus, ſeu *ſecundum* ſtadium.

3°. Si furore actæ abſurda deblaterent varia, ſeu delirent cum furore circa plura, uno verbo, ſi maniacæ ſint, obvios quoſcunque compellant ad opus, impudicis geſtibus eos alliciant, & ſi reluctentur, inceſſant furioſæ, morbus tunc ad *tertium* ſtatum ſeu *tertium* ſtadium pervenit.

III. *Diagnoſis cauſarum* morbi verè ardua foret, ſi opus eſſet eas accuratiùs

dignoſcere, ſed ea diligentia nullam præbet utilitatem ad curationem, tùm quia ambæ morbi cauſæ, vitia uteri cum vitiis ſeminis plerumque concurrunt, atque ideò ſimul methodo eâdem curandæ veniunt; tùm quia ſi non concurrant, quod nec frequens eſt, nec diuturnum eſſe poteſt, eadem vel affinia poſtulant remedia.

§. VI. *Prognosis.*

METROMANIA ſive Furor uterinus morbus eſt probroſus & dedecoroſus, cujus ignominia non ſolum in ægrotas recidit, ſed in propinquos etiam redundat.

In genere ſemper curatu difficilis eſt, quod cum delirio quovis commune habet, & tantò difficilior, quantò magis inveteratus. Quòd ſi velis ſingula curioſiùs perſequi, oportet diverſos morbi ſtatus diſtinguere.

I. In *primo*, morbus, ut plurimùm ſanabilis eſt, dummodò diligenter ac citò illi occurratur, cùm nondum acceſſit delirium. Fruſtra enim conaberis mederi, ſi tardiùs mederi cœperis, nec ullum aliud malum eſſe puto, in quo

verius ſit verbum illud, quod vulgò dicitur,

Principiis obſta, ſerò Medicina paratur;
Cùm mala per longas invaluere moras.

II. In *ſecundo*, ubi primùm adeſt delirium melancholicum, malum eſt ferè immedicabile, quod tandem in fatuitatem & ſtultitiam abit, niſi mortem inferat celeriorem. Nonnumquam ſpes aliqua ſanationis affulgere videtur, ſi morbus inducias habeat frequentes, diuturnas, dilucidas, ſed quibus numquam fides certa, & ſine ullo recidivæ metu, quoniam ſemper periculum eſt, ne malè ſopitum incendium reſurgat.

III. In *tertio* demùm, in quo Mania; morbus inſanabilis meritò cenſetur, cùm vix ſpes ulla ſit, fore ut ægrotæ ad ſaniorem mentem revocentur, ſed omnes abſumantur [1] apoſtemate, ulcere, ſcirrho uteri, tubarum, ovariorum, quæ vitia Metromania intulit; vel in ſtoliditatem & amentiam morbi diuturnitate delabantur, donec mortem obeant.

[1] Vide Auctores ſuprà laudatos, *ad Symptoma* 3. *Art. IV.* §. *IV. pag.* 365.

IV. Indubitatis Obſervationibus comperta ſunt ſequentia, quæ ad prognoſim faciunt, & quæ ideò recenſere viſum eſt.

Metromaniam ſponte ſolvi, 1°. Si ægrota laboraverit immodico [1] catameniorum profluvio, ſeu hæmorrhagiâ uterinâ, quòd inde emollitâ & relaxatâ uteri facie, veneris ſenſus retundatur.

2°. Si largior ſupervenerit hæmorrhoïdum fluxus, quòd per anaſtomoſes, quibus vaſa inter ſe communicant, venæ uteri exinaniantur dùm hæmorrhoïdes fluunt, uteruſque inde detumeſcat & relaxetur.

3°. Si fluore muliebri largo & diuturno ægrotans colliqueſcat, quo uterus madefit & temperatur, atque adeò libidinis ſtimulis debiliùs patet.

4°. Si ægra [2] imprægnetur, quòd humor embryi ſecundinis contentus & inde reſudans, uteri tunicas emolliat & relaxet, & ad libidinis incentiva

[1] Alexander Benedictus, *de curand. Morb. Libr.* 1. *Cap.* 28.

[2] Dominicus Panarolus, *Pentecoſt. III. Obſerv.* 9.

Johannes Mattheus de Gradibus, *Conſilio* 80.

reddat hebetiores, sed facilis est morbi recidiva, nisi intra unum aut alterum annum à puerperio iterùm gravida.

5°. Si strenuè subagitetur, quod felicem quidem successum pluries habuit in ipso [1] matrimonio; sed multò feliciorem, si vera narrant, [2] venere vulgivagâ, quoties accidit ut ægræ, quæ fugitivæ vagabantur, à nebulonibus pluribus compressæ fuerint.

6°. Si uterus casu procidens aëri permittatur, dùm infrigidetur. Id relatum quidem novi ab Harveo solo, sed qui unus instar plurium est. « Novi, [3]

[1] Zacutus Lusitanus, *Prax. Medic. Admir. Libr. II. Observat.* 93.

Johannes Riolanus, pater, *Method. Medendi Sect. IV. Tractat.* 2. *Cap.* 21.

Dominicus Leo, *Art. Medendi Libr. II. Cap.* 9.

Ambrosius Stegmannus, *Ephemerid. Germanic. Decur. III. Ann.* 1. *Observ.* 11.

[2] Alexander Benedictus, *de Curand. Morbis Libr. I. Cap.* 28.

Thomas Bartholinus *Observat. Anatomic. Cent. II. Observat.* 69.

Christoph. Johann. Langius, *Praxeos Medic. Cap.* 24. *§. XV. Ubi laudat Observationem Plateri.*

[3] De Partu, *extremo Libro.*

„ *inquit Ille*, fœminam nobilem; à
„ Furore & melancholiâ uterinâ ultra
„ decennium delirantem, cui poſtquam
„ omnia fruſtra tentata eſſent, contigit
„ uteri prolapſus ... Auctor fui, *pergit*
„ *Ille*, ut uterus non reponeretur, do-
„ nec à frigore externo intemperies
„ ejus deferbuiſſet. Succeſſit res ex
„ ſententiâ, brevìque poſteà conva-
„ luit, atque uterus demùm loco ſuo
„ reſtitutus permanſit, vitamque etiam-
„ nùm ſalubriter degit. „

§. VII. *Curatio.*

Quot ſunt ſtadia in Furore uterino totidem ſunt morbi peculiares, qui qnantumcumque affines eſſe videantur, & ab eadem cauſa inducti, ratione tamen paulìſper diversâ, ſi non ſpecie at ſaltem gradu, debent impugnari, quam ideò diſtinctis articulis explicare neceſſum eſt.

Curatio in primo Morbi ſtadio.

In illo morbi ſtatu, debent indicationes omnes eò intendere, 1°. Ut ſan-

guis acrior, ſemenque inde deciduum & ejuſdem vitii particeps, diluantur & demulceantur : 2°. Ut tota uteri & vaginæ facies interna humefiat & relaxetur, ad ſalacitatem moboſam & effrænatam compeſcendam : 3°. Ut interim ægrotæ, quoad ejus fieri poteſt, ab obſcœnis cogitationibus avocentur, & in viam regreſſæ animum ad ſaniora adjiciant, quæ ſingula ſequentibus auxiliis poſſunt obtineri.

I. Ad diluendum & demulcendum tùm ſanguinem, tùm ſemen, proſunt,

1°. Sanguis miſſus è brachio, niſi exiturientia vel exeuntia catamenia è malleolo mittendum eſſe ſuadeant. Oportet autem ſanguinem largiùs & frequentiùs mittere, pro ratione ætatis, temperamenti, virium ægrotantium, & pro ſymptomatum vehementiâ.

2°. Catharſis frequens cum purgantibus mitioribus, quorum virtus & efficacia ſit idonea deducendæ primarum viarum cacochyliæ, & evacuandæ cacochymiæ ſanguinis, ſed quæ inteſtinis irritandis, convellendis, in ſpaſmos agendis minimè par ſit, ne uterus in conſenſum trahatur.

3°. Usus juſculorum aut apozematum, quæ fiunt

Cum radicibus Nymphææ, Althææ, Cichorei, Acetoſæ, } ad ℥ j.

Cum foliis Nymphææ Lactucæ, Portulacæ Salicis, Lenticulæ paluſtris, } ad m j.

Cicutæ ad pugillos ij

Cum floribus Nymphææ, Malvæ, Papaveris, Violarum. } ad pug. ij. vel iij.

Ex quibus tria, quatuorve selig debent, quæ magis probabuntur, & ex illis confici juſcula vel apozemata, ut artis eſt, bis in die, manè & veſperi, longè à paſtu per plures dies continuos exhibenda, addendo cuilibet

ſalem prunellæ cryſtallum mineralem, vel ſalem ſedativum Hombergii, ad ʒj.

4°. Serum lactis clarificatum & carthâ bibulâ percolatum ad cyathos ſive hauſtus quatuor in die, ſed longè à paſtu, in quorum unoquoque poteſt incoqui uncia una radicis nymphææ, in talleolas diſſectæ, vel dilui ſyrupi de nymphæâ ſemuncia. Proderit efficaciùs idem ſerum, ſi pro omni potu exhibeatur, modò ægrotæ non repugnent.

5°. Lac aſininum, bis in die ſumptum ad uncias novem vel decem, manè & veſperi, ſi ventriculus illud concoquat. Imò verò, ſi ægrotæ obſequioſæ ſint, & tædio hujus diætæ ſe faciles præſtent, conducibilius erit lac pro omni alimento adhibere, & loco tùm prandii, tùm cœnæ, ultra hauſtum lactis aſinini matutinum & veſpertinum, hauſtus alios duos lactis vaccini, vel edulia varia lacte illo præparata exhibere.

6°. Emulſiones bis in die manè & veſperi, quarum hauſtus quilibet fieri poteſt ex ſeminibus quatuor frigidis majoribus ad ℥iſs. vel ex

Semine Lactucæ,
Portulacæ,
Papaveris albi,
Cannabis. } à ℥iij. ad iv.

Quæ contusa in mortario marmoreo diluuntur

In aquis Distillatis
Nymphææ,
Lactucæ,
Portulacæ,
Endiviæ. } ab ℥iv. ad v.

In colaturâ dissolvitur

Syrupus Violaceus,
Nymphææ,
Althææ, } ad ℥j.

Solent ex illis seminibus, aquis & syrupis eligi, quæ maximè probantur, numero tamen pauciora, & eâ dosi, quæ nec nimis amplum, nec æquo spissiorem haustum faciat.

7°. Aquæ minerales acidulæ & chalybeatæ potandæ per mensem, si tempestas faveat, quotidie à libris II ad III, addito in primis haustibus sale quodam

Cathartico, v. g. ſale *de duobus* ad ʒiij, ſale Polychreſto Rupellenſi ad ℥ß, ſale Epſomenſi eâdem doſi. Inter aquas iſtiuſmodi commendantur maximè inter noſtrates, aquæ de *Vals*, *de Caranſac*, *de Buſſan*, *de Pougues*, *de Forges*, & inter exoticas, aquæ *de Spa*, *de Selter*.

8°. Diæta accurata, juxta quam ex artis legibus, debent ægræ iis potiſſimùm cibis uti, qui humectent, temperent, diluant, refrigerent, ut ſunt Olera varia,

Cucumeres,	Lactuca;
Melones,	Portulaca;
Borrago,	Cichorium
Beta,	Spinachia,
Endivia,	Atriplex.

Et Fructus horæi, ut

Ceraſa,	Uvæ maturæ;
Fraga,	Pruna dulcia,
Poma dulcia,	Ribeſia,

Demùm offæ vel cremores oryzæ, cum juſculo tenuiore ex carne vitulinâ vel gallinâ juniore.

Interdicendæ vino, chocolatâ, de-

cocto caffe, & carnibus omnibus, si vitulinam, pullosque & cuniculos juniores excipias.

Demùm exhibenda narcotica, quæ somnum concilient, si morbo parcior sit breviorque.

9°. Possunt proposita remedia, si videbitur, vel vicissim commutari, vel conjunctim præscribi, modò invicem congruant; sed oportet illis diù insistere, neque enim existimandum est, vitium tenax & vix emendabile, universæ humorum massæ altè inustum posse facili negotio corrigi, aut in melius verti.

II. Humefaciendo & relaxando utero apprimè conducunt interna remedia, de quibus jam abundè diximus, sed multò efficaciùs externa seu topica quæ sequuntur,

1°. Balnea vel semicupia in aquâ fluviatili egelidâ, in quâ incocta fuerint folia plantarum emollientium, quas modò recensuimus *articulo præcedente*, no. 3. In illa ægræ bis in die demitti solent, & ibi contineri per duas horas, jussæ manu vel spongiâ aquam in muliebria altè propellere, quâ proluantur,

2°. Clysteres frequenter injiciendi,

Ex sero Lactis,

Ex decocto, Lactucæ,
Portulacæ,
Umbilici Veneris;
Sempervivi,
Nymphææ,
Foliorum Salicis;
Viticis,

Quibus potest Oxycratum ad uncias aliquot addi. Cæterùm semel recepti, debent diù contineri, ut refrigerationi & humefactioni interaneorum tantò certior locus detur.

3°. Immissæ per metrenchyten injectiones subtepidæ,

Seri Lactis

Decocti Hordei;
Lactucæ,
Aliarumve plantarum
modò recensitarum,

Quæ debent in uteri cavitatem cautè propelli, si illius os dehiscat, ut in illis plerumque solet, & in eo aliquan-

diù subsistere, ægris ad situm congruum compositis. Si morbus urgeat, proderit singulis injectionis unciis addere semidrachmam, vel drachmam unam succi Solani, *Morelle* dicti, Sempervivi, imò etiam Cicutæ.

4°. Pessaria in vaginam intrusa, quæ variè conficiuntur, nam modò telæ particula in formam rotuli convoluta, vel spongia mollis in longitudinem secta, spisso & frigido decocto herbarum aliquot emollientium, quas recensuimus, imbuta, vaginæ insinuatur; modò verò sacculus oblongus linteus, plenus pulpæ earumdem plantarum, in vaginam intromittitur, seu qualiacumque fuerint, oportet iutroducta pessaria identidem removere, & recentia reponere, ne morâ nimis incalescant.

5°. Hirudines, plures paucioresve prout opus esse videbitur, margini podicis admotæ, maximè si phlogosi tumeat, quoniam illarum suctione sanguis ab uteri vasis revellitur, quibuscum venæ hæmorrhoïdales multiplici anastomosi communicant, unde depletis vasis substantia uteri relaxatur. Non is

ego ſum, qui velim id auxilii genus prædicare tanquam abſolutorium, ſed cùm juvare aliquando poſſit, numquam lædere, noluerim illud omitti.

III. Dùm tentantur remedia, omni ope & operâ annitendum, ut ægræ ab obſcœnis cogitationibus avocentur, & melancholiæ modum ponant, in quem finem,

1°. Crebris cohortationibus, monitionibus, increpationibus excitandæ, erudiendæ, continendæ ſunt, ut ipſæ ſuam laſciviam perhorreſcant, & pudore ſuffuſæ deſideria ſua refrænent, & tandem è corde eradant.

2°. Curandum, ut conſuetudinem jungant cum ſodalibus prudentibus, probatæ virtutis, ſed feſtivis & hilaribus, quibuſcum poſſint lepidè & urbanè verſari, & quarum exemplo & colloquio ad ſaniorem mentem paulatim reducantur,

3°. Occupandus illarum animus ambulatione, choreâ, villicatione, epulatione, peregrinatione, ut omni gaudio expletæ ab obſcœnis cogitationibus, in quibus defixæ ſunt, diſtineantur. Præſtaret quidem negotia domeſti

tica illis demandare, ſi ſedulò operam dare vellent, ſed plerumque vel nolunt, vel nequeunt.

4°. Cautè illis interdicendum omni de re venereâ colloquio, libris amatoriis, laſcivis canticis; & ſedulò cavendum ne viris ullis utantur familiariùs, nec in conſuetudinem ullum admittant omninò, præſertim eos quorum amore teneri videbuntur.

5°. Proſpiciendum, ut non incubent culcitæ plumeæ, *lit de plume*, vel laneæ, *matelas*, unde lumbi ardentiùs incaleſcerent, atque adeò æſtus muliebrium, qui jam nimius eſt, magis intenderetur; ſed culcitæ ſtramento molliore plenæ, *une paillaſſe*, vel ad ſummum ſetâ equitâ, vulgò *crin*, fartæ.

6°. Ultimò, ſi hæc ex optato non proficiant, omiſſâ cunctatione, connubio jungendæ, ſi non obſtet vitæ inſtitutum, cum amaſiis quidem ſuis, ſi commodum fuerit; ſin minùs, cum adoleſcentibus venuſtis, qui amabiles ſint, ſi non amati, quæ Medicina in illo morbi ſtadio certiſſima eſt & efficaciſſima, ut ſuprà dictum eſt, §. VI. *De Prognoſi*, n°. 5.

In secundo stadio.

CUM, accedente delirio melancholico, omnia tunc in pejus ruant, necessum est remedia adhibere diligentiùs, majore dosi, & selecta inter efficacissima, sed ex iisdem tamen familiis, cùm indicationes curatoriæ eædem sint.

Itaque 1°. Balneatio adhibenda frequentior & bis in die, in aquâ subfrigidâ, capiti iteratò super affundendâ, in quâ ægræ per duas horas detinendæ, si fieri possit.

2°. Oportet experiri omnia remediorum genera in præcedente stadio proposita, sanguinis missiones frequentes, serum lactis pro omni potu, vel ptisanas valde refrigerantes, juscula aut apozemata diluentia & temperantia, emulsiones aut julepos, aquas minerales, &c. quibus diù est insistendum, ut morbi ferocia debelletur vel saltem retundatur.

3o. Curandum ut ægrotis nutritio sufficiens, imò larga subministretur, sed ex alimentis eupeptis, & refrige-

rantibus, qualia propoſuimus in præcedente ſtadio.

4°. Si noctes ducant inſomnes, aut irrequietas, narcotica exhibenda ſunt doſi morbo congruâ, inter quæ primas tenent tinctura anodyna, à gutt. XXIV ad gutt. XXX. vel laudanum opiaticum, à gr. I ad gr. II.

5°. Purgari debent frequentiùs, & catharticis validioribus, ſcilicet in *formâ liquidâ*, cum decocto ʒiij folliculorum ſennæ, & ʒij ſalis de *duobus*, in colaturâ diſſolvendo mannæ ℥j. & addendo Diagridii gr. x vel xv : *In formâ* verò *ſolidâ*, cum bolo ex Diagridii & Jalappii pulverati āā gr. xij. additis gr. VIII radicis Hellebori nigri pulveratæ, eâ cautione, ut dùm operatur medicina, exhibeatur unâquaque horâ hauſtus juſculi levioris carnis vitulinæ cum foliis aliquot cichorei coctæ.

In tertio ſtadio.

UBI primùm Mania ſupervenit; morbus ferè deploratus eſt, neque tamen omnis ægrotantium cura ideò deponenda, ſed contrà eo diligentiùs enitendum

enitendum eſt, ut illarum miſeriis, quoad ejus fieri poterit, quid levamenti conferatur.

In quem finem, 1°. Frequenti balneatione opus eſt in aquâ frigidâ, quæ capiti iteratis vicibus debet ſuperaffundi, & in quâ ægræ detinendæ ſunt, quandiù vires ſufficient.

2°. Sanguis largiter & pluries mittendus, è brachio, è talo, è collo, donec imminutis viribus reprimatur ægrotantium furor, & ſuæ debilitatis conſciæ famulantium monitis ſint magis obſequioſæ.

3°. Mochlica purgatio ſæpiùs iteranda cum catharticis draſticis, aut cum vomitoriis, quâ quidquid vitioſum ineſt non ſolùm inteſtinalibus viis, ſed etiam viſceribus omnibus, quæ cum inteſtinis communicant, efficaciter ſubducatur.

4°. Uterus fervens injecto oxycrato frigido vel parum tepido temperandus eſt identidem, ſi ægrotæ huic remedio ſe faciles præſtent, ut ſe plerumque præſtant, quoniam ipſæ quærunt remedia adversùs pruritum & calorem uteri, quibus ſe cruciari ſentiunt.

5°. Ægris, si noctes insomnes ducant, ut ferè perpetuum est, narcotica exhibenda, dosi quidem magnâ, quæ somno conciliando par sit, sed quam necessum est partitis vicibus dare per intervalla, ne quid detrimenti succedat à nimiâ dosi simul & semel datâ.

6°. Curandum, ut utantur victu largo, sed eupepto & refrigerante; ac demùm si vehementiùs ferociant, verberibus mulctandæ, imò vinculis coercendæ, ne violentas manus sibi vel adstantibus inferant.

§. VIII. *Remedia quædam, quæ adversus Furorem uterinum commendantur.*

I. A plerisque [1] Medicorum certatim laudatur Camphora, ceu specifica ad libidinis æstus compescendos in Furore uterino. Datur in substantiâ à gr. x ad xv in quocunque vehiculo, vel formâ boli. Aliquando illius frustulum granorum duodecim inflammatum in haustum aquæ projicitur, qui deinde exhibetur potandus,

[1] Vide Michaelem Ettmullerum. *De Morbis Mulierum. Cap.* 2. Et alios passim.

Miror undenam nata ſit ea opinio de virtute Camphoræ anti-aphrodiſiacâ; an ex decantatiſſimo illlo verſiculo,

Camphora per nares caſtrat odore mares,

qui non alio nitebatur fundamento, quàm præjudicio falſo, quo Camphora qualitate frigidâ eſſe cenſebatur, quam tamen conſtat calidam eſſe.

Ipſe quidem experientiâ compertum habeo vulgarem de Camphoræ virtute opinionem, ſi non falſa ſit, at certè perpetuò veram non eſſe, nam in fœminis duabus ab utero furentibus Camphoram fruſtra adhibui & pluries, & magnis doſibus.

II. Si Ettmullerus[1] audiatur, Furori uterino prodeſt efficaciter liquor limpidus & aquoſus, qui exſtillat è *tenerioribus ſalicum ramis, dùm verno tempore amputantur.* Propinatur autem ille ſuccus, vel ſolus, *vel ex farinâ illo ſubactâ placenta conficitur, quæ ægrotæ data omnem ad venerem propenſionem extinguit. Idem etiam facit*, pergit Ille, *decoctum ſalicis junioris, aliquoties epotum jejuno ſtomacho, nam & hoc omnem*

[1] *Ibidem.*

appetitum venereum cohibet, quin & interdùm mulieres omnino ſteriles facit.

Tam diſertis promiſſionibus plenè perſuaſus in fœminis iiſdem non liquoris ex reſectis ſalicum ramis depluentis, qui non erat ad manum autumnali tempeſtate, dùm illas ope medicâ conabar adjuvare, ſed decocti foliorum ſalicis periculum feci iteratò & magnâ doſi, at verò ne hilum quidem me profeciſſe memini.

III. Agnus caſtus ſive Vitex ad compeſcendos libidinis ſtimulos celebratiſſimus eſt. Decoquitur in juſculis, apozematis, ptiſanis, aut injectionibus uterinis. Illius virtutem uſu nondùm exploravi, ſed vim ejus anti-aphrodiſiacam meritò dubiam reddunt amaror & acrimonia, quæ in maſticatis foliis & præſertim ſeminibus percipiuntur. Adde quòd Vitex ad menſes ciendos[1] uſurpetur, argumento maximo illum virtute anti-aphrodiſiacâ minimè pollere. Porrò tamen, cùm ex ejus uſu nihil diſcriminis impendeat, cauſa nulla eſt cur non liceat unicuique pro lubitu periclitari, ſi occaſio fuerit,

[1] Dioſcorides, *Libr. I. Cap.* 135.

IV. Vidimus suprà in *curatione stadii primi* opus esse ut ægrotæ incubent culcitis stramento molliore plenis. Volunt autem, qui viticis efficaciam laudant, ut ex foliis ejusdem siccis ægrarum culcitæ infarciantur; exemplo scilicet ducto ab *Atheniensibus Matronis*, *quæ in Thesmophoriis*, seu sacris Cereris *castitatem custodientes*, *foliis viticis seu Agni casti cubitus sibi sternebant*, referente [1] Plinio, & [2] Dioscoride, cui consilio non repugnavero, quamvis de virtute viticis mihi certò non constet, modò priùs monuero quotidianum laborem inde impendere in reficiendis culcitis, quoniam sicca viticis folia in pulverem citò resolvuntur.

V. Medici, qui de Furore uterino disseruerunt cæteris diligentiùs, [3] Sennertus. [4] Riveriusque, inter alia simplicia verè anti-aphrodisiaca, nonnulla numerant, quorum potestas longè dispar, ut Anethum, semen Dauci, lignum Aloes, Rutam, Mentham, ipsam etiam

1 Histor. Natural. *Libr. XXIV. Cap. 9.*
2 *Libr. I. Cap. 135.*
3 Practic. *Libr. V. Part. II. Sect. 3. Cap. 5.*
4 Praxeos, *Libr. XV. Cap. 5.*

Terebinthinam, &c. quæ cùm acria ſint, & ad menſes movendos efficacia, immoderatam veneris cupiditatem potiùs inflammare, quàm mitigare valent, quâ de re monere viſum eſt, ne quis tantorum Virorum auctoritate motus, imprudens credat remedia iſtiuſmodi adversùs Furorem uterinum cum ſucceſſu adhiberi poſſe.

VI. Iidem encomiis nimiùm extollunt remedia quædam, quæ ſpes datas minimè impletura eſſe videntur. Sic Sennertus [1] laudat aquam quamdam, quam *caſtitatis* appellat, & quæ ſpecies eſt Julepi ex commiſtis aquis diſtillatis.

℞ *Aquar. Menthæ, Chelidoniæ, Anethi, Liliorum convallium, Liliorum alborum, Nymphææ,* aa ℥j. M. *Doſis unc. ij vel iij.*

Laudat idem aquam aliam ex plantis pluribus diſtillatam, quæ ſequitur.

℞ *Fol. Nymph. Vitic. Salic.* aa *m. iij. Lactuc. Portulac. Umbilic. Veneris,* aa *m. j.*

[1] Ubi *ſuprà.*

Semin. Lactuc. Papaver. quatuor Frigidorum majorum, aa ℥ß.
Aneth. ℥ ij.
Florum Nymph. m. j.
Violar. mß.

Contundantur omnia recentia, & irrorentur succo Limonum, ac stent in digestione horis 24; postea distillentur, & distillati singulis libris add. Camphoræ ʒj. *Servetur ad usum.* Dosis ℥j.

Quod totidem verbis apud [1] Riverium legere est. Sed hæc ambo remedia in Furore uterino parùm prodesse puto geminâ de causâ, 1°. Quòd in compositionem admittant plantas aliquot, ut Mentham, Chelidoniam, Anethum, augendæ potiùs quàm sedandæ veneri natas: 2°. Quòd certum sit aquas ex plantis distillatas minùs valere, quàm earumdem decocta, quamobrem in usum non veniunt, nisi cùm plantæ recentes deficiunt.

VII. Cicuta ab omnibus Medicis antiquioribus commendatur ad Furorem

[1] Ubi *suprà.*

uterinum, ex cujus foliis contusis parabant cataplasmata lumbis & pubi apponenda, & cujus expressum succum admiscebant cum uterinis injectionibus, imò etiam guttatim infundebant haustibus variis ore assumendis; quam medendi rationem ut confirment, adducunt auctoritatem, tùm B. Basilii, qui ait [1] *se vidisse quasdam fœminas, quæ potione Cicutæ extinxerint rabiosas cupiditates*; tùm B. Hieronymi, qui [2] scribit *Hierophantas pontificatum adeptos Cicutâ se castrasse.*

Quid de virtute anti-aphrodisiacâ Cicutæ sentiendum sit, ipse ignoro, ut qui nullum periculum feci, sed opinor huic plantæ auctoritatem conciliatam esse ex falso præjudicio frigidam esse, cùm è contrà constet esse calidam. Sed id commodi accidit, quòd jam liceat rem tutò periclitari, ex quo notum est succum Cicutæ leviter inspissatum ægris carcinomate laborantibus quotidie ad multa grana sine discrimine exhiberi, quâ de re plura infrà, *Lib. II. cap. 7.*

VIII. Ut primùm varia Chimiæ

[1] Homil. V. suprà Hexaemer.

[2] Contra Jovian.

præparata in medicum uſum recepta ſunt, non ceſſavere quicunque Chimiæ nimium credunt, ad morbos multos, & ſpeciatim ad Furorem uterinum obtrudere præparata multa ex Saturno, potiſſimùm Saccharum Saturni, cujus grana aliquot in injectionibus uterinis, & quod gravius eſt, in ipſis hauſtibus, qui ore aſſumuntur, diſſolvenda proponunt. Sed hunc uſum, nec injuriâ, improbavimus ſuprà *pag.* 162.

IX. Supereſt quæſtio majoris momenti. Nonnulli Medicorum [1] auctores ſunt, ut titillando muliebria fœminarum ab utero furentium, proluvium corrupti ſeminis proliciatur, unde prima mali labes, quod alii [2] nefas eſſe cenſent, & religione vetitum. Non noſtrum eſt tantam litem componere, de quâ viderint quos pene jus eſt & norma decidendi; ſed illos monitos velim deciſionem fruſtra futuram eſſe quod ad factum, quandoquidem ægrotantes ipſæ naturæ vel potiùs morbi ductu ſeſe fricant perpetuò, nec aliena

[1] Varandeus. *de Morbis Mulierum*, *Libr.* *I. Cap.* 5. & Antiquiores omnes.

[2] Riverius, *ubi ſuprà.*

petunt aut expectant auxilia, in quo sibi pessimè consulunt, ut quæ fricationibus illis cupiditatem nedùm sedent, sed magis exasperant. Verùm surdis canas, si eas ab illâ turpitudine hortatu coneris dimovere, à quâ arceri non possunt, nisi vinciantur.

FINIS.



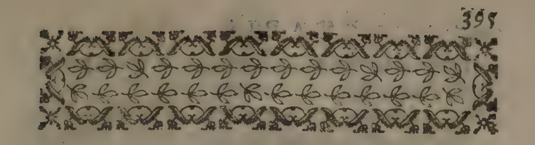


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le II. Volume.

A

B.

C.

D

E

G

H

I

K

L

Lassitude

N

O

P

R

V

Y

Fin de la Table des Matieres du Tome second.

